

Ludovic Orsoni  
& Alicia

# OLDELYN

Livre I

La Passagère de Gunfaar

*Ludovic Orsoni*

*83, rue de Paris – 92190 Meudon*

*06 76 68 95 31*

*ludovicorsoni@gmail.com*



# OLDELYN



# LIVRE I

*LA*  
*PASSAGÈRE*  
*DE*  
*GUNFAAR*



*Pour Paul et Ingrid*



# **CHAPITRE 1**

## Les patins de lumière

Un dernier saut, et elle pourrait rentrer. Un seul saut. Il fallait qu'elle réussisse.

Appuyée contre la rambarde de la patinoire, en sueur, les jambes flageolantes, Mia Beaumont cherchait son souffle. Elle jeta un œil autour d'elle : elle était une fois encore la dernière sur la glace. Toutes les autres filles avaient passé leur double axel. Toutes, sauf elle. Ce samedi matin, Mia avait plutôt exploré le registre des chutes. Et dans ce domaine-là, elle avait fait preuve d'une certaine inventivité. Des gadins plus impressionnants les uns que les autres. Sur les fesses, sur les poignets, sur le dos, sur les cuisses. Tout son corps criait grâce.

« Arrête les frais, Mia, rentre aux vestiaires avant de te fracturer quelque chose ! » lui avait conseillé son entraîneuse Joëlle. Mais Mia s'était accordé quelques minutes de souffrance supplémentaires. Rester sur la glace. Réessayer toute seule. Souffler fort, surmonter cette angoisse qui l'envahissait à petit pas lorsqu'elle n'y arrivait pas. Et bon sang, aujourd'hui, elle n'y arrivait pas.

« Accroche-toi... » s'encouragea la jeune fille en serrant les dents.

L'axel simple venait récompenser les efforts des petites filles. Le double axel, c'était différent. Le vrai rite initiatique pour une patineuse, celui qui la faisait entrer dans la cour des grands. Élan arrière en course croisée, impulsion par le quart droit extérieur de la lame, deux tours et

demi dans les airs, réception sur la jambe droite fléchie, salut. Une technique millimétrée qui ne souffre pas l'à-peu-près, au service de la grâce et de la pureté.

Ce jour-là, Mia était bien décidée à conjurer le sort. Elle releva le menton, souffla un grand coup, secoua vigoureusement les muscles de ses guiboles endolories, fléchit les genoux... et s'élança à toute vitesse. Une belle ligne droite. Ses bras commençaient à se balancer, droite, gauche, droite, gauche, de plus en plus vite. Un seul objectif à l'horizon, le centre de la glace.

Oubliant les courbatures qui commençaient à se faire sentir, elle appuyait de plus en plus fort sur ses patins, gagnant de la vitesse. Un demi-tour sur elle-même, et la voilà patinant en arrière, confiante. Sa trajectoire était rectiligne. Tout en gainage, elle atteignit le point où son corps allait se tendre, comme un élastique, pour s'envoler dans les airs.

Voilà le point central ! Mia pivota, se retrouva face à la glace, se raidit au maximum, lança ses bras de bas en haut, s'appuya de tout son corps sur sa jambe gauche fléchie, et s'élança dans les airs.

« Reste droite, reste droite ! » résonnait une voix dans sa tête. Le buste était déjà en train de tourner, la tête, raide, maintenait tout son corps tendu comme la corde d'un arc.

Mia plaqua les mains sur sa poitrine. Premier tour... continuer, rester droit, bien groupé... deuxième tour... toujours droit...

Le saut ne dura qu'un infime instant, quelques millièmes de secondes suspendues dans les airs... Plus concentrée que jamais, Mia préparait déjà sa jambe droite à la réception, flexion, jambe gauche repliée... et boum.

L'équilibre n'avait pas suivi. Mia tenta de rétablir son centre de gravité en relevant son bras droit, mais ne put éviter la chute, sur la cuisse droite, un gadin plus douloureux encore que les précédents.

Le froid de la glace transperça son legging, avant que la cuisse ne vienne manifester son vif mécontentement. Ce sera un nouveau bleu !

De rage, Mia tapa du poing sur la glace, maudissant cette gravité qui lui jouait constamment de vilains tours.

« Mia... répéta sobrement Joëlle, qui n'avait visiblement pas l'intention d'accabler son élève. On arrête là ? Tu as tout le temps pour le double axel, ne t'inquiète pas. Les épreuves régionales n'auront lieu que dans quelques semaines. »

Mia patinait depuis plus d'une heure, enchaînant satisfactions et désillusions. Elle entendait Joëlle lui répéter les directives, l'encourager ou la conseiller, mais de loin, comme si elle lui parlait de l'autre côté d'un rideau opaque. Quand elle patinait, Mia fermait les écoutilles, elle n'entendait plus rien, ne pensait qu'à la perfection de ses trajectoires et de ses figures. Tenir en équilibre sur la glace, donner l'impulsion, sauter, se rattraper, danser avec la grâce d'une ballerine, s'approprier toute la patinoire, pour en faire le plus beau des terrains de jeu.

Mia patinait depuis ses cinq ans, et nulle part ailleurs elle ne se sentait plus libre que sur la glace. Quatre fois par semaine, après les cours, ainsi que les samedis matin, elle prenait le bus pour se rendre à la patinoire, retrouvait ses copines Audrey et Esmeralda. Joëlle râlait souvent après Mia car elle était presque toujours la dernière à sortir du vestiaire. Pourtant, dès qu'elle foulait la glace de la patinoire, Mia mettait tout le monde d'accord. Elle était faite pour ça.

Le patinage artistique, elle baignait dedans depuis toute petite. Depuis que par un jour d'hiver, lorsqu'elle avait quatre ans, elle avait admiré à la télévision les plus grands couples de patineurs français : Isabelle et Paul Duchesnay, Marina Anissina et Gwendal Pezerat, Nathalie Pechalat et Fabian Bourzat... tous voltigeaient avec une grâce

folle sur la glace. Les filles, surtout, semblaient suspendues au ciel, quand ce n'était pas dans les bras de leur partenaire.

Mia se souvient avoir rêvé d'être l'une de ces filles, de tournoyer dans les airs, de retomber au son de la musique avec la grâce d'un ange. Ses parents avaient émis quelques doutes sur cette passion naissante, des doutes de parents : n'est-ce pas trop tôt ? Trop dangereux ? Trop cher ? Mia s'était alors trouvé un allié de taille, son grand-père Paul, lui-même ancien patineur. Il s'était empressé de raconter aux parents de Mia le plaisir que procure la sensation de vitesse, de maîtrise, du corps en suspension dans les airs. « Et que dire du mental ! Votre fille va acquérir un mental en fer forgé ! Plus personne ne lui marchera dessus, vous pouvez me croire ! » répétait-il à sa fille, la mère de Mia, qui finit par céder.

Quelques mois plus tard, le jour de ses cinq ans, la fillette se trouvait en possession de superbes patins blancs flambant neufs. Rien n'égalait la fierté qu'elle avait ressentie en les enfilant pour la première fois.

Les débuts, pourtant, n'étaient pas de tout repos. Combien de bleus, combien de chutes, combien de courbatures, à essayer de tenir juste quelques secondes en équilibre sur la glace ? Puis, au fil des leçons, Mia avait commencé à comprendre la complexité de l'équilibre corporel. Elle pouvait défier la gravité en mettant tout son organisme à l'ouvrage : ses bras, ses jambes, ses hanches, son buste, son dos, sa

tête. Comme le lui répétait si souvent son entraîneuse Joëlle : « C'est tout ton corps qui patine, sers-toi de tout ton corps ! »

Petit à petit, Mia apprit à filer, en appui sur l'extérieur de ses pieds, elle comprit les mouvements de balanciers de ses mains. Elle eut moins peur, gagna en confiance, épaulée à chaque moment décisif par Esmeralda, sa grande copine de patinage.

Esmeralda avait deux ans de plus que Mia, mais les deux s'étaient tout de suite entendues. Un jour où après un énième retard, Mia avait déchiré le haut de son justaucorps, Esmeralda lui en avait prêté un de rechange, qu'elle gardait au fond de son sac. Mia avait patiné avec un justaucorps trop grand pendant une heure, mais avait gardé en mémoire le petit clin d'œil complice de sa future copine.

Esmeralda venait de la danse classique. Sa mère était une grande danseuse, elle lui répétait souvent qu'elle allait la voir danser à l'opéra de Paris quand elle était toute petite. « C'est très rare pour une maman de continuer à danser une fois qu'elle a eu un bébé », lui répétait-elle. Elle était sacrément fière d'elle. Mais Esmeralda ne jurait que par le patinage artistique. Sa mère avait bien essayé de lui enfiler des ballerines, elle ne s'était jamais sentie bien dans ces petites chaussures qui lui boudinaient les pieds. Ses modèles, les Français Guillaume Cizeron et Gabriela Papadakis, qui raflaient toutes les médailles sur leur passage, lui montraient la voie à emprunter, entre danse et patinage.

Puis, au bout d'un an, Audrey s'était jointe à la bande. Une vraie boule de nerfs. Elle en était à son cinquième sport. Elle avait déjà essayé la piscine, le football, le ping-pong, le judo, mais rien ne semblait la calmer. Un jour, alors qu'elle se trouvait à côté de la patinoire avec son grand frère, elle lui fit le pari qu'elle tiendrait plus longtemps en équilibre que lui. Ils étaient entrés, avaient enfilé les patins, s'étaient lancés, et Audrey eut le coup de foudre pour ce sport. Elle avait commencé par convertir Mia à ses modèles à elle, non pas les sages et perfectionnistes patineuses russes qui raflaient toutes les récompenses sur leur passage, mais plutôt les têtes brûlées qui avaient fait la légende de la discipline : Tonya Harding, la première à avoir osé un triple axel en compétition, ou Surya Bonaly, reléguée à la dixième place aux Jeux olympiques de 1998 pour avoir réalisé un salto arrière, figure rigoureusement interdite en raison de sa dangerosité. Quatre ans plus tôt, elle avait refusé de monter sur la deuxième marche du podium des championnats du monde, estimant qu'elle méritait l'or. Quelles filles ! Quelles battantes !

Audrey rêvait de devenir ces superstars qui osaient braver l'interdit pour s'accomplir en championnes, entrer dans l'Histoire et ne le devoir qu'à elles-mêmes. Son ultime défi, c'était de prendre la place du garçon aux épreuves de danse. Elle ne comprenait pas pourquoi la fille était cantonnée au rôle de celle qui se faisait porter. Et pas question pour

elle d'entendre parler de force physique ! « Qu'ils viennent voir, si je ne suis pas capable de porter un garçon, tiens ! »

Bien entendu, ce tempérament de feu s'accommodait mal des consignes de son entraîneuse Joëlle. « Audrey » et « autorité » faisaient définitivement deux. Mais quand il s'agissait de défendre ses copines ou de les reconforter après un entraînement ou une compétition ratée, elle était toujours là pour Mia et Esmeralda.

Mia patinait depuis cinq ans, et rien ne pourrait l'arrêter, se disait-elle. Patiner, c'était toute sa vie. Et le but de sa vie, c'était de ramener une médaille olympique. Si possible en or. Sur son téléphone, ou sur la tablette de ses parents, elle passait ses soirées et ses weekends à regarder les plus grandes patineuses, et elle savait qu'à force d'entraînement, de sueur, d'ecchymoses et de crampes, elle parviendrait à les égaler, puis à les dépasser.

Mia était sûre d'elle. Car elle portait en elle le feu sacré qui s'enflammait chaque fois qu'elle chaussait ses patins. Ce feu était destiné à brûler longtemps, intensément, et à lui donner le carburant nécessaire pour la porter vers les sommets.

En attendant, aujourd'hui, les sommets paraissaient encore de petits points bien éloignés à l'horizon. Percluse d'hématomes, Mia glissa, renfrognée, vers la sortie, non sans avoir remarqué la présence d'une femme qu'elle n'avait jamais vue dans les gradins. Habituellement, quelques parents restaient pour l'entraînement, la

plupart sans relever le nez de leur téléphone portable. Mia commençait à reconnaître les habitués. Elle, elle ne l'avait jamais remarquée.

Plus étonnant, cette dame semblait la regarder, elle. Avant de quitter la glace, Mia crut même apercevoir un étrange sourire sur son visage. Le temps d'installer ses protège-lames, elle releva la tête. La dame avait disparu.

« Accroche-toi, ma vieille, tes efforts paieront un jour ! » s'encouragea Mia en entrant dans le vestiaire vide. Joëlle avait raison : elle n'avait pas encore onze ans, il serait toujours l'heure de réaliser ce double axel. Et les bleus qu'elle aurait reçus pour y parvenir seraient un jour autant de médailles venant récompenser ses efforts. A présent, place à la détente.

Ce samedi, elle avait rendez-vous avec Morgane, pour leur traditionnel après-midi « bombanimés ». C'était ainsi qu'elles appelaient leurs rendez-vous du samedi au cours duquel elles se gavaient de sucreries tout en regardant des dessins animés ou des séries. Un break nécessaire pour Mia, au milieu du stress de ses six heures d'entraînement hebdomadaires. Mia adorait Morgane, sa meilleure amie à l'extérieur de la patinoire. Même si Morgane ne comprenait pas toujours la passion qui liait Mia à l'univers du patin à glace. « Si tu aimes glisser sur les fesses, il y a des toboggans pour ça ! » lui disait-elle pour la taquiner.

A l'heure du déjeuner, la patinoire était quasi déserte. Quand Joëlle fut partie en lui souhaitant un bon weekend, Mia se retrouva seule dans les vestiaires. Ses partenaires du cours étaient déjà parties. Mia entendait la voix de sa mère dans sa tête : « En retard pour arriver, en retard pour partir ! » Décidément, ça la poursuivrait...

Mia balaya du regard le vestiaire vide avant de quitter les lieux. Dans un recoin, derrière un des bancs de bois, se trouvait un sac.

« Ohé ! appela Mia. Il y a quelqu'un ? On a laissé un sac de sport... »

A vrai dire, ça ne ressemblait pas à un sac de sport. C'était plutôt un grand sac de vieille toile, un peu comme ceux des marins sur les bateaux d'avant-guerre. Un sac qui n'avait rien à faire dans un vestiaire de patinoire, se dit Mia. Peut-être qu'en regardant dedans elle trouverait un indice sur son propriétaire ? En tout cas, aucun nom ne se trouvait dessus.

Mia entrouvrit le sac. A l'intérieur se trouvait une paire de patins.

Mais la fillette n'en avait jamais vu de pareils. Ils semblaient cousus de fil d'or. Le soulier était fabriqué à partir d'un tissu très fin, quasiment transparent, et qui devait sacrément mouler le pied de son propriétaire. Mia regarda attentivement le tissu, et il lui sembla apercevoir de minuscules signaux de lumière qui balayaient cette matière translucide.

« Qu'est-ce que... » murmura la jeune fille.

Il y avait bien des lacets, et quels lacets ! D'épais fils d'or dégageaient une lumière presque aveuglante quand on s'en approchait. Mia était comme hypnotisée par la beauté de ces patins. Elle les retourna et contempla la lame.

Elle prenait soin d'entretenir la lame de ses patins à elle, sachant que toute la vitesse et la précision d'une patineuse reposait sur la qualité de ses lames. Mais là...ça n'avait rien à voir.

Les lames semblaient avoir été fondues dans le métal le plus pur. Elles brillaient de mille feux. Mia n'osa même pas les toucher, de peur de se blesser. Elles lui évoquaient ces sabres japonais, si parfaitement aiguisés qu'ils peuvent couper en deux la feuille de papier qui se poserait dessus.

Mais à qui pouvaient donc bien appartenir ces patins ? Aucun nom, aucune marque. Pas d'étiquette. Ils semblaient n'avoir jamais été utilisés. « Peut-être appartiennent-ils à Clarisse ? » se demanda Mia l'espace d'un instant. Mais non. Impossible. Clarisse aimait trop les marques pour patiner avec des patins totalement anonymes, se dit-elle. Même si c'étaient les plus beaux patins du monde, elle n'aurait jamais accepté que personne ne sache où elle les avait achetés.

Clarisse était la meilleure patineuse du club. Quinze ans, trois fois championne régionale chez les minimes, une médaille de bronze aux championnats de France l'année dernière. Une vraie peste. Mia, du haut de ses dix ans, ne l'avait croisée qu'à quelques reprises. Elle l'avait toisée du regard, sans lui adresser le moindre sourire. Lorsqu'elle commençait son entraînement, elle réclamait la patinoire pour elle seule, au grand dam de son entraîneur Patrick. Mais que pouvait faire Patrick ? La mère de Clarisse était l'adjointe aux sports, et elle savait

actionner les bons leviers auprès de la mairie lorsqu'il s'agissait de défendre les intérêts de sa fille chérie.

« Que faire de ces... trucs ? » se demanda Mia, en contemplant une nouvelle fois du regard ces drôles de patins. Elle les remit dans le sac marin et se mit à la recherche du gardien, Monsieur Saintecombe. Personne, ou presque, ne connaissait son prénom. Il fallait simplement l'appeler Monsieur Saintecombe.

Tout le monde semblait avoir déserté la patinoire, ce matin ! Autour d'elle régnait un pesant silence. Devant le bureau du gardien, Mia ne vit personne. Seul un mot imprimé disant « Absent – de retour à 12h30 » était scotché à la porte.

« 12h30 ? C'est dans trente minutes ! » se lamenta Mia. Ne restait qu'une solution, à laquelle elle songeait depuis l'instant où elle avait vu ces patins, sans oser l'admettre : emporter sa trouvaille avec elle, et la ramener au prochain cours.

« Après tout, se dit la jeune fille, si je ne les utilise pas, je ne fais rien de mal. »

Après tout...

Mia hocha les épaules comme pour se valider à elle-même cette idée. Elle enfila la bretelle du sac marin sur son épaule et sortit de la patinoire, comme une fugitive.

« Vas-y, montre, montre ! »

Morgane s'était délectée du récit de Mia, et semblait très excitée à l'idée de jeter un œil à ces étranges patins. Elle trépignait sur le lit de sa chambre.

« Tu es prête ? Attention les yeux ! »

Mia ouvrit le sac et sortit les deux patins. Ils semblaient encore plus neufs qu'il y a deux heures. Les lames brillaient d'un éclat aveuglant, et le tissu translucide du chausson semblait traversé par d'encore plus nombreux petits arcs électriques.

Morgane n'en revenait pas.

« Mais qu'est-ce que c'est que ces trucs ? Tu crois que ça vient des Etats-Unis ? Ou de Corée du Sud ! Ils ont toujours des tenues incroyables là-bas, je l'ai vu sur Internet.

— J'en sais rien, avoua Mia. Il n'y a même pas une étiquette. Aucun nom. Aucune taille.

— Tu les as essayés ? » lui demanda Morgane, avec le regard de celle qui suggère une nouvelle bêtise.

— Non... mais j'en ai très envie, confessa Mia.

— Vas-y ! Enfile-les ! Je suis sûre qu'ils sont à ta taille.

— Tu crois ? »

Mia semblait hésiter, comme souvent lorsqu'il s'agissait d'entreprendre quelque chose qui sortait de l'ordinaire.

« Allez !! »

Morgane donna une bourrade amicale à sa copine.

« Bon... si tu le dis... »

Mia s'empara du patin gauche, d'une douceur incroyable. Elle enfila son pied dedans, avec toutes les précautions du monde.

« J'ai l'impression d'être Cendrillon ! » pouffa-t-elle.

Le pied entra dans le soulier, qui instantanément épousa sa forme. Les deux jeunes filles durent se frotter chacune leurs yeux pour se convaincre qu'elles ne rêvaient pas.

Sans qu'elles ne bougent le moindre doigt, les lacets s'ouvrirent, puis se nouèrent entre eux, délicatement, en un nœud parfait. Mia se sentit comme dans des pantoufles. Le pied droit entra tout aussi facilement, le tissu épousa tous ses contours. Les lacets reprirent leur danse magique, dénoués, puis serrés, puis noués. Mia se mit debout, elle avait l'impression d'être pieds nus. Jamais elle n'avait porté chaussures aussi légères.

Les petits arcs électriques semblaient s'animer de plus belle au contact de la peau.

« Alors ? demanda Morgane, tremblant d'impatience.

— On est tellement bien dedans ! exulta Mia dans un cri de joie à peine étouffé. Tiens, essaie-les ! »

Mia retira les lacets, se déchaussa et tendit les patins à Morgane. Impossible de faire entrer le pied dans le patin.

« Gnnnnnhh, saleté de chaussure, tu vas me faire entrer oui ?! s'énerva la jeune fille.

— Si je suis Cendrillon, toi tu es l'une des deux sœurs horribles ! »

Mia partit dans un éclat de rire.

« Arrête, c'est pas drôle ! pesta Morgane. Pourquoi ils te vont à toi et pas à moi ? On fait la même pointure. On dirait... qu'ils t'ont choisi. Comme le soulier de vair de Cendrillon. Ça veut peut-être dire qu'ils appartiennent à un prince charmant, ces patins !

— Pfff, souffla Mia. Si un garçon m'offrait des patins, je lui dirais d'aller s'entraîner vite fait ! »

Les deux copines éclatèrent de rire. Mia, en reprenant les patins dans les mains, ressentit les petites impulsions électriques qui balayaient le chausson. Au contact de sa peau, les petits arcs électriques semblaient s'animer. Qui pouvait bien être le ou la propriétaire d'une telle œuvre d'art, elle était bien incapable de le deviner... mais ce dont elle était certaine, c'était qu'elle n'avait plus qu'une idée en tête : essayer ces patins sur la glace.

« Vous faites quoi, les deux folles ? »

Oscar, le grand frère de Morgane, venait d'entrer dans la chambre de sa sœur. Sans frapper.

« Dégage, toi ! »

Morgane jeta son oreiller à la figure de l'intrus, qui s'écroula en hurlant, dans de grands mouvements d'agonie.

« Aaaaah, Morgane, qu'est-ce que tu m'as fait ?? Je... je meurs... j'ai le visage brûlé ! Au... au seec... aaaargh...

— Mais quel crétin ! » pesta Morgane.

Mia partageait cette opinion, mais ne pouvait pas s'empêcher de rire aux blagues un peu débiles du garçon. « A treize ans, les garçons sont au maximum de leur débilité, lui avait enseigné Morgane. Avant, ça va encore. Après, ça va mieux. Mais treize ans... bon courage ! »

Du courage ? Mia se demandait bien pourquoi elle en aurait besoin. Son petit frère Gabriel ne lui causait pas le moindre souci. Toujours admiratif de sa grande sœur. Son premier fan lorsqu'elle patinait. Il faut dire qu'à sept ans, il n'avait peut-être pas encore opéré sa « mue » de garçon débile.

Oscar se releva, ignorant les cris de sa sœur qui lui répétait d'aller se faire voir dans sa chambre.

« C'est quoi ces chaussures de OUF ? »

Il s'avança lentement, le regard fixé sur les patins.

« Laisse ça ! Lui ordonna sa sœur. Ce sont les nouveaux patins de Mia.

— Mais ils sont trop beaux ! C'est quoi la marque ?

— Justement, précisa Mia. Il n'y a aucune marque. Je les ai trouvés à la patinoire, ce matin.

— Il y a forcément une marque. On va regarder sur Internet. Venez, les filles. Mia, prend un patin. »

Les deux copines se regardèrent en haussant les épaules. Pourquoi pas. Oscar était sans doute l'un des frères les plus débiles que la Terre ait jamais portés, il n'en restait pas moins d'une aide précieuse quand Morgane avait besoin de lui. Et, avantage non négligeable, il savait tenir sa langue et ne rien lâcher aux parents.

Oscar avait une chance inouïe : sur le bureau de sa chambre d'adolescent trônait un ordinateur portable, recouvert de vieux stickers et d'inscriptions au blanco. Ses parents avaient longtemps hésité, mais voyant les facilités du garçon à se déplacer dans l'univers opaque de l'informatique, ils lui avaient donné leur vieux PC. « Par contre, pas d'Internet dans la chambre ! », avaient-ils ajouté.

Pauvres parents ! Avaient-ils pu s'imaginer comme cela avait été facile pour Oscar de se créer une connexion à partir du wifi sécurisé du voisin ?

Les deux jeunes filles se tenaient devant le bureau d'Oscar, impatientes de savoir de quelle manière Internet pourrait répondre à leurs questions.

« D'abord, Mia, tiens le patin dans tes bras. Je vais le prendre en photo. »

Oscar s'empara de son téléphone et obtint un cliché détaillé du patin, toujours aussi lumineux au contact de sa propriétaire provisoire.

« Maintenant, on charge la photo sur l'ordi par Bluetooth... »

Oscar récupéra la photo des patins sur son ordinateur.

« ... Et on place le cliché dans Google, et on fait une recherche inversée par Google Images. »



— Espèce de petite... » commença Oscar, avant qu'une voix n'appelle les filles depuis le bas de l'escalier. La maman de Morgane.

« Mia, ta mère est ici ! »

Mia devait rentrer chez elle. Elle embrassa sa copine et s'excusa auprès d'Oscar.

« Ce n'est pas grave, tu n'y es pour rien. Mais si tu as du nouveau sur l'origine de ces trucs qui font bugger les appareils électroniques, je suis preneur ! »

Mia n'attendit pas sa mère qui grimpait les deux étages de son immeuble les bras chargés de courses, elle enjamba les marches d'escalier quatre à quatre, entra en trombe dans l'appartement de la famille Beaumont, et fila dans sa chambre.

Dans la voiture, elle était restée très évasive sur son après-midi. Sa mère avait beau lui demander comment s'était passé son entraînement, le goûter chez Morgane, la fillette s'était contentée de répondre par de vagues « pas mal », « plutôt bien », « moui », qui avaient laissé une légère impression d'ennui. La maman de Mia n'avait pas insisté. Elle connaissait trop sa fille pour ignorer son caractère taiseux. Surtout si un entraînement s'était mal passé.

En bonne observatrice, elle avait bien tiqué sur ce sac marin, d'où sortait-il ? Mais Mia s'en était sortie naturellement en prétextant un oubli d'une amie, elle voulait le rendre au gardien, mais vu qu'il n'était pas là, elle l'avait gardé et le ramènerait dès que possible. Une explication suffisamment crédible pour être prise au sérieux. Mia n'éprouvait pas de profonde fierté à mentir à sa mère, mais un bon mensonge, efficace, convaincant, et somme toute pas très méchant, parfois, avait du bon.

Mia devait tenter quelque chose auprès de ses parents. Elle le savait, il fallait qu'elle joue la négociation finement. Au milieu du dîner,

tandis que son père racontait en détail la nouvelle victoire de son équipe de foot préférée et que Gabriel comptait les petits pois de son assiette, Mia se lança :

« Papa ou maman, est-ce que demain...vous pourrez m’emmener à la patinoire ? J’ai encore un mouvement que je n’ai pas bien réussi à l’entraînement ce matin, j’aimerais bien le réessayer... encore ce double axel, vous savez... »

Son père se redressa, surpris.

« Ah bon Mia ? Tu es sûre ? Ce n’est pas très pratique, on avait prévu un pique-nique en forêt demain midi...

— Oui mais vous savez bien, les premières épreuves régionales sont dans deux mois... j’aimerais vraiment arriver à passer au moins un double axel... si j’y arrive, c’est une énorme bonification à la clé... »

— Joëlle m’a dit que tu étais sur le point d’y arriver, fit remarquer sa mère.

— Oui, c’est vrai mais... j’ai encore besoin de voir quelques réglages, vous comprenez ? »

Mia scruta les regards de ses deux parents, interloqués, mais elle nota aussi une petite lueur d’admiration devant la ténacité de leur fille. C’était gagné.

« OK, trancha son père. On ira demain matin. Mais si on maintient le pique-nique, il faudra y être à l’ouverture, à neuf heures.

— Super, merci papa ! »

Et pour une fois, Mia enfreignit la règle d'or des dîners chez les Beaumont, rester assis, pour déposer un baiser sur le front de son papa, sous le regard amusé de sa mère.

Concernant le patinage, Mia savait tout ce qu'elle devait à sa famille. Elle en était bien consciente, cette passion avait un prix. Le matériel, l'inscription, la licence, les longs trajets en bus six fois par semaine pour aller s'entraîner... Fanny et Thomas Beaumont n'avaient jamais regardé à la dépense, bien que leur train de vie ne soit pas si aisé. Mia n'était pas Clarisse, elle n'était pas Jessica, elle n'était pas Léonie, elle n'était pas toutes ces filles bien nées qui s'entraînaient à ses côtés, pour qui le patinage était un loisir parmi d'autres dans une vie facile et finalement déjà toute tracée. Mia venait de loin pour se rendre dans les beaux quartiers chausser ses patins. Elle s'y rendait en bus quand les autres se contentaient de cinq minutes à pied depuis leurs belles maisons. On lui avait déjà adressé quelques piques, discrètes mais bien réelles, sur sa place parmi les patineuses. Mais loin d'éprouver de la honte, Mia n'en tirait que plus de fierté. Ses patins n'étaient pas les plus chers du marché ? Ils ne l'avaient pas empêché de terminer troisième du concours régional l'année dernière !

Mia monta se coucher tôt, avant même que son petit frère ne la rejoigne dans le lit d'à-côté. Sitôt dans sa chambre, en pyjama, dents brossées, prête à aller au lit, elle s'installa sous la couette, le sac marin

dans les mains, et en sortit respectueusement les deux patins, comme s'il s'agissait d'antiques reliques. Puis elle éteignit la lumière.

Les patins brillaient.

Ils brillaient plus encore que tout à l'heure. Les petits arcs électriques continuaient de strier le chausson de haut en bas, diffusant une lumière chaude et dorée qui venait se projeter au plafond et aux murs.

Le visage éclairé de cette douce lumière, Mia poussa un « Ouah... » fasciné.

« Mais d'où vous venez, vous ? » murmura la fillette.

Pas question pour Mia de se séparer de ces merveilles. Elle s'endormit paisiblement, la tête pleine de rêveries, les patins à ses côtés sur son lit, à peine camouflés par son tas de doudous.

Ses rêves furent peuplés de créatures étranges glissant sur la glace, de châteaux enneigés, et de labyrinthes aux murs gelés, sur lesquels venait se fracasser un vent du nord glacial.

Dans un murmure à peine audible, un mot s'échappait du rêve de la fillette, revenant comme un mantra :

*Oldelyn... Oldelyn...*

# **CHAPITRE 2**

## La dame au manteau blanc

Sept heures du matin, sonnerie stridente du réveil. Mia sauta de son lit, gonflée à bloc. Dans le lit voisin, Gabriel n'avait pas bougé d'un millimètre. Lui profiterait pleinement de sa grasse matinée.

Le temps d'enfiler un survêtement, de faire un brin de toilette et de s'emparer d'une barre de chocolat dans la cuisine, Mia était prête à retourner à la patinoire, ses précieux patins enfouis dans le sac marin.

Avant de franchir la porte, elle se rappela ce que lui avait dit son père la veille. Elle s'empara du bloc note de l'entrée de l'appartement, et griffonna un mot qu'elle déposa sur la table de la cuisine :

*Papa et maman, ne vous embêtez pas, finalement je préfère aller à la patinoire toute seule en bus. Je reviens pour le pique-nique. Je vous aime fort tous les trois.*

*Mia*

Puis elle claqua la porte et dévala les deux étages.

Dehors, de l'autre côté de la rue, une dame se tenait immobile. Elle semblait observer l'entrée de son immeuble, de loin. Mia connaissait depuis longtemps la règle de base que lui avait enseignée son père : « Quand tu es seule dans la rue, observe tout ce qu'il se passe autour de toi. Chaque détail, chaque personne. Tu dois être vigilante. »

C'était la condition *sine qua non* pour qu'elle puisse prendre le bus toute seule. Être vigilante. Aussi, lorsqu'elle aperçut cette dame, seule

sur le trottoir d'en face en cette heure matinale du dimanche, elle enregistra l'information, sans toutefois s'en inquiéter. Pour le moment.

C'était une femme d'un certain âge, élégante. Ses longs cheveux bruns tombaient en arrière, presque derrière ses genoux. Elle portait un grand manteau de fourrure blanche, qui semblait si doux qu'on avait envie de se pelotonner dedans.

La dame traversa la rue et vint se placer juste à côté d'elle. Elle semblait également attendre le bus. Lorsque celui-ci arriva, Mia risqua un regard vers la dame, qui lui adressa un discret sourire bienveillant. De près, elle était très belle.

Mia, maladroitement, lui rendit son sourire. Elle grimpa dans le bus presque vide et partit s'asseoir au fond. La dame aussi était montée. Elle choisit l'avant du bus, semblant vouloir garder ses distances avec la jeune fille.

Mia choisit de brancher ses écouteurs à son téléphone et de s'écouter sa playlist "Ballades", son rituel avant chaque entraînement. Ses yeux divaguèrent dans le paysage à travers la fenêtre. Les rues étaient encore presque désertes à cette heure matinale. De temps en temps, la fillette jetait un regard furtif vers la dame au manteau blanc, qui ne la quittait pas des yeux. Elle aurait dû s'inquiéter de cette attitude étrange... mais elle n'éprouvait pas la moindre inquiétude.

« Pas... la... moindre... », murmura Mia machinalement.

Mia reprit sa rêverie en contemplant le paysage qui défilait. Un mot lui trottait dans la tête. Un étrange mot.

*Oldelyn.*

Il lui semblait avoir rêvé de ce mot. Que voulait-il dire ?

Et si... et si...

Et si c'était cette dame qui l'avait regardée, la veille, à l'entraînement ? Mais oui ! C'était elle, trait pour trait. Elle reconnut son regard clair et brillant. Peut-être avait-elle un intérêt elle aussi à se rendre à la patinoire ce matin ? Une nouvelle venue dans le club, malgré son âge avancé ? Une nouvelle présidente d'association ? Une jeune mamie à la recherche d'une nouvelle passion pour son petit-fils ou sa petite fille ?

Mia n'en avait aucune idée. Comme souvent lorsque son esprit commençait à fumer un peu trop, elle choisit d'ignorer toutes ces questions, ferma les yeux, et s'assoupit.

Le crissement des pneus du bus la réveilla en sursaut. « Carrefour des Lilas » annonça la voix neutre et robotisée du bus. L'arrêt de la patinoire. Mia sursauta, et sortit en hâte du bus qui commençait déjà à repartir. La dame était déjà sortie, et se tenait quelques mètres plus loin. Elle semblait cette fois décidée à l'attendre.

Mia, prudemment, se dirigea vers elle. Pas de réaction. Elle passa devant la dame sans lui jeter un regard, mais sentit tout le poids de son

regard à elle. Puis, quelques mètres plus loin, elle entendit une voix d'une profonde douceur :

« Tes nouveaux patins te plaisent, Mia ? »

Mia s'arrêta net. Curieusement, elle aurait dû fuir en courant. Pourtant, aucune peur ne venait la perturber. Cette dame n'inspirait que confiance.

« Comment connaissez-vous mon nom ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Oh ne t'inquiète pas, je ne t'ai pas espionnée... »

Mia espérait cette réponse. Elle se retourna d'un coup vers la dame.

« Ah, mais si, vous m'espionnez ! Vous étiez là à mon entraînement hier ! lança-t-elle d'un ton théâtral.

— C'est vrai. Et je dois dire que tu m'as impressionnée, vu ton âge.

— Quel âge j'ai ? » demanda Mia, bravache.

La dame sembla réfléchir.

« Voyons... tu es née à Paris un 28 juin, donc dans quelques mois ça te fera... onze ans, c'est ça ? Même si jusqu'à tes six ans tu disais à tout le monde que tu avais seize ans, personne n'y croyait vraiment. Surtout pas ta copine Morgane, qui, elle, te jurait qu'elle en avait dix-huit ! »

Mia fut clouée sur place. Comment pouvait-elle connaître cette blague que seules les deux amies se partageaient ? La petite phrase de la dame sembla avoir eu l'effet souhaité, elle lui adressa un petit clin d'œil.

« J'en sais beaucoup sur toi, jeune fille. Mais ne t'inquiète pas, je ne vais pas utiliser ce que je sais à mauvais escient.

— Vous... vous êtes qui ? »

Mia, pour la première fois, semblait inquiète.

La dame se pencha vers elle et lui dit de sa voix la plus douce :

« Ne t'inquiète pas. J'ai quelques petits dons, comme ça. Marchons vers la patinoire, tu veux bien ? »

La dame entama la marche au rythme d'une promenade du dimanche, se dirigeant vers la patinoire.

Mia la suivait, d'un pas prudent, la main agrippée à son téléphone dans la poche de son survêtement.

« Tu ne m'as pas répondu, tout à l'heure. Tes nouveaux patins te plaisent ?

— Co... comment vous savez que j'ai de nouveaux patins ? Et puis d'ailleurs, je n'en ai pas, de nouveaux patins !

— Vraiment ? S'étonna la dame. Ah, quel dommage. J'étais persuadée que les talarias t'avaient choisie...

— Les... les quoi ?

— Les talarias, ma chère enfant. Connais-tu la mythologie grecque ?

— Oui, enfin... un peu...

— Les talarias, expliqua doctement la dame au manteau blanc, étaient les sandales du dieu Hermès. Des sandales ailées, cousues d'or et de lumières. Elles lui permettaient de voler et de parcourir la Terre, sans bornes, rapide comme le vent. Bon, je t'avoue que nous, on a préféré enlever les ailes. Ce n'est pas très pratique pour la glace.

— Vous ? Mais c'est qui, vous ?

— Un peu de patience, Mia. En tout cas, j'étais sûre que c'était toi qui allais hériter de ces patins. Plusieurs Sages me l'avaient prédit, lors de la dernière Assemblée du château de Gunfaar. Ils m'avaient prévenue : « *Une jeune fille blonde, glissant sur la glace avec l'aisance d'un cygne sur l'onde de l'eau.* » Qu'est-ce qu'ils peuvent utiliser comme phrases ampoulées parfois ! En tout cas, je t'ai trouvée telle qu'ils t'avaient décrite. »

L'inquiétude gagna Mia. Elle était en train de discuter, vraisemblablement, avec une vieille folle en pleine rue.

« Arrêtez maintenant ! C'est quoi ces histoires ? Vous avez l'air complètement folle ! Comment vous connaissez mon nom et ma vie ? Et c'est quoi, ces histoires de taralas et de grufard, là ? Laissez-moi, s'il vous plaît ! »

Mia s'éloigna brusquement en courant, fit demi-tour pour reprendre le bus.

« Attends ! Cria la dame derrière elle, la voix soudain pleine de détresse. J'ai besoin de toi ! Nous avons besoin de toi... s'il te plaît. »

Mia s'arrêta à nouveau. Le « s'il te plaît » était appuyé, convaincant.

« Vous allez m'expliquer vraiment ce que vous me voulez.

— Je ne peux rien te dire avant de te voir essayer ces patins, Mia. Mais je te le promets : s'il ne se passe rien, je disparaîs de ta vie. Tu te souviendras à peine de notre rencontre.

— Et... s'il se passe quelque chose ?

— Alors là... » fit la dame, un sourire malicieux aux lèvres, pointant les paumes des mains vers le ciel et grimaçant, comme pour dire « ... qui sait ? ».

Mia se rapprocha doucement de son interlocutrice. Après tout, elle était venue pour essayer ces patins, autant aller au bout.

Elles arrivèrent devant la porte de la patinoire. 8 heures 50.

« Il est trop tôt. La patinoire ouvre dans dix minutes, informa Mia.

— C'est peut-être ouvert, essayons d'entrer.

— Impossible, répondit Mia en agitant la poignée de la porte. Le gardien n'est pas encore... »

La porte s'ouvrit. Étonnant, songea la jeune fille. La dame, elle, ne semblait nullement surprise. Toutes deux entrèrent dans le couloir vide et silencieux.

Quelques instants plus tard, Mia se tenait devant la glace, prête à franchir la barrière. A ses pieds, les patins n'avaient jamais autant brillé. La dame au manteau blanc s'était installée dans les gradins, au premier rang.

« Vas-y Mia, lui lança-t-elle. Amuse-toi, ma chérie. »

« Je suis pas sa chérie ! », pensa Mia au moment de s'élancer sur la glace.

À la première prise de carre, elle comprit que la dame au manteau blanc ne disparaîtrait pas immédiatement de sa vie. Il se passait quelque chose.

Mia éprouva l'étrange l'impression de laisser un sillage de feu sur la glace. Un feu doré, plus brillant que de l'or. Plus elle accélérail, plus le feu brillail. Ses patins s'agitaient, les arcs de lumière reprenaient leur danse folle, ils se perdaient en un tourbillon de lumière tout le long des pieds de Mia. Ils *vivaient* au contact de la glace et de la vitesse. Les lames semblaient chanter comme du cristal pur.

Jamais Mia n'avait ressenti une telle sensation de bien-être, de maîtrise de ses mouvements, de confiance, d'assurance. Quel bonheur ! Quelle plénitude ! Ces sensations qu'elle cherchait depuis toute petite, elles lui tombaient toutes dessus en cascade ! Mia poussa un cri d'exclamation teinté d'émerveillement au milieu de la patinoire vide. Personne pour assister à un tel spectacle !

Le sillage des lames se transforma en une traînée de lumière, parsemée de poudre d'or. L'éclat devenait plus intense à chaque passage. Mia tournait, voltigeait, soignait ses trajectoires, sautillait, prenait de la vitesse, regardait derrière elle cette traînée lumineuse, puis virevoltait sur elle-même avec la grâce d'un ange, se fendit d'un axel, petit aigle, grand aigle, lutz, arabesque... Tous les mouvements s'enchaînaient avec une facilité déconcertante. Mia éclata d'un rire sonore.

Son euphorie l'empêcha de repérer à temps la rambarde, qu'elle finit par percuter de plein fouet.

« Ouille... »

Douloureux retour sur Terre. La lumière s'estompa d'un coup, comme si la glace, soudainement, avait refroidi à nouveau.

Mia éclata de rire. Elle se cramponna à la rambarde, essoufflée, ses cheveux collant son visage transpirant, en regardant la dame assise au-dessus d'elle.

« Bravo, bravo pour le spectacle ! » applaudit celle-ci.

« Qu'est-ce que... qu'est-ce que c'est que... ces trucs ?! » parvint à bafouiller Mia entre deux expirations.

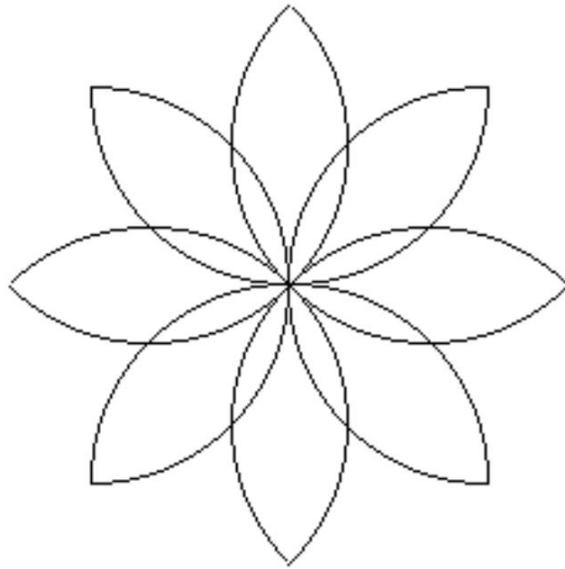
« Ça, ma chère enfant, ce sont les talarias. Tes patins -car ce sont les tiens, maintenant- sont une partie de toi , dès lors que tu te les appropries, Mia. Ils possèdent en eux une lumière que tu ne peux connaître en ce monde. Ça t'a plu ? Tu veux en voir plus ?

— Oh oui ! Oh oui ! Oui oui oui ! »

Mia ne pouvait pas en rester là.

La dame fouilla la poche de son manteau et lui tendit une feuille de papier jaunie. Lorsque Mia la prit dans ses mains, elle eut un regard interloqué.

Sur la feuille était dessinée une simple figure.



« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Mia avec une moue dubitative.

— Tu aimes les défis, visiblement ? Tu penses pouvoir patiner assez bien ?

— Sans blague ! lâcha Mia, toujours dans l'euphorie de sa prestation digne des Jeux Olympiques.

— Dessine ça sur la glace. »

Mia fronça les yeux.

« Dessiner quoi ? Je ne comprends pas...

— Trace cette figure sur la glace. Les talarias te montrent le chemin. Mais attention ! Trace-la parfaitement. Sinon, tu ne pourras pas...

— Je ne pourrai pas quoi ? »

La dame se tut. Visiblement, elle aimait entretenir le suspense.

« Essaie juste de dessiner cette figure. Garde le croquis entre les mains. Applique-toi. Et tu vas comprendre. »

Mia retourna sur la glace, la feuille tremblante entre les mains.

« Ah, Mia ! Une dernière chose ! Si tu ne me vois pas pendant quelques secondes... surtout ne panique pas. Et reste sur la glace. Surtout, surtout, reste sur la glace. Je te rejoins très vite.

— Pourquoi vous me dites ça ? Vous voulez que j'aille où ?

— Et enfile ça ! Il fait beaucoup plus froid, là-bas. »

La dame descendit en hâte des gradins et lui tendit son manteau blanc.

« Tiens. C'est trop grand pour toi, mais ce sera mieux que ton sweat shirt. Crois-moi.

— Mais ça va pas ? protesta Mia. Vous ne voulez quand même pas que je patine dans ce manteau gigantesque !

— J'insiste. Mets ça. Tu me remercieras.

— Mais je n'ai pas froid !

— Fais-moi confiance, Mia. »

La jeune fille s'empara à contre-cœur du manteau blanc et l'enfila en grommelant. Elle ressemblait effectivement à une petite

enfant emmitouflée dans le manteau de sa mère. Puis elle analysa le dessin, et se mit à l'ouvrage. Une rosace. Cela ne semblait pas si difficile. Elle en avait tracé des milliers au compas à l'école, alors pourquoi pas essayer en grandeur nature ?

Il s'agissait de réaliser des courbes les plus harmonieuses possibles. Pas simple. Mais Mia était douée pour ça, Joëlle le lui répétait régulièrement. Heureusement que ce n'était pas à Audrey de réaliser cette figure. Bien trop nerveuse, Dreydrey, sourit Mia. Elle aurait réalisé des cubes et des carrés, puis aurait envoyé bouler la dame en lui disant qu'elle n'y connaît rien !

Sa copine lui manquait. Elle voulait tant lui montrer ce dont elle était capable désormais !

« Mercredi prochain, pensa-t-elle, je reviens avec Dreydrey et Esmeralda, et je mets le feu à la patinoire ! »

Perdue dans ses pensées, engoncée dans ce manteau blanc qui lui donnait si chaud, Mia avait totalement raté ses premières courbes.

« Concentre-toi... »

Nouvel essai. La jeune fille s'élança, les lames dessinèrent une jolie courbe harmonieuse sur la glace, Mia s'arrêta au milieu pour juger, puis traça une deuxième courbe.

Echec : les deux courbes ne se suivaient plus.

Nouvelle tentative depuis le milieu de la patinoire, nouvel échec. Puis un troisième. Puis un quatrième. Mia ne dessinait pas de rosace, mais plutôt une vague guirlande mal fichue. La fillette s'énerva.

« J'ai trop chaud là-dedans ! cria-t-elle à son public.

— Tu peux y arriver, Mia ! » se contenta de lui répondre la dame, qui ne la quittait pas des yeux. Sous son manteau blanc, elle portait une étrange tunique de velours vert bouteille, qui semblait sortie d'une autre époque.

Mia fatiguait. Elle souffla. Pourquoi personne ne semblait venir patiner ce matin ? se demanda-t-elle soudain. Aucune réponse.

« Contente-toi de faire cette fichue figure », se dit-elle à elle-même.

Elle s'élança.

« Assure ta vitesse ! Ne choisis pas la prudence ! Ne t'arrête pas ! » entendit-elle depuis les gradins.

Mia s'élança une nouvelle fois. La dame avait les mains jointes, comme si elle priait, elle semblait tout d'un coup envahie par une profonde crainte.

Ne pas s'arrêter. OK. Mia traça la première courbe, puis modifia sa trajectoire pour poursuivre la courbe jusqu'à réaliser un demi-cercle complet. Victoire ! La première courbe était parfaite. Elle avait compris.

« Patine le cœur léger », lui avait un jour conseillé Joëlle. Aujourd'hui, ce conseil ne lui avait jamais paru si avisé.

Mia poursuivit sa figure, consciencieusement. Ne jamais s'arrêter au milieu. Poursuivre en une seule courbe harmonieuse jusqu'aux pointes de la rosace. Puis se tourner, et recommencer. Comme les couturières du début du siècle, dont Mia avait vu quelques illustrations en classe.

Les traces d'or demeuraient intactes, étincelantes, sur la glace. La rosace prenait forme. Encore quelques courbes et c'était terminé. Mia, essoufflée, partit du bord pour tracer la dernière courbe. Ses jambes tremblaient de fatigue, et bon sang, ce qu'elle avait chaud...

Encore deux courbes.

Ses patins se mirent à briller d'une intensité nouvelle, plus claire, plus pâle. Lorsqu'elle rejoindrait le centre de la glace, sa rosace serait terminée. Elle y était presque.

Encore une courbe.

Mia fut soudain aveuglée par la lumière de la glace et de ses patins. Elle parcourut les derniers mètres au feeling, incapable de deviner sa trajectoire.

Elle patinait dans un océan de lumière blanche. Lorsqu'elle atteignit le centre, un bruit assourdissant la fit trembler, manquant de la renverser comme une bourrasque. Il lui sembla entendre la dame

crier de joie, ou quelque chose qui ressemblait à « Bravo Mia ! ». Mais cette voix parut soudain à des milliers de kilomètres, et entre la femme et la fillette, un océan de lumière se déchaîna.

Mia perdit toute notion du temps et de l'espace, elle eut l'impression d'être aspirée par une force infinie, qui lui saisissait les pieds pour l'entraîner dans les profondeurs.

Elle ferma les yeux, terrifiée. Elle crut chanceler, puis chuter. Elle ne connaissait que trop bien cette sensation. Ses jambes ne répondaient plus.

Ensuite, plus rien. S'était-elle évanouie ? Combien de temps venait de s'écouler ? Mia se trouvait allongée sur la glace. Elle perçut du vent. Une légère bise, glaciale, qui soufflait doucement sur son visage en sueur. Et un calme absolu. Mia n'osa pas rouvrir les yeux. Pas tout de suite.

Puis, comme si elle revenait au monde, elle les rouvrit.

Mia n'était plus dans la patinoire. Elle était dehors.

Elle se trouvait au milieu d'un immense lac. Un lac gelé. Le vent bruissait calmement autour d'elle, faisant danser les sapins autour de l'étendue d'eau. Pas un son ne venait à elle, à part le sifflement de cette bise froide qui lui mordait les joues. Mia ne pouvait même pas réfléchir. Elle était persuadée de rêver. Comment cela pouvait-il être possible autrement ?

La fillette s'agenouilla. Elle aurait pu rester dans cet état de torpeur, attendant de se réveiller, mais elle eut la mauvaise idée de regarder sous l'épaisse couche de glace.

Celle-ci, translucide, recouvrait une eau noire, opaque, d'une profondeur insondable. Mia fut saisie d'effroi. La transparence de la glace indiquait une couche fragile. Mia fut terrifiée à l'idée qu'elle ne se brise et ne la piège dans cette eau visqueuse et glacée. La panique fouetta tout son corps et la ramena brusquement à la réalité, comme si on avait tiré une corde d'un coup sec.

Non, Mia ne rêvait pas. Tous ses sens le lui rappelèrent. Elle ressentait le froid polaire, la fatigue, les tremblements de ses jambes. Incapable d'exercer le moindre mouvement de peur de briser la couche de glace, elle la tapota timidement de la pointe de ses patins. Les talarias ne brillaient plus.

Mia ne rêvait pas, et elle ne savait pas où elle se trouvait. Elle sentit le souffle lui manquer. Automatiquement, comme une boîte à musique que l'on venait d'actionner, des mots surgirent à ses lèvres. Elle murmura, sans réfléchir :

« Asymptote... Galimatias... Charabia... Tintinnabuler... Clapotis... »

Lorsqu'elle avait commencé le patinage, Mia redoutait plus que tout de ne pas être à la hauteur de ses camarades. Ne pas parvenir à les imiter, se faire attendre sur le côté de la patinoire, jugée par des regards inquisiteurs ou méprisants, était sa plus grande hantise. Cette angoisse la saisissait et la paralysait. Elle devait faire preuve d'une longue concentration pour parvenir à la faire disparaître. Son père lui avoua un jour qu'enfant, il ressentait les mêmes angoisses. Pour les surmonter, il avait mis au point, avec l'aide de son professeur de français, une méthode singulière mais redoutablement efficace : lui qui adorait jouer avec le vocabulaire, il devrait réciter une liste de mots étranges, insolites, ou tout simplement jolis. « Phonétiquement intéressants », comme aimait à le définir son père.

Cette liste lui servait de chapelet chaque fois qu'il sentait son souffle disparaître sous l'effet de l'angoisse. Il avait transmis à Mia cette liste de mots comme s'il s'agissait d'un remède miracle. Mia ne s'était pas contentée d'appliquer ce mantra : elle avait enrichi sa liste d'une ribambelle de mots nouveaux. Ribambelle, tiens. En voilà un joli.

Ce matin, alors qu'elle se tenait seule, à genoux sur ce lac gelé, les mots se mirent à tournoyer dans son cerveau, impatients de servir à calmer son organisme en état d'urgence.

« Ribambelle... Glouton... Hurluberlu... Truculent... »

Ce matin-là, cette petite corde reliée à son papa, à ses parents, à ses angoisses anodines de petite fille normale, lui fut plus précieuse que jamais.

Tout en égrenant sa liste, Mia entreprit, lentement et prudemment, de se lever. Elle tourna son regard dans tous les sens autour d'elle. Rien ne ressemblait à ce qu'elle connaissait. Le ciel était d'un blanc laiteux. Le lac était cerné par une immense et profonde forêt de conifères. Au loin, se dressant par-dessus les sapins enneigés, Mia crut apercevoir d'immenses tours multicolores.

Que faire ? Bouger ? Regagner le rivage, au moins ? la terreur que la glace ne se brise l'emportait sur tout le reste. Mia tenta de contrôler sa respiration saccadée et commença à glisser vers le repère le plus proche, un petit ponton de bois recouvert de neige, à plus d'une centaine de mètres d'elle. Elle patina d'un pas mal assuré, manquant de glisser à chaque mouvement.

Elle avançait comme une débutante, tremblant comme une feuille. Sans glisser. Surtout ne pas chuter. Une chute, c'était sans doute une brèche vers les abysses. Un pas après l'autre. Un cri jaillissant au-

dessus d'elle la fit tressaillir, la glissade fut inévitable. Mia s'écroula sur ses fesses, releva la tête, et aperçut ce qui l'avait surpris.

Au-dessus d'elle, dans le ciel pâle, planait un immense oiseau gris. Était-ce un oiseau ? Difficile à dire, il volait haut. Il semblait posséder de grandes serres, et un bec qui ressemblait à celui d'un cygne.

« Bon sang, quelle est la taille de ce truc... ? » se demanda Mia, à la fois fascinée et horrifiée. Sans doute cinq ou six mètres de long ! Il battait ses ailes d'un mouvement ample et majestueux, poussant un nouveau cri. Tournait-il autour de Mia ? L'avait-il repérée ? S'apprêtait-il à fondre sur elle ?

Mais non, il restait loin là-haut, ignorant la présence de la jeune fille au milieu du lac. Mia le vit d'éloigner pour survoler la forêt. Puis plus rien. Il disparut dans les nuages. Son apparition n'avait duré que quelques secondes.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis son « passage », elle n'en savait rien. Elle pensa à ses parents. A quel moment commenceraient-ils à s'inquiéter ? Quand sa mère appellerait à plusieurs reprises sur son portable, ne tombant que sur son répondeur ? Quand ils finiraient de préparer le pique-nique en se demandant pourquoi elle met autant de temps à revenir de la patinoire ?

Mia sentit les larmes monter vers ses yeux quand une voix retentit derrière elle.

« N'aie pas peur, Mia, c'est un cyaigne. Un cygne géant aux serres d'aigle. Il est impressionnant, mais pas méchant. Juste très curieux quand de nouveaux visiteurs débarquent. »

Mia se retourna. La dame brune était en train de patiner à quelques mètres d'elle, tournoyant tranquillement sur elle-même.

« Je t'avais dit que tu aurais besoin de ma veste ! Je t'avais dit aussi de surtout rester sur la glace. Et de ne pas paniquer.

— Mais... mais je suis où, là ? Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Et comment on est arrivées là ? cria Mia. Je veux rentrer ! Laissez-moi rentrer ! »

La dame s'approcha de Mia d'une glissade élancée.

« Je ne voulais surtout pas te faire peur, Mia. Tu peux rentrer quand tu veux. Et revenir ici. Tu es une Passagère, maintenant. Ça a marché ! Oh, Mia, je suis si heureuse pour toi ! »

Avec la douceur d'une mère, elle passa ses mains sur les épaules de la fillette et la regarda droit dans les yeux.

« Mia, tu vas fermer les yeux et prononcer avec moi : *Oldelyn, Oldelyn, ter mak, ol falyn*. Lentement. Vas-y. N'aie pas peur du ridicule, regarde autour de nous, personne ne nous regarde. »

« Oldelyn... La ritournelle de mon rêve », songea Mia.

La dame s'approcha encore de Mia et l'enlaça doucement au milieu de la glace. Mia bredouilla.

« Oldelyn... Oldelyn... kar mar...

— *Oldelyn, Oldelyn, ter mak, ol falyn.*

— Oldelyn... Oldelyn... ter mak... ol falyn» répéta lentement Mia.

Brusquement, la glace fut envahie de lumière. Un rayon bleu pâle semblant descendu du ciel s'abattit sur la fillette et sa protectrice, qui la serra dans ses bras.

Entourant la dame de ses petits bras, Mia sentit une vague de chaleur l'envelopper, et le même craquement assourdissant que celui qu'elle avait entendu quelques minutes auparavant. Un bruit qui semblait déchirer la Terre.

Puis...

Puis à nouveau, le silence, à peine rompu par le bourdonnement lointain d'une climatisation.

Mia rouvrit les yeux.

Elle se trouvait au milieu de la patinoire.

Sa patinoire. Sa ville. Son pays. Son monde.

Assise dans les gradins, Mia mettait du temps à ralentir son rythme cardiaque. Elle ressentait encore le froid, la peur, la fatigue dans les jambes. Sa protectrice se tenait assise à ses côtés, s'efforçant d'appuyer des regards pleins d'assurance et d'affection à la jeune fille. Après deux bonnes minutes d'un silence pesant, elle lui donna un léger coup de coude.

« Tu en meurs d'envie... lâcha-t-elle avec un sourire malicieux. Vas-y. Pose-moi tes questions.

— Comment vous vous appelez ? commença Mia, avalant une grande gorgée d'eau de sa gourde.

— Je m'appelle Lyriana. C'est drôle, nos prénoms finissent en A, à toutes les deux.

— Et... ce... cet endroit où je me suis retrouvé... c'était quoi ?

— Oldelyn.

— Oldelyn ?

— C'est un nom très ancien, plus ancien encore que tous les noms des pays de la Terre. Il veut dire « Terre de glace » dans notre langue.

— « Notre » ? »

Lyriana se redressa brusquement, confuse.

« Ouh là, ne va pas t'imaginer que je viens d'une autre planète ! Je suis née ici, comme toi. J'ai grandi en France. Comme toi, j'étais complètement dingue de patinage. Une vraie passionnée. Je patinais matin et soir, j'habitais dans les montagnes, en Haute-Savoie, je patinais sur les étangs gelés, et puis, quand il fut de plus en plus difficile de trouver des étangs gelés, je suis allée dans les patinoires...

— Mais alors comment connaissez-vous... cet endroit, Oldelyn?

— Un jour, expliqua Lyriana, quelqu'un est venu me voir. Comme je suis venue te voir aujourd'hui. Un assez vieux bonhomme. J'étais persuadé qu'il ne tiendrait pas debout cinq secondes sur des patins. Il m'a fait une démonstration qui m'a convaincue tout de suite du contraire ! Quelle aisance... quelle vitesse ! Il m'a tendu une feuille de papier sur laquelle se trouvait la rosace. La même que celle que je t'ai passée.

— Et... vous avez tracé la rosace, vous aussi ? »

Lyriana marqua une petite pause.

« Cette rosace, reprit-elle, je l'ai compris ce jour-là, c'est une porte d'entrée vers un monde que personne ne connaît. Un monde qui se trouve juste à côté du nôtre. Mais que nous ne voyons pas. Tu ne pourras jamais le placer sur une carte. »

Mia ne comprenait pas, et visiblement, Lyriana le remarquait.

« Est-ce que tu aimes aller dans les fêtes foraines ? demanda Lyriana.

— Les... fêtes foraines ? Euh... oui, bien sûr ! bredouilla Mia, surprise.

— Tu te rappelles les palais des glaces ? Tu te promènes dans une grande salle, tu dois trouver la sortie, mais entre les miroirs réfléchissants et les vitres transparentes, impossible de savoir où tu dois aller, tu dois t'aider de tes bras, ton œil ne suffit pas. Eh bien, dis-toi qu'Oldelyn est le monde derrière les miroirs et les vitres transparentes. Tu ne le vois pas, mais il est juste de l'autre côté. Est-ce qu'il t'arrive, parfois, de remarquer un endroit, de te trouver dans une pièce, de sentir une odeur ou d'entendre un bruit tout à fait anodin, et de te dire « Tiens ? J'ai déjà ressenti cette sensation quelquepart... » »

Mia écoutait, attentive. La patinoire était anormalement vide et silencieuse. Il devait être tard, et personne ne venait patiner. Pourquoi?

« Ces impressions, poursuivit Lyriana, on les appelle des « déjà-vu ». C'est toujours assez surprenant. Bien souvent, c'est le monde d'Oldelyn qui se manifeste, qui vibre juste à côté de nous, une vibration minuscule, à peine perceptible dans notre monde. On le ressent tous à un moment où à un autre, mais impossible de savoir de quoi il s'agit. Sauf pour quelques personnes.

— Pourquoi vous me le montrez à moi, alors ? » s’impatiente Mia. Dans sa tête trottaient trop de questions, et les explications un peu embrumées de Lyriana ne suffisaient pas.

« En acceptant d’entrer dans ce monde, et d’en sortir quand bon me semblait, je suis devenue ce que les gens d’Oldelyn appellent une « Passagère ». Depuis des milliers d’années, Oldelyn a besoin d’ambassadeurs dans ce monde. Des personnes qui peuvent aller et venir directement, quand il y a besoin.

— Mais quel rapport avec le patin à glace ?

— Oldelyn est un monde où l’hiver n’a pas de fin. La glace est partout. Tu pourras le voir rapidement. Les routes sont faites de glace. Les vallées, les plaines, sont gelées. Tu aimes tes nouveaux patins ?

— Ah, ça oui ! répondit Mia, enthousiaste.

— Les talarias, repris Lyriana en désignant les patins posés à gauche de la jeune fille, sont fabriqués par un très grand artisan d’Oldelyn, spécialement pour les Passagers. Les autres habitants d’Oldelyn n’ont pas besoin de patins. Ils savent glisser naturellement sur la glace. Pour eux, c’est aussi simple que de marcher sur du béton. Tu ne pourras jamais entrer à Oldelyn avec des patins classiques.

— Pourquoi moi ? finit par demander Mia, qui avait cette question sur le bout des lèvres depuis des longues minutes.

— Je t'ai observée, Mia. Durant de longues journées d'entraînement. J'ai fini par être convaincue hier, quand je t'ai laissée les talarias dans le vestiaire.

— Mais pourquoi ? Je n'ai pas arrêté de me casser la figure, hier, en essayant de passer le double axel ! Si vous aviez besoin d'une bonne patineuse, il fallait aller voir Esmeralda, ou même Clarisse, tiens ! Je suis loin d'être la meilleure du club !

— Qui t'a dit que je voulais la meilleure ? » lui répondit Lyriana, avec le même regard malicieux.

Mia essaya de se rappeler l'entraînement de la veille. Des chutes, encore des chutes. Les bleus étaient là pour le lui rappeler ce matin.

« Mia, je ne t'ai pas choisie parce que tu es la meilleure. Je t'ai choisie justement parce que tu n'as pas arrêté de te casser la figure. J'ai vu tes peurs, j'ai ressenti tes angoisses. Je les connais par cœur, ces angoisses. Mais tu sais les surmonter. Tu t'es relevée à chaque fois. Et à chaque fois, j'observais ton regard, qui disait « Je vais le faire, je vais y arriver ! » Nous avons besoin de garçons et de filles déterminés. Les gens déterminés, Mia, sont les plus courageux. C'est aussi simple que cela. »

Mia resta silencieuse. C'était bien la première fois qu'on lui reconnaissait cette qualité. Tenace, oui. Parfois entêtée. Sérieuse, appliquée, ces adjectifs apparaissaient chaque trimestre sur ses bulletins scolaires.

Mais courageuse ? Voyons...

Mia se sentit écrasée par toutes ces nouvelles. Et cette patinoire désespérément vide... elle ressentit le besoin urgent de rassurer ses parents.

« Quelle heure est-il ? » se hasarda-t-elle à demander. Sans attendre la réponse, elle saisit son téléphone dans son sac. Aucun réseau. L'horloge indiquait 8h50.

« L'heure à laquelle on est entrées dans la patinoire », murmura Mia, stupéfaite. Impossible. Il s'était au moins écoulé deux heures depuis ! Un coup d'œil à sa montre bracelet, rangée dans la poche avant de son sac, confirma pourtant l'heure : 8h50.

Mia regarda attentivement Lyriana, qui gardait ce sourire malicieux.

« C'est vous, ça, encore ? interrogea-t-elle.

— Nous autres Passagers expérimentés disposons de quelques trucs bien pratiques, ma chère Mia, pour peu qu'on n'en abuse pas. Parmi ces trucs, l'art ancestral de la maîtrise de l'espace et du temps. »

A ces mots, Mia sentit que ce n'était pas uniquement la patinoire qui semblait figée dans le temps, mais bien le monde entier autour d'elle. Comme si Lyriana avait appuyée sur pause.

« Ne t'inquiète pas, reprit Lyriana, le cours du temps va reprendre comme si de rien n'était. »

Lyriana n'eut pas à lever la main, claquer des doigts ou sortir un *abracadabra*, elle toisa Mia du plus profond de son regard. La jeune patineuse ressentit la même impression que lorsqu'un manège de fête foraine se remet lentement à tourner.

Son téléphone retrouva du réseau. La trotteuse de sa montre bracelet reprit sa course.

« Truc... de... dingue... » murmura Mia.

« Eh ! Qu'est-ce que vous faites là ? »

Mia reconnut tout de suite cette voix. Celle de Monsieur Saintecombe, le gardien de la patinoire. Même s'il était le plus aimable des hommes, il avait l'air à cet instant précis sacrément en pétard de voir deux intruses à cette heure aussi matinale.

Monsieur Saintecombe venait d'allumer les gradins, et s'approcha des deux fraudeuses.

« C'est toi, Mia ? Qu'est-ce que tu fais là ? Et vous, madame, vous êtes entrée avec elle ? Comment êtes-vous entrées ? La patinoire ouvre à neuf heures !

— Nous sommes absolument désolées, monsieur Saintecombe, c'est ma faute. Je suis la marraine de Mia, elle voulait me montrer comment elle patinait, vous comprenez, je ne l'ai pas vue depuis ses cinq ans, vous imaginez les progrès qu'elle a fait ? Du coup, on s'est dit qu'on irait tôt ce matin parce qu'après on part au restaurant avec

ses parents, alors on est venues tôt, on a vu que la porte n'était pas verrouillée, alors on s'est dit que la patinoire était déjà ouverte exceptionnellement, vous comprenez... »

Monsieur Saintecombe esquissa une moue interrogative, comme s'il se demandait s'il avait pu laisser la porte ouverte hier. Cela n'arrivait jamais... mais il faut bien une première à tout, n'est-ce pas ? Sans attendre la fin des explications de Lyriana, il balaya l'air devant lui.

« Bon, bon, ça va, OK, Mia, ne viens pas patiner avant l'ouverture à neuf heures, d'accord ?

— Pas de problème, Monsieur Saintecombe, merci ! » lui répondit Mia, stupéfaite de l'efficacité du mensonge de sa nouvelle camarade. Suffisamment vrai pour être pris au sérieux, et suffisamment long pour que le gardien n'insiste pas. Lyriana et elle excellaient toutes les deux dans l'art du mensonge. Bien intentionné, évidemment.

« Range tes patins, Mia, conseilla Lyriana une fois le gardien parti. Des gens vont venir patiner, ils vont te poser des questions s'ils voient ces patins. Et le moins tu auras à répondre aux questions, mieux ça ira pour tout le monde. C'est la dernière chose que je veux te dire avant de te laisser. Tu te doutes bien que personne ne doit connaître l'existence d'Oldelyn. Je n'ai pas le temps de t'expliquer les conséquences catastrophiques que cela pourrait avoir si tu trahissais le secret. Sache juste un détail, Mia : si tu dévoiles l'existence de notre

monde, il te sera interdit d'y retourner. Tu n'as montré ces patins à personne, au moins ? »

Mia resta les yeux dans le vague. Mentir, elle en était capable. Mais à une aussi bonne menteuse qu'elle ?

« Non, pas de soucis, personne ne les a vus, répondit la jeune fille d'un ton monocorde.

— Très bien. Garde les bien précieusement, et bien cachés. Maintenant écoute-moi bien attentivement. Tu dois retourner à Oldelyn. Il se passe quelque chose de très grave là-bas, nous avons besoin de tous les Passagers. Je t'expliquerai tout quand on se retrouvera. »

Lyriana se leva d'un bond, elle semblait tout d'un coup vouloir s'enfuir.

« Attends ! Je te retrouve quand ? Et comment ?

— Garde la rosace avec toi. Trace la même porte que ce matin avec tes talarias. Tu sauras quand tu dois revenir. Je te ferai signe. »

À ces mots, Lyriana adressa un baiser de la main à Mia et se précipita vers la porte.

« Mais quel signe ? cria Mia. Lyriana ! Je fais quoi ? Revenez ! »

Lyriana était partie. En contrebas des gradins, la patinoire commençait à se remplir. A cette heure matinale, seuls les passionnés avaient chaussé leurs patins.

Mia resta debout, figée, la rosace à la main. « Je te ferai signe », c'est tout ce qu'avait dit Lyriana. Un peu vague, comme indice.

La jeune fille se rassit de tout son poids, il lui semblait qu'un TGV venait de lui passer dessus. Son regard se perdit dans le vague, jusqu'à ce que son téléphone soit saisi de vibrations. Un texto signé Audrey :

*Salut championne il paraît que tu fais des heures sup même le dimanche matin maintenant ? Reste là et enfle tes patins, on arrive avec Esmeralda, tu vas nous montrer que tu sais plaquer ce double axel sans te démolir les fesses ! Bisous*

Mia releva la tête, un large sourire apparut sur son visage. Audrey, Esmeralda et Mia. La bande des trois était prête à remettre le feu sur la glace. En l'espace de quelques secondes, Oldelyn s'était déjà éloigné des pensées de Mia. Elle se précipita à l'entrée de la patinoire pour accueillir ses copines.



# CHAPITRE 3

## L'attente

« Mia ? Mia Beaumont ? Tu es avec nous ? »

Rires étouffés de la classe, coup de coude discret.

« Mia, réveille-toi, ça craint ! » chuchotait une voix à côté d'elle. Morgane, à la rescousse, distribuait de discrets coups de coude à sa voisine.

Mia fut brusquement sortie de sa torpeur. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, ce fut pour voir Madame Rossignol, abritée derrière ses petites lunettes d'écaille, qui la scrutait depuis l'estrade, comme si elle s'attendait à voir un arbre parler. Elle ne riait pas.

« Je... oui madame. Je suis là.

— Je te demandais, Mia, la date de la loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France.

— 1905, madame, répondit Mia du tac au tac. Neuf décembre 1905. »

Claire Rossignol, qui n'aimait rien tant que contempler un élève s'empêtrer dans ses hésitations, en fut pour ses frais.

Pan sur le bec à Rossignol. Il en fallait plus à Mia pour se laisser déconcentrer. Sa faculté de passer sans encombre de la rêverie à la

réalité demeurait intacte et ne manquait jamais de stupéfier ses camarades.

Mais combien de temps cet équilibre allait-il tenir ? Depuis près de trois semaines, Mia repensait constamment à son étrange visite à Oldelyn, balayant les images dans sa tête, comme un album photo que l'on regarde encore et encore en ouvrant les pages au hasard.

Pourtant, malgré la troublante précision de ses souvenirs, tout laissait à penser qu'elle les avait rêvés. Bien sûr, certains détails lui prouvaient que rien de tout cela n'était sorti de son imagination : les talarias qui brillaient toutes les nuits au fond de son vieux sac de toile, et la rosace, griffonnée sur la feuille de papier jauni... sans ces repères qui accompagnaient son quotidien, elle aurait été convaincue d'avoir rêvé d'Oldelyn, de Lyriana, du cygne géant dans le ciel. Elle cacha du mieux qu'elle put ses patins magiques. Faute de mieux, elle avait trouvé une place tout en haut de son placard, au milieu de ses affaires de classe de CP et CE1. Qui aurait idée d'aller fouiller par-là ?

En revanche, elle s'était résolue à laisser ostensiblement la rosace au vu et au su de tous, sur sa table de nuit. « Ça ? Un dessin que j'ai commencé en classe... », avait-elle expliqué à sa mère qui essayait toujours désespérément de lui faire nettoyer le fatras de sa chambre. Quel esprit censé pourrait de toute façon voir dans ce gribouillis la porte d'entrée vers un monde parallèle ?

Mia guettait la feuille tous les soirs, dans l'espoir absurde d'y voir un signal de Lyriana. Mais rien ne venait. Les jours défilaient, et petit à petit, l'idée qu'on puisse avoir besoin d'elle, du fin fond de ce royaume imaginaire, lui paraissait totalement farfelue.

D'ailleurs, elle avait bien d'autres préoccupations en tête. Les épreuves régionales approchaient à grand pas. Mia passait désormais six soirs sur sept à la patinoire, à perfectionner ses enchaînements. Le programme imposé confectionné par Joëlle était d'une impitoyable rigueur, digne d'une compétition nationale : quatre mouvements de transition, des pas chassés, des pas croisés, de petits pas rapides en *twizzle*, sans prise de carre, puis sauts de valse minimum, et bien sûr deux sauts de points, un lutz, et le plat de résistance, le double axel. Le programme devait se terminer en une pirouette Biellmann, point final de toute prestation de patinage digne de ce nom : un pivot tournoyant sur un pied, l'autre pied tenu au-dessus et derrière la tête. Un cauchemar de cambrure. Le tout en une chorégraphie millimétrée, sur un air de mambo que Mia détestait.

Lorsqu'elle ne patinait pas, Mia, chez elle, chamboulait son salon pour le transformer en salle de répétition. Tout l'appartement de la famille Beaumont résonnait alors de cet air de mambo, au point que même Gabriel, pourtant le premier fan de sa grande sœur, râlait de ne plus avoir de place pour jouer au foot.

Chaque dimanche après-midi se terminait par une dispute. Mais tout le clan finissait par se mettre au diapason pour encourager Mia Beaumont, jeune espoir du patinage artistique.

Ce mercredi après-midi, Mia en était à sa deuxième heure sur la glace en compagnie de Esmeralda. Mia n'en finissait pas d'admirer le style et la grâce de son amie. Elle bougeait avec l'élégance d'un ange, chaque pas était réfléchi, réalisé avec prudence et légèreté. Mia imaginait souvent Esmeralda patiner sur l'immensité gelée du lac d'Oldelyn. Pourquoi diable Lyriana n'était-elle pas allée la chercher, elle?

« Allez, vas-y, encore une fois, réessaye ! Prise de vitesse, une arabesque, grand aigle, et lutz ! » Esmeralda aimait prendre le relais de Joelle quand le cours était terminé. Elle semblait s'être mise en tête de faire de Mia la plus jeune championne régionale.

Mia écoutait comme une bonne élève. « Prise de vitesse, arabesque, grand aigle, et lutz », se répétait-elle. Elle s'élança sur la glace et exécuta son enchaînement consciencieusement. Puis vint le moment du lutz. Mia se mit en patinage arrière, positionna ses jambes côte à côte, bras relevés, fléchit la jambe gauche, jambe droite tendue vers l'arrière, lâcha les muscles de ses cuisses comme un ressort, sentit son corps se tendre vers le ciel en une rotation, mais la prise de carre était mauvaise, trop extérieure, à peine en l'air, Mia basculait déjà sur le côté. Elle n'eut pas le temps de terminer sa rotation qu'elle bascula sur son côté droit et s'écroula sur la glace.

« Aïe ! C'est pas vrai ! » Pesta-t-elle en se tenant la cuisse. La chaleur qui envahissait son muscle annonçait une crampe imminente.

Esmeralda la rejoignit d'une belle trajectoire chaloupée.

« Alors Miette, on n'y arrive plus ? »

« Ah, ne m'appelle pas comme ça ! maugré la jeune fille. Je suis fatiguée, c'est tout. Ces patins sont nuls. Ils sont trop petits et j'ai l'impression de peser cent kilos avec. Si seulement j'avais...

— Si tu avais quoi ? demanda Esmeralda.

— Non, rien... » murmura Mia, qui repensait avec nostalgie à la délicieuse sensation de félicité qu'elle avait ressentie, lorsqu'elle avait patiné avec ses talarias. Il lui tardait de les réessayer.

« Franchement, tu y es presque, Mia ! La rassura Esmeralda. Tu l'as déjà passé, ce lutz. Il reste encore deux semaines. Tu as le temps. Et j'ai encore plein de barres de chocolat pour te réconforter ! »

Mia sourit en se relevant. Esmeralda savait toujours trouver les mots justes.

Le haut-parleur demanda aux patineurs et patineuses de quitter la glace, l'entraînement de l'équipe de hockey allait commencer.

« Allez, action ou vérité ! Vous êtes toutes beaucoup trop discrètes toutes les deux, vous jouez ! »

Assise en tailleur face à Mia et Esmeralda, Audrey semblait ravie de sa proposition de jeu.

En ce dimanche après-midi pluvieux, les deux filles s'étaient rendues chez Mia pour visionner des vidéos des championnats d'Europe junior de patinage. La maman de Mia leur avait prêté sa tablette. Mais après une heure de visionnage et un copieux goûter, l'heure était plutôt au laisser-aller.

« Pffff, Dreydrey, encore ce jeu ? Pourquoi tu insistes ? soupira Esmeralda.

— Allez, allez, je commence ! Pour toi Esmeralda, comme tu es ronchon, action ! »

Esmeralda se cacha sous l'oreiller de Mia.

« Tu vas... tu vas faire le poirier... en imitant Joëlle ! »

L'aînée des trois copines s'exécuta. Elle se renversa en un bel équilibre contre l'armoire, en prenant tant bien que mal la voix haut perchée de leur entraîneuse.

« Allez les fiiiiilles, on termine par des arabeeeesques et on file aux vestiaaaaires, je veux plus vous voir sur la glaaaaace, alleez ! »

Puis, rouge comme une tomate, elle finit par s'écrouler au sol, sous les rires et les applaudissements de ses deux copines.

« OK, à toi maintenant Dreydrey, finit par prononcer Mia entre deux fou-rires. Pour toi : vérité ! »

Mia réfléchit minutieusement à sa question.

« Est-ce que... est-ce que tu nous as déjà menti ? »

— Mais non, c'est nul comme question, objecta Esmeralda. Demande-lui plutôt si elle a un amoureux.

— Mais non, on sait déjà qu'elle a un amoureux, c'est Colin, celui qui fait du hockey !

— Pffff, pas du tout ! protesta Audrey. En plus c'est un crétin, il a déjà deux dents en moins à cause des chocs en match, il passe son temps à me montrer le trou que ça lui fait. Comment veux-tu que je sois amoureuse d'un garçon comme lui ?

— Donc ça répond à ta question, Mia, reprit Esmeralda. Dreydrey nous a déjà menti, puisqu'elle vient de le faire à l'instant ! »

Pour toute réponse, Audrey envoya une peluche de Mia à la figure de sa copine.

— Tiens, là je ne te mens pas ! »

Le fou-rire repartit de plus belle.

« Allez, vérité pour Mia ! annonça solennellement Audrey quand toutes les trois furent calmées. Mia... quand tu patines, à qui tu penses? »

La question fut accueillie par des cris enthousiastes. Esmeralda crut bon de répondre immédiatement à la place de sa copine :

« Je sais, je sais, je sais ! À Oscar, le grand frère de sa copine Morgane ! Elle en parle tout le temps ! Oscar par-ci, Oscar par-là... n'est-ce pas Mia ? Alors qu'en plus il a treize ans et qu'il devrait plutôt s'intéresser à moi, la plus grande d'entre vous ! »

Mia sourit, mais parut d'un coup mélancolique.

« Non, répondit-elle... je pense à... et puis non, vous allez vous foutre de moi !

— Allez, Miette, c'est le jeu, tu réponds franchement ! sermonna Audrey.

— Eh bien... je pense à... mon grand-père.

— Ton grand-père ? répéta Esmeralda avec une moue interloquée.

— Mon Papy Paul, précisa Mia. C'est lui qui m'a acheté mes premiers patins. Et qui m'accompagnait toutes les semaines lors de ma première année de cours.

Les deux camarades avaient cessé de rire et écoutaient la benjamine du groupe.

« Il adorait me voir patiner. Il m'a toujours raconté qu'il patinait beaucoup, lui aussi, quand il était petit. Sur des étangs et des lacs, dans les Alpes. Vous imaginez ? Glisser comme ça, à l'air frais, sur des étangs ! Il était doué, vous savez. Il m'a raconté qu'il avait failli être qualifié aux jeux olympiques de Grenoble, en 1968. Mais il était tombé amoureux de ma grand-mère, qui habitait loin, et avait renoncé aux épreuves. Après l'avoir épousée, il est devenu pharmacien. Et il n'a plus jamais patiné. La passion l'avait quittée, comme ça, pouf. Incroyable, non ?

— Et pourquoi il ne t'emmène plus, maintenant ? demanda Audrey.

— Il est mort il y a deux ans » répondit Mia, les yeux dans le vide.

Ses deux amies remuèrent doucement, gênées.

« Excuse-nous, Mia.

— Non, pas de soucis, les rassura Mia en souriant. Il était devenu malade. Comme s'il avait vieilli de trente ans d'un seul coup. Il toussait beaucoup, et un jour, sa maison de repos nous a appelés, il était mort. Dans son sommeil. Ma mère a été triste, bien sûr... mais je n'ai pas l'impression qu'elle était aussi triste que moi.

— Pourquoi tu ne nous en as jamais parlé ? lui demanda Audrey.

— Pourquoi je vous en aurais parlé ? répondit Mia en haussant les épaules. On avait l'habitude de ne plus trop évoquer Papy Paul, dans la famille. Je crois qu'ils étaient fâchés avec maman. Ils ne se parlaient plus, et même avec moi j'ai eu l'impression qu'il s'intéressait moins au patinage. C'est bizarre. C'est lui qui m'a fait découvrir ce sport, puis d'un coup, c'est comme s'il l'avait regretté. On est venu le voir une seule fois dans sa maison de repos. Il m'a demandé si je patinais toujours, je lui ai dit oui, et il a haussé les épaules, comme si je lui avais dit, je sais pas, que j'avais redoublé mon CM2, ou que j'avais marché dans une crotte de chien en venant. En tout cas, il avait l'air de s'en fiche complet. Et pourtant, avant, il tenait toujours à m'emmener. Il me demandait dans quel domaine j'avais progressé, si j'avais soigné mon équilibre, ma vitesse. Il passait me chercher dans sa vieille voiture, on mettait toujours à fond la même chanson... « Les cowboys et les indiens ». »

Face aux moues interrogatives de ses copines, Mia leva les mains au ciel.

« Ludwig von 88 ! Le groupe de punk des années 80... vous ne connaissez pas ? Mais si ! Allez quoi... *Dans le pays des Indiens... tous les crétins lèvent les mains...* Non ? »

Les moues interrogatives s'étaient transformées en regards gênés.

— Euh... toujours pas, répondit Audrey en secouant la tête.

— Pffff, les filles, vous êtes nulles, je ne vous parle plus. Vous ne connaissez rien au rock alternatif français des années 80 !»

La réplique avait détendu à nouveau l'atmosphère.

« Tu m'as l'air punk, toi ! pouffa Audrey.

— En tout cas, reprit Mia, j'avais de bons souvenirs avec lui du temps où il s'intéressait au patinage. Mais bon, j'imagine que les habitudes changent, avec le temps, quand on vieillit. On accorde moins d'importance à certaines choses...

— Je ne sais pas ce que je ferais quand mes grands-parents vont mourir, lâcha Esmeralda, pensive.

— Déjà, tu ne pourrais plus te baigner tous les étés à Saint-Raphaël, ça craint ! » lui renvoya Audrey. La blague provoqua un grand éclat de rire.

On toqua à la porte. La maman de Mia passa la tête par l'entrebâillement.

« Vous restez dîner, les filles ?

— Non merci, madame Beaumont, répondit Audrey au nom des deux invitées, on va filer. Tu viens, Esmeralda ?»

Mia raccompagna ses copines dans le hall de l'immeuble, puis remonta chez elle en traînant des pieds. Les entraînements de la semaine se faisaient douloureusement sentir dans ses cuisses.

Elle se demanda si son grand-père aurait aimé patiner au milieu du lac gelé. Elle se demanda aussi, en dinant au milieu des siens, si la feuille brillerait à nouveau, un jour.

Cette nuit-là, la feuille se mit à briller.

Mia avait déjà vu cette lumière. La même lumière que celle qui avait irradié la glace, le jour où elle avait entrouvert la porte d'Oldelyn. Une lumière d'or, chaude comme un coucher de soleil. Son éclat réveilla Mia en sursaut. Elle dut se frotter les yeux pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

Sur sa table de nuit, la rosace devenait incandescente. Ses contours semblaient cousus de fil d'or.

« Lyriana... » murmura Mia, fascinée.

Elle osa prendre la feuille entre ses mains, son visage fut baigné de lumière. Elle jeta un œil à son frère, endormi dans le lit voisin. La lumière incandescente ne semblait pas le gêner le moins du monde.

Sous la rosace apparurent des mots. Quelqu'un, quelquepart, semblait écrire. Une écriture lente et appliquée s'imprimait par magie sur le papier froissé. De belles lettres dorées apparaissaient, formant une phrase que Mia comprit immédiatement.

*Oldelyn, maintenant. Tu es attendue.*

« Maintenant ? En pleine nuit ? » demanda Mia à voix haute. Son frère remua mollement au fond de sa couette.

Une nouvelle phrase apparaissait. Quelqu'un semblait l'écouter, et lui répondre.

*Maintenant. Patinoire ouverte. Ouvre la porte.*

Mia bondit de son lit, enfila à la hâte un jean, un t-shirt et son sweat shirt bleu marine fétiche, et s'empara de ses talarias dans le placard. Ses patins semblaient déjà avoir compris le message, eux aussi luisaient dans la pénombre.

« Allez les copains, chuchota-t-elle, on va faire un tour chez vous! »

Avant de quitter sa chambre, Mia jeta un coup d'œil au lit de son petit frère. Gabriel n'avait pas levé le moindre cil. Puis elle scruta l'horloge de son réveil. Deux heures trente du matin.

« C'est mort pour attraper un bus à une heure pareille », se dit-elle.

Elle était bonne pour une traversée de la ville en pleine nuit. Arrêter le temps, c'était quelque chose, mais se téléporter, ça n'aurait été pas mal non plus...

Dans l'entrée de l'appartement, Mia fouilla le tiroir du guéridon et en sortit le double des clés du sous-sol. Jacqueline la sauverait. Jacqueline, son vieux vélo, vestige de ses huit ans, prenait la poussière dans la cave de ses parents. Le voilà promis à une nouvelle jeunesse !

Soudain, alors qu'elle s'apprêtait à fermer sans bruit la porte de son appartement -pour combien de temps ?-, une idée lumineuse vint à Mia. Sa dernière visite à Oldelyn était imprévue. Mais celle-ci ? Mieux valait disposer d'un peu d'équipement.

À pas de loup, elle retourna dans sa chambre et extirpa du placard son sac à dos Eastpak rose. Puis, fouillant d'une pièce à l'autre de l'appartement, discrète comme une chatte, elle emporta ce qu'elle jugea utile, à commencer par des vêtements chauds : un pull polaire, des collants, un bonnet et des gants de laine, une écharpe en mohair, vieux cadeau de Noël qu'elle n'avait jamais osé porter à l'école. Mais aussi des lunettes de soleil, quatre barres de chocolat, une gourde d'eau.

« Ça devrait le faire », jugea Mia.

Elle saisit son téléphone qui reposait sur sa table de nuit, mais renonça au chargeur. Instinctivement, elle se doutait que les prises de courant n'étaient pas légion à Oldelyn.

Une autre idée lui vint à l'esprit. Une idée géniale. Elle fouilla le tiroir de sa table de nuit. Son frère et elle possédaient deux chronomètres, dont ils se servaient pour mesurer leurs performances en course de vitesse. Mia s'empara des deux et les plongea dans son sac à dos, un petit sourire en coin.

Une soudaine envie de pousser la porte de la chambre de ses parents pour leur faire un énorme câlin la prit subitement, mais elle se

ravisa. De toute manière, elle reviendrait sans qu'ils ne se rendent compte de rien, pourquoi s'inquiéter ?

Mais elle ? Combien de temps allait-elle passer sans embrasser ses parents et son petit frère ? Sans respirer la douce odeur de leur peau, de leurs cheveux ? Elle chassa cette question de son esprit, enfila sa doudoune, sac à dos sur le dos, sac marin dans les mains, elle enfouit la feuille de la rosace dans la poche de sa veste. Puis elle ouvrit la porte et jeta un regard affectueux à son foyer silencieux.

« A très vite, papa, maman, Gabriel... je reviens tout de suite... » murmura-t-elle, s'efforçant de croire en ses paroles. Puis, sans bruit, elle ferma la porte.

Jacqueline l'attendait sagement dans la cave. Son vieux vélo rose était encore en bon état. Les pneus semblaient suffisamment gonflés. Mia logea le sac marin dans le panier avant et s'échappa de l'immeuble, le cœur battant. Jamais de sa vie elle n'avait fugué. Elle venait de découvrir le monde étrange, calme et inquiétant, de la nuit. Elle prit une profonde respiration. L'aventure l'appelait.

Mia pédala en direction de la patinoire. Pour la première fois elle découvrait sa ville, cet environnement qu'elle connaissait par cœur, enveloppé de la pénombre de la nuit. Pas une voiture ne venait croiser son chemin. Pas un passant. Pas un chat. Pas un souffle de vent. Seuls brillaient faiblement les LED des lampadaires. Les façades sombres des bâtiments donnaient à son quartier l'aspect d'une ville fantôme.

Son cœur se mit à battre de plus en plus vite. Le vide et le silence comprimaient son estomac. L'angoisse repointait, mais une angoisse qu'elle se sentait capable de surmonter facilement. Pédalant plus vite, elle récita distinctement :

« Sémaphore... Cancaner... Zygomatiques... Cataracte... Califourchon... »

Des mots que Mia prit la peine de prononcer de plus en plus fort, jusqu'à crier, sourire figé aux lèvres :

« Fantasmatique... Lombric... Loustic... Claudiquer... »

N'importe quel passant l'aurait pris pour une folle. Qu'importe, Mia ressentit avec délice la sensation de liberté prendre le pas sur sa peur. Elle retournait à Oldelyn, elle ne savait pas ce qui l'y attendait, mais elle se sentait forte, rassurée par la présence de ses talarias et de ses vêtements chauds dans son sac.

La fillette pédala à tout rompre, traversant les carrefours sans s'arrêter. Elle passa un instant devant son école, qui lui parut plus austère que jamais dans la pénombre de la nuit. Bizarrement, la perspective de louper l'évaluation de français prévue le lendemain fit réapparaître un soupçon d'inquiétude.

« Pourvu que je sois rentrée à temps », se dit-elle.

La patinoire, de nuit, semblait tout aussi inhospitalière. Mia gara son vélo devant l'entrée, sans prendre la peine de le cadenasser. Dans

le sac marin rangé dans le panier, les talarias irradiaient de plus en plus fort. Ils semblaient trépigner d'impatience.

Mia sortit la feuille de papier de sa poche. Le message de Lyriana brillait toujours. Mia monta les marches vers la porte d'entrée, la porte d'entrée serait ouverte, c'était évident. Lyriana le lui avait assuré.

Elle poussa la poignée. La porte était bien ouverte. Par quelle prouesse Lyriana était capable d'ouvrir les portes à distance, Mia fut bien incapable de répondre. Mais puisqu'elle était parvenue jusque-là, autant entrer.

A pas feutrés, elle se dirigea vers le bureau de Monsieur Saintecombe, ouvert, lui aussi. Sur le mur derrière son fauteuil se trouvait le tableau électrique de la patinoire. Mia trouva rapidement les interrupteurs « Gradins est », « Gradins ouest », et le plus gros, « Plafond général ». Elle pressa chaque bouton. A travers la vitre du bureau, la lumière inonda la patinoire.

La piste était prête à accueillir Mia Beaumont. Décollage imminent pour Oldelyn.

« Opération Doc Emmett Brown lancée : trois, deux, un, synchronisation ! »

Un chronomètre dans chaque main, Mia pressa les deux boutons de démarrage simultanément. Sur les deux écrans, les secondes et les centièmes entamèrent leur course, exactement à la même vitesse. La fillette, satisfaite, en laissa un dans le sac marin au bord de la patinoire, et plaça l'autre au fond de son sac à dos rose.

Quelques jours plus tôt, elle avait découvert ce procédé fantastiquement astucieux de mesurer le temps dans deux espaces temporels différents, en regardant le film « Retour vers le futur » avec ses parents. Le professeur Doc Emmett Brown, voulant prouver que sa voiture voyageait bien dans le temps, avait synchronisé deux chronomètres : l'un voyagerait dans le futur au cou de son chien Einstein, l'autre resterait avec lui et Marty Mc Fly, dans le présent. Une minute plus tard, lorsque la voiture fut revenue du futur, le chronomètre de la voiture indiquait une minute de moins. La démonstration était limpide. Mia s'était dit que le meilleur moyen de comparer le temps écoulé sur Terre et à Oldelyn serait de recopier ce système. Quelle date, quelle heure allait-elle retrouver en rentrant chez elle ? Les hypothèses étaient vertigineuses...

Lorsqu'elle fut à nouveau chaussée de ses talarias, Mia poussa un retentissant cri de joie dont l'écho résonna dans chaque recoin de la patinoire. À ses pieds, ses patins brillaient de plus belle. Lorsqu'elle pénétra sur la glace de la patinoire, ils lancèrent des gerbes de lumière qui l'aveuglèrent presque instantanément. Mia avait beau être engoncée dans sa doudoune, alourdie par son sac à dos, elle retrouva instantanément cette délicieuse sensation de légèreté qui l'avait prise en traître quelques semaines plus tôt. Elle épousait la douceur de la glace. Elle *était* la glace. Ses pieds ne faisaient qu'un avec la surface luisante. Elle la contrôlait, ses mouvements se coordonnaient en une chorégraphie parfaite.

Mia prit la liberté de savourer quelques minutes le bonheur d'exécuter quelques courbes. L'infernal mambo qui accompagnait ses mercredis et ses samedis semblait tellement loin... dans sa tête ne résonnait plus qu'une lointaine symphonie, pleine de douceur et d'harmonie. En fermant les yeux, elle pouvait déjà s'imaginer dans la forêt d'Oldelyn. Quelque chose changea en elle : elle avait *envie* de se retrouver au milieu de ce monde glacé.

Le moment était venu de tracer la rosace.

Mia, cette fois, ne perdit pas de temps. Elle sut tracer les demi-cercles les uns après les autres, sans s'arrêter, visant à chaque passage le point central de la patinoire.

Un dernier coup d'œil à la feuille, une dernière courbe, et la patinoire s'emplit de cette pâle lumière qui l'avait aveuglée la dernière fois. Le même bruit de fracas vint déchirer le silence de la salle. Mia, en pleine vitesse, traça la dernière courbe pour relier le point de départ de sa rosace.

Aussitôt fut-elle parvenue à l'atteindre, qu'un épais rideau translucide surgit de la glace, l'enveloppa de lumière comme si elle pénétrait le plus intense des soleils. Mia ferma les yeux, perdit l'équilibre, et bascula.

Les yeux clos, elle prêta attention au silence qui l'entourait. Le bourdonnement de la climatisation avait disparu, remplacé par le léger sifflement d'une bise. Puis ce fut au tour du froid de venir se manifester.

Une rafale de blizzard lui fouetta violemment le visage et lui rosit les joues.

Avant même de rouvrir les yeux, Mia sut qu'elle avait réussi. Elle avait rejoint Oldelyn.



# **CHAPITRE 4**

## L'assemblée des Sages

Mia se trouvait à nouveau au milieu du lac gelé. Mais il faisait grand jour. La même lumière pâle que la dernière fois enveloppait le paysage. Un coup d'œil dans le ciel lui fit constater que le grand cygne gris avait disparu. Pour le moment.

Comme comité d'accueil, d'ailleurs, c'était un peu limité. Mia avait espéré voir Lyriana à ses côtés pour lui souhaiter la bienvenue. Mais tout autour d'elle ne régnait qu'un vide immense.

La panique ressentie lors de son premier passage avait disparu... pour le moment.

Elle prit le temps de regarder autour d'elle. Au loin, sur les bords du lac, se dressait toujours l'immense forêt de sapins enneigés. Les tours multicolores du château, perché sur une colline avoisinante, n'avaient pas bougé non plus. Loin derrière cet impressionnant édifice luisait une minuscule lumière rougeâtre que Mia n'avait pas remarqué lors de sa première venue, une lumière qui n'avait rien à faire dans ce pâle paysage d'hiver.

Au-dessus du château, haut dans le ciel, virevoltaient des dizaines de formes, que Mia imaginait monstrueuses. Sans doute quelques-uns des énormes cygnes comme celui que Mia avait croisé lors de son premier passage.

Concentrée sur son étude de l'horizon, Mia ne remarqua pas l'approche soudaine d'une ombre, furtive mais gigantesque, qui se faufila sous ses jambes. Un énorme poisson venait de glisser sous la glace, juste au-dessous de la jeune fille, qui sursauta. Mia en avait oublié qu'elle était chaussée de ses talarias et qu'elle pouvait glisser loin du cœur de ce lac. Quelle était cette forme ? Elle avait au moins la taille d'une baleine. Le temps de s'interroger, Mia revit passer la forme sous ses pieds. Elle poussa un cri de frayeur. Elle crut apercevoir des nageoires et le rostre d'un dauphin. Cette image la rassura l'espace d'un instant. Les dauphins, ce n'est pas méchant...

Une énorme secousse manqua de la faire tomber. Le poisson semblait avoir heurté la paroi. Puis une deuxième secousse fit craquer un énorme pan de glace, qui se souleva dans les airs comme une feuille de papier, à quelques mètres de la fillette. L'animal semblait vouloir sortir.

Ce fut le moment que Mia jugea opportun pour fuir. Elle pivota sur la glace et prit la plus forte impulsion pour lancer ses jambes, sans regarder derrière elle. Elle avait en ligne de mire le vieux ponton de bois.

Jusqu'à ce qu'un autre choc vienne faire trembler la glace. Mia sursauta mais ne tomba pas. Le poisson la suivait, elle en était sûre. Elle accéléra, le souffle court. Puis elle entendit derrière elle un énorme fracas. La glace se brisait sous les coups de nageoire du poisson. Mia

accéléra encore. Le ponton se rapprochait. Elle choisit de ne pas tourner la tête pour voir ce qui se passait derrière elle.

Encore quelques mètres... les coups de bûche contre la glace s'intensifiaient. « Qu'est-ce que c'est que ce truc ? » eut le temps de se demander la fillette, patinant à bâtons rompus. Elle balançait ses bras de plus en plus vite, le ponton était à quelques mètres, derrière elle retentit le barrissement d'un titanesque animal, une gerbe d'eau vint arroser Mia, qui sentit la glace s'élever comme une vague, elle poussa un hurlement sans se retourner, la vague de glace la projeta en un vol plané vers le ponton, sur lequel elle vint s'écraser dans une succession de tonneaux. Les vieilles planches de bois tremblèrent sous les roulades de la fillette qui, une fois à l'arrêt, releva la tête vers le lac.

Elle eut tout juste le temps d'apercevoir la carapace verte bouteille de cette immense chose sous-marine, qui ondula à la surface avant de replonger dans les profondeurs glacées du lac, lâchant une dernière gerbe d'eau glacée qui retomba en pluie fine sur la jeune fille. Reprenant péniblement son souffle sur le ponton, Mia mit quelques minutes pour retrouver ses esprits.

« Lyriana, finit-elle par prononcer à haute voix, dis-moi, je fais quoi maintenant ? »

Le seul moyen qu'avait son amie pour communiquer avec elle se trouvait sur la feuille de papier. Mia s'en empara et lut avec plaisir qu'une nouvelle phrase s'y trouvait, toute de lettres d'or :

*Attends-moi sur le ponton. Ne bouge pas, ne parle à personne*

« Je ne vois pas à qui je pourrais parler, de toute façon ! » lui répondit Mia, essuyant les gouttes glacées sur son visage.

« A qui parles-tu ? » demanda une voix derrière elle.

Mia sursauta à nouveau et tourna la tête.

Un petit homme barbu se tenait devant elle. Vêtu d'un vieux poncho de laine brune qui semblait avoir passé les siècles, il n'était pas plus haut que la jeune fille. Les innombrables rides qui sillonnaient son front buriné trahissaient un âge au moins aussi canonique que son pardessus élimé.

Il s'approcha d'elle en trotinant, fouillant dans sa poche. Mia eut un mouvement de recul.

« Tu en as un joli sac ! je t'en offre trente deniers. Et, si tu veux, je te laisse mon bonnet. Tiens ! Caresse-le ! De la pure laine de chevrouton. »

Le petit vieillard se montrait un peu trop insistant. Il tenta de saisir le sac de Mia dans son dos.

« Eh, là ! Bas les pattes ! » fit-elle en le repoussant d'un bon mètre. Il ne semblait pas bien méchant, et sa force physique pouvait se comparer sans peine à celle de son petit frère Gabriel.

« Tu es nouvelle, ici, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il en reprenant son équilibre. Je m'appelle Valdoroum. Si tu es nouvelle, tu as besoin

de moi. Tous les nouveaux ont besoin d'un guide, n'est-ce pas ? Tu viens de Gaïa, c'est ça ? Hmmm? La prochaine fois que tu y retournes, ramène-moi du chocolat, j'adore le chocolat ! Le dernier Passager en avait une pleine tablette dans sa besace. A moins que tu n'en aies déjà dans ton sac ? Mais oui, je le sens d'ici ! Je peux voir, dis, je peux voir?»

Le petit vieux, qui semblait plus excité que jamais, sautillait tout autour de Mia, tentant de renifler l'intérieur du sac de la fillette.

« Je n'ai pas de chocolat, ça suffit maintenant. Et je ne veux pas de ton bonnet.

— Mais ! l'interrompit Valdoroum en levant le doigt comme s'il demandait la permission de parler. Mais ! tu as besoin de quelqu'un pour te guider ! J'ai raison, pas vrai ?

— Non, répliqua Mia. J'attends quelqu'un.

— Ne me dis pas que tu attends cette vieille bique de Lyriana ! Une vulgaire trabouleuse qui se croit plus maline que tout le monde !

— Une... quoi ? le coupa Mia.

— Une trabouleuse ! Née à Gaïa, loin d'Oldelyn ! Depuis cinq siècles, ça n'arrête pas. Tous ces voyageurs, ces Passagers, ces garçons, ces filles, ces bestioles puantes, envahissent notre beau pays ! Nul doute qu'ils trouvent bien plus grande satisfaction à piller nos réserves et à respirer notre air pur, si tant est qu'il le soit encore longtemps... »

Valdoroum leva les yeux au ciel, en direction du point rougeâtre qui luisait dans un recoin de l'horizon. Mia, scrutant son interlocuteur, s'aperçut que ses pieds étaient étonnamment longs, fins, enveloppés d'un mince tissu de cuir blanc.

« Qu'est-ce que tu fais là, toi ! » retentit une voix au loin.

Mia aperçut une silhouette élancée patiner vers le ponton, depuis un petit chemin glacé qui menait au lac. Lyriana s'avavançait vers eux. Elle paraissait furieuse. Valdoroum cracha en sa direction.

« Je suis bien là où j'ai envie d'être, Lyriana ! Je suis encore chez moi, ici ! Espèce de trabouleuse ! »

Lyriana se précipita sur le ponton et rejoignit Mia, qu'elle serra contre sa poitrine.

« Mia ! Comme je suis contente de te retrouver ! Tu as parfaitement répondu à mon appel ! Je suis si fière de toi... et toi, Valdoroum, va trouver un autre voyageur à arnaquer ! »

Pour toute réponse, Valdoroum tenta d'envoyer un coup de pied dans les tibias de Lyriana, qui se contenta d'esquiver et de lui agripper sa petite tête dans sa main droite.

« Aaaaïe, aaaïe ! gémit le petit vieillard.

— Maintenant file ! Quand j'aurai besoin de toi, je te le ferai savoir. »

Valdoroum ne se fit pas prier. Il quitta le ponton et détala en glissant sur le sol gelé. Mais à peine quelques mètres plus loin, il se retourna vers Lyriana et Mia, en pointant du doigt la jeune fille.

« C'est elle qui va nous débarrasser du Forgeron ? Laisse-moi rigoler dans mon poncho ! Elle a déjà failli se faire engloutir par le torphin !

— Disparais ! » Lui répliqua Lyriana en brandissant le poing.

Puis elle se tourna vers sa protégée, un grand sourire aux lèvres.

— Tu viens de faire la connaissance de Valdoroum, chère Mia. Il habite le village à côté. Un bonimenteur comme il en existe peu. Si tu le recroises, ne te fie jamais à lui. Il t'a proposé de t'acheter quelque chose ?

— Oui... mon sac, répondit Mia. Il en voulait trente deniers. C'est la monnaie ici ?

— Tu as bien fait de refuser. Valdoroum sait parfaitement que les Passagers arrivent à Oldelyn par le lac, il les guette presque tous les jours. Il invente n'importe quoi pour tenter de récupérer des affaires, pour les troquer ensuite au village.

— Il n'avait pas l'air très méchant, observa Mia en remettant son sac à dos. Je l'ai repoussé d'un seul coup de bras ! Tout le monde est aussi petit que lui, ici ? »

Lyriana s'accroupit près de Mia.

« Oh non ! Oldelyn est peuplé de créatures différentes. Valdoroum est un marmock, c'est ce qu'on pourrait appeler un gnome. Les marmocks ne sont pas méchants, juste un peu sournois. Ils sont loin d'être les plus impressionnants ici ! Glissons un peu, veux-tu ? Nous avons une longue route à faire, et j'ai bien des choses à te raconter. »

Mia se résolut à quitter le ponton de bois, dernier intermédiaire avec son lieu d'arrivée. Ses talarias accueillirent le sol d'Oldelyn par une petite lueur pâle, faible mais constante. Sans doute avaient-ils trouvé leur rythme de croisière. Mia se mit à glisser tranquillement sur le chemin gelé. Même chaotique, il offrait une glace lisse et limpide qui offrait la plus délicieuse des sensations.

Bientôt le chemin s'élargit, pour devenir une route qui serpentait entre les sapins.

« Tu as aussi croisé un torphin, à ce que j'ai compris ? demanda Lyriana.

— Ce truc énorme qui a voulu m'avalier ?

— Mais non, Mia, il voulait simplement te souhaiter la bienvenue ! Les torphins sont un peu bruyants et maladroits, c'est vrai. Mais ils ne mangent pas de plus grosses créatures que les poissons qui peuplent le lac. Ils adorent croiser des visiteurs par-dessus la glace de leur lac. Et ils n'ont rien de méchant.

— Torphins, c'est...

— Comme une grande tortue et un grand dauphin, termina à sa place Lyriana en souriant. A Oldelyn, nous aimons bien nommer les animaux simplement.

— Il y a des animaux qui ressemblent à des animaux que je connais, ou je vais toujours tomber sur des espèces de monstres gigantesques ? questionna Mia.

— Ce sont de très anciens animaux. Certains habitaient la Terre il y a des milliers d'années. D'autres n'ont jamais vécu ailleurs qu'ici. Nous les respectons beaucoup à Oldelyn. Ils nous sont d'une grande aide. Même les plus gros et les plus repoussants. »

A ces mots, comme pour confirmer les dires de Lyriana, un attelage coupa leur route. Une vieille carriole de bois emplie de tonneaux, que conduisaient deux petits vieux semblables à Valdoroum, était tirée par deux énormes chevaux à la longue crinière blanche. Ils étaient plus grands que des juments, mais possédaient la corpulence massive des poneys. Lyriana salua les deux cochers, qui lui renvoyèrent son salut, avec un vague regard pour la jeune fille.

« Tu dois te demander où je t'emmène ? reprit Lyriana.

— J'aimerais surtout savoir pourquoi je suis revenue, et ce que tu attends de moi !

— Chaque chose en son temps, Mia. Je t'emmène à Gunfaar. C'est le château que tu vois au loin, dans la forêt. C'est le bastion des Sages. Là, nous allons retrouver d'autres Passagers. Des gens qui viennent de Gaïa, comme toi.

— Gaïa ?

— La Terre, Mia. Ton monde à toi. Et le mien, autrefois. Les Grecs l'appelaient ainsi, car ils avaient souvent entendu les anciens prononcer ce mot.

— Oldelyn existait déjà à l'époque... de la Grèce antique ?

— Je te l'ai déjà expliqué, Mia. Oldelyn est plus ancien que les plus anciennes civilisations de la Terre. Ce monde a souvent accompagné le tien au fil des siècles. Toujours à distance raisonnable, comme un ami discret. D'autres mondes croisaient celui d'Oldelyn. La plupart ont fermé la porte et coupé tout contact avec nous. Gaïa est un peu comme notre meilleure amie. »

Mia patinait machinalement le long du chemin. Ses jambes s'étaient faites à l'effort régulier aussi simplement que si elle plaçait un pied devant l'autre.

« Qu'est-ce qu'on va faire à... Gunfaar ? questionna Mia.

— Tu as un rendez-vous très important. Il va falloir te présenter aux plus importantes personnalités du royaume, les Sages. Ce sont eux qui t'ont fait venir. Toi, et plusieurs autres Passagers. Et puis, je dois te montrer quelque chose. Quelque chose que tu ne pourras voir que depuis la plus haute tour du château. Tu comprendras quand tu le verras.

— Il y a un rapport avec ce... forgeron, dont a parlé Valdoroum?

Lyriana s'arrêta net.

« Oui, Mia. Ça a un rapport avec lui. Mais tu comprendras quand nous serons arrivés. Laisse-moi plutôt te décrire l'endroit où tu te trouves. » trancha-t-elle, visiblement désireuse de changer de sujet.

« Oldelyn est un pays immense. Mais sa zone habitable n'est pas très étendue. Le lac où tu es arrivée est considéré depuis toujours comme le point central du royaume. Les légendes racontent que toute la glace s'est formée à partir d'un tourbillon venu du centre de ce lac, il y a de cela des milliers d'années. Autour du lac, tu as une immense forêt. Celle où nous nous trouvons. Elle est parcourue de chemins fréquentés par les marchands, mais mieux vaut ne pas s'en écarter. Des bêtes nettement moins gentilles que les cyaignes et les torphins rôdent par ici. »

Un frisson parcourut le dos de Mia. Lyriana reprit ses explications.

« Personne ne connaît les profondeurs de la forêt, à part quelques vieux marmocks. Les Oldelyens restent en bordure. Dans les quelques villes alentour, et à proximité de Gunfaar. C'est en quelque sorte notre citadelle de sagesse. L'Histoire s'est toujours construite autour de Gunfaar. Le château est si ancien qu'on ignore qui l'a fabriqué. Son édification remonte aux plus anciennes légendes d'Oldelyn. On dit que ce sont des géants. On dit aussi que des cyaignes l'ont bâti eux-mêmes, en transportant pierre par pierre les ruines des

pyramides de Skala, la terre du froid éternel, là où rien ni personne ne vit depuis la nuit des temps. »

Mia écoutait, patinant machinalement aux côtés de son amie. Des hululements provenant des profondeurs de la forêt interrompaient parfois le récit de Lyriana. La température avait baissé, Mia sentait le soir tomber et la fatigue l'envahir. Après tout, elle était en plein décalage horaire.

« Skala, poursuivit Lyriana, est une terre où personne ne se rend, au nord du royaume. C'est un territoire immense, balayé par des vents gelés. Il se situe bien au-delà de Gunfaar, par-delà les montagnes de Talsyuk. Autrefois, des peuples y habitaient, quand les cours d'eau étaient faits d'une glace encore praticable, et que quelques forêts assuraient le bois nécessaire aux constructions. Mais le sort semble s'être acharné sur cette terre. Il n'en reste plus rien. Sauf en sous-sol.

— En sous-sol ?

— Sous la terre de Skala se trouvent des mines, Mia. Des mines de cuivre, de diamant... et des mines d'or. Oldelyn n'est pas la Terre, il faut que tu en aies conscience. Personne n'y cherche fortune avec l'avidité des hommes. Ces gisements n'ont jamais suscité la moindre convoitise. Jusqu'à ce que le Forgeron décide de s'en emparer.

— Qui est-ce ?

— Tu vas comprendre très vite qui il est, Mia. Nous arrivons.»

Captivée par le récit de Lyriana, Mia n'avait pas remarqué la transformation du paysage autour d'elle. Le chemin qu'arpentaient les deux voyageuses s'était considérablement élargi, et le trafic s'était également intensifié. Mia et Lyriana venaient d'entrer dans un village. Les sapins avaient cédé la place à de petites cahutes de bois, de pierre, aux toits de chaume ou d'ardoise.

Une succulente odeur de ragoût emplissait les narines de la jeune fille. L'heure était sans doute au souper. Des enfants, ressemblant trait pour trait à ceux de son voisinage, jouaient à une sorte de hockey sur le bas-côté, se servant d'un gros galet gris comme palet. Chacun de leurs tirs manquait de heurter les calèches et les charriots qui envahissaient la route, provoquant la colère de leurs conducteurs, qui les abreuyaient d'insultes incompréhensibles.

Au bout du chemin, le village devenait une ville, les bâtiments se serraient les uns aux autres, s'élevaient, la foule grouillait. Au bout de la route, juchée sur une colline, se dressait une cité, dont Mia devinait les innombrables et sinueuses ruelles. En son centre trônait, majestueux, le plus immense des châteaux que Mia avait jamais admirés. Une citadelle de glace, monumentale, d'où s'élevaient une douzaine de tours bariolées au bout desquelles d'imposants oriflammes

claquaient au vent. Mia reconnut les tours multicolores qui se dessinaient depuis le lac.

Une des tours, cristalline et effilée, plus haute que toutes les autres, semblait piquer le ciel qui surplombait la cité. Par quel miracle d'architecture cette tour se jouait des lois de la gravité, Mia l'ignorait. On aurait dit qu'elle était suspendue dans les airs.

Autour de cette citadelle de pics élancés vers le ciel, d'imposantes fortifications ceinturaient l'ensemble.

« Le château de Gunfaar », prononça Lyriana à la manière d'un guide touristique. Mia leva les yeux au ciel et en eut mal au cou. Elle percuta un passant.

« Attention, ma petite !

— Désolée, désolée... »

La jeune fille se tourna vers Lyriana

« Tout le monde parle français, à Oldelyn ?

— Absolument personne, répondit Lyriana. Tu crois entendre ta langue ? Ce n'est qu'une perception de ton esprit. Depuis toujours, Oldelyn parle la langue universelle. Celle que tous les êtres prononcent et comprennent. La langue de Babel. Nous l'avons tous en nous. »

Mia resta perplexe.

« Oui, Mia. Un langage universel, que toute l'humanité partage instinctivement. Elle nécessite la compréhension et le respect absolu

de nos différences. C'est la plus belle maîtrise d'Oldelyn. Aussitôt qu'on a foulé le sol de cette terre, on partage cette richesse commune. Autrefois, la Terre s'en était inspirée. Mais les divisions et les rancœurs ont eu tôt fait de dresser des barrières entre les hommes, et avec les barrières sont nées les langues. Et les incompréhensions mutuelles.

— Je n'ai pas l'impression de voir des hommes et des femmes plus parfaits ici que chez moi ! fit remarquer Mia. J'ai eu affaire à un arnaqueur, à un passant malpoli... visiblement, les gens mal intentionnés ne manquent pas ici.

— Remarque très pertinente, jeune fille ! observa Lyriana. C'est le paradoxe des Passagers. Ils sont à la fois un groupe immensément respecté à Oldelyn, et en même temps ils présentent l'inconvénient de ne pas être nés ici. Et par les temps qui courent, de plus en plus d'Oldelyens tiennent à leur faire savoir. »

Autour de Mia et de sa guide, les ruelles se rétrécissaient. La jeune visiteuse patinait adroitement pour se frayer un chemin parmi la foule, qui se retournait régulièrement sur son passage. De toute évidence, sa doudoune rose fuchsia ne représentait pas le dernier article vestimentaire à la mode par ici. Pour autant, aucun des piétons que croisaient les deux voyageuses ne ressemblait à un autre. Il y avait des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants, certains vêtus de guenilles, d'autres emmitouflés dans d'épaisses fourrures. Certains étaient coiffés d'une toque, d'autres étaient protégés par un casque

semblable à ceux des samourais japonais. Quelques passants arboraient des coiffes plus farfelues, comme des têtes d'animaux ou d'imposants arbustes conifères. Les marchands, sur leur carriole, étaient presque tous vêtus de la même parka brune et d'un bonnet à pattes longues.

Le soir tombait. Peu à peu, le château occupa la totalité du paysage devant elles, éclairé de milliers de torches dispersées sur les murailles, les chemins de ronde et les contreforts. A mesure que les deux voyageuses approchaient, Mia croisa de plus en plus de groupes s'apparentant à des soldats. Du moins en tira-t-elle cette conclusion en observant leur pardessus noir, leur ceinturon rouge et leur chapka de fourrure grise. La plupart avaient les yeux protégés par des masques aux verres teintés, et portaient à l'épaule une longue arquebuse. Par groupes de dix, ils glissaient de manière parfaitement coordonnée. Le contraste avec la diversité des piétons était saisissant : chacun semblait le clone de l'autre. Quelques unités se déplaçaient dans des traîneaux de métal filant à vive allure dans les ruelles. Leur visage, impassible, trahissait néanmoins chez certains quelque signe de nervosité.

« Il y a une guerre, ici ? s'enquit Mia.

— Oui. Une guerre sourde, cachée. Elle ne dit pas son nom, et personne ne veut trop la voir. Mais elle est bien là, depuis des années. Tout est lié. Tu vas comprendre. »

Au détour d'un virage, Mia et Lyriana débouchèrent sur une immense esplanade, au bout de laquelle se dressait le château. La place

aurait représenté la plus vaste des patinoires jamais construites. Un gigantesque terrain de jeu. Mais personne, ici, ne semblait vouloir glisser pour le plaisir. Tout ici respirait la solennité. Mia mit le pied avec bonheur sur cette immense patinoire quand retentirent des notes cristallines. Une mélodie céleste s'échappa de l'une des tours du château pour descendre sur toute la ville. Les notes, régulières, sonnaient avec plus de pureté que le plus fin des carillons. La jeune fille leva une nouvelle fois les yeux vers les tours.

« Cette musique, déclara Lyriana, ce sont les cloches de cristal de la dixième tour. Elles annoncent toujours un bel événement.

— Des cloches de cristal ? Mais le cristal est très fragile... comment peut-on fabriquer et faire sonner des cloches en cristal ?

— Les sculpteurs de glace d'Oldelyn ont un savoir-faire millénaire, tu sais. Et la glace d'ici possède d'innombrables propriétés. Elle peut devenir le matériau des plus solides forteresses, tout autant que le cristal le plus pur des orfèvreries d'Oldelyn. On peut la faire chanter, la chauffer, la modeler, la boire. Elle enveloppe les berceaux des nouveau-nés aussi bien que les lits de mort des vieillards. A Oldelyn, la glace fait partie de la vie. La glace est sacrée. »

La mélodie s'intensifiait dans un joyeux désordre.

« Chaque fois que tu entendas ces cloches, un heureux événement sera sur le point de se produire. Aujourd'hui, chère Mia, tu es l'invitée d'honneur de l'Assemblée de Gunfaar. C'est le coup d'envoi

de deux jours de fête. Gardons-nous d'entendre les cloches de leur voisine, la neuvième tour...

— Pourquoi ? »

Lyriana stoppa sa course, les yeux levés vers le ciel.

« Ces cloches annoncent un malheur.

— Quel bruit font-elles ?

— Je n'en sais rien. Fort heureusement, je n'ai jamais eu l'occasion de les entendre. Mais j'imagine que le jour où elles sonneront, tout le monde saura les reconnaître. »

La jeune fille et son aînée se trouvaient à présent au pied de la muraille, devant l'imposante porte centrale, fermée par une lourde herse d'acier. A sa gauche, une plus petite porte était ouverte, d'où partait un pont de glace conduisant à une autre porte de fer forgé.

« Après toi, chère invitée ! » fit Lyriana en indiquant le chemin. Mia avança ses talarias sur le pont de glace. Elle venait de poser le pied pour la première fois dans le château de Gunfaar. La mélodie cristalline s'estompa subitement.

À peine avait-elle traversé le pont de glace et franchi la double porte qu'une surprise, mêlée de déception, l'envahit. Derrière la double porte, les visiteurs de Gunfaar se retrouvaient au beau milieu d'une vaste cour désolée, aux murs décrépis et au sol fissuré de toutes parts. Était-ce bien le même château ? Il semblait avoir pris un coup de vieux de mille ans. Quelques détritiques jonchaient la glace grise et sale, au milieu desquels une poignée de poules faméliques se disputaient de petits croûtons de pain rassis. Ici, plus de passants, plus de marchands. Même les soldats avaient disparu.

Tout en contemplant ce saisissant contraste avec le faste de l'extérieur, Mia patina péniblement derrière Lyriana pour éviter les crevasses, jusqu'à atteindre une nouvelle porte de bois vermoulu, ridiculement petite par rapport à l'immensité de cette cour.

Lyriana se tourna vers sa protégée.

« Tu es déçue ? »

Mia ne sut que répondre.

« Halte-là ! » rugit une voix derrière les deux visiteuses.

Un garde bedonnant s'approcha en glissant à vive allure, une hallebarde de glace à la main. Il dérapa juste avant que Lyriana n'atteigne la porte.

« Identité, je vous prie ! »

Le garde plaça sa hallebarde devant la porte en tremblotant, comme s'il tentait de se souvenir du protocole en cas d'intrusion de visiteurs.

« Je suis Lyriana. Je me rends avec cette jeune fille à l'Assemblée des Sages de Gunfaar. »

Le garde toisa Mia avec une moue mi-interrogative, mi-dégoûtée, comme s'il constatait la présence d'un animal nuisible à un endroit inopportun.

« Vous êtes avec cette... jeune fille ? Ces patins sont-ils réglementaires ?

— Bien sûr qu'ils le sont.

— Je m'appelle Mia Beaumont, coupa la nouvelle venue. Je suis une Passagère », ajouta-t-elle, non sans fierté.

Le garde eut un mouvement de surprise qui le fit se redresser, puis lâcha un rire tonitruant.

« Une Passagère ? Pardon Madame Beaumont, je n'ai pas l'habitude de voir des Passagères de votre âge.

— Elle est la dernière Passagère qui manquait, répondit Lyriana, visiblement agacée. Veuillez nous laisser entrer. »

Lyriana fixa le garde d'un regard sévère, puis leva la main vers la porte.

« Le... le mot de passe, s'il vous plaît ! » bredouilla le garde en tentant de soutenir le regard de Lyriana.

« *Tamok al for ta la Gunfaar...el si mok ta la Farkara* », prononça solennellement Lyriana en soutenant le regard du garde.

La porte s'ouvrit. Le garde recula d'un pas pour laisser entrer les deux visiteuses.

À l'intérieur, une clarté d'or aveugla Mia quelques secondes. Sous ses pieds, la glace avait disparu, cédant la place à une surface vaporeuse, aussi douce que de la moquette. Plus besoin de patiner. Mia retrouva les sensations de la marche, ses talarias épousant cette étrange surface aussi facilement qu'une paire de baskets.

Mia ne distinguait rien d'autre que de l'or dans cette salle immense. Les colonnes, l'escalier central, les oriflammes pendant des candélabres du plafond, les sculptures ornant les balcons, l'intérieur entier semblait avoir été sculpté dans l'or le plus pur.

Encore une illusion, pensa la jeune fille. Mais dans quelle réalité se trouvait-elle ? Le château de Gunfaar était-il cette vieille ruine délabrée qu'elle venait d'apercevoir dans la cour intérieure ? Ou bien un palais qui renfermait plus d'or qu'elle n'en verrait jamais ? Ce qui parut évident à la jeune passagère, c'était que Gunfaar s'amusait à se travestir au gré de ses visiteurs.

Lyriana s'avança vers une imposante colonne au milieu de la salle.

« Nous allons monter à la treizième tour, informa-t-elle.

— Comment ?

— Par l'ascenseur, enfin ! » répondit Lyriana, comme s'il s'agissait de la plus évidente des réponses.

À ces mots, la colonne s'ouvrit, révélant en son sein une petite pièce exigüe. Deux boutons occupaient le mur d'en-face.

Mia pénétra dans ce qui s'apparentait, de toute évidence et contre toute logique, à un ascenseur. Lyriana pressa le bouton du haut. La porte derrière elle se referma et l'ascenseur commença sa montée.

Cette scène d'une désolante banalité perturba l'esprit de Mia, qui commençait à s'habituer au fantastique de sa situation. Mais comme pour lui rappeler que l'endroit où elle se trouvait n'obéissait à aucune logique, l'ascenseur stoppa brutalement à mi-parcours. Au septième étage, les portes s'ouvrirent sur une créature si étrange qu'elle fit reculer Mia de deux pas.

Sans un mot, une forme hybride, mélange de hibou géant et de lièvre des neiges, vint s'intercaler entre Mia et Lyriana. La créature, silencieuse, arborait un épais manteau de fourrure vert pomme. Elle devait mesurer près de trois mètres. Chacune de ses respirations comprimait Mia contre la paroi de l'ascenseur. Lorsque la porte s'ouvrit, le hibou-lièvre sortit le premier, d'un pas lourd, en grognant.

Mia et Lyriana le suivirent le long d'un large corridor garni de dorures, au plancher lustré. Le plafond était recouvert d'immenses miroirs. Mia se sentit revenue au château de Versailles, qu'elle avait visité en sortie scolaire l'an passé. Le corridor ne possédait aucune ouverture sur l'extérieur, et pourtant, là encore, la lumière irradiait les lieux. Au bout du couloir, les deux visiteuses rejoignirent la créature devant une imposante double porte blindée, d'un métal sombre, qui s'ouvrit toute seule dans un mouvement d'une lenteur solennelle. Le hibou-lièvre émit un long soupir en franchissant la porte.

Mia, qui commençait tout juste à s'habituer à l'environnement féérique qui enveloppait ces lieux, se figea.

Elle se trouvait tout en haut d'une immense assemblée. Les tribunes, formant un demi-cercle, tombaient quasiment en à-pic sur une lourde estrade d'or et de glace. Des centaines de créatures hybrides étaient en train de prendre possession des gradins dans un sonore brouhaha. Parmi les membres de ce bestiaire, Mia releva des mélanges de chiens et d'ours, de loups et de coqs, de crocodiles et de renards. Aussi terrifiants qu'ils puissent paraître, aucun de ces animaux ne semblait agressif. Tous blablataient entre eux dans une langue que Mia crut comprendre immédiatement. La langue universelle dont lui avait parlé Lyriana. Quelques mots échappés par-ci par-là lui parvenaient distinctement : « Collège... assemblée... venu de loin... pleine lune... dîner... fête... guerre... passagers... guerre... guerre... »

Le hibou-lièvre était déjà en train de prendre place dans une allée en contrebas, à quelques pas de la scène, juste derrière un attroupement d'hommes et de femmes. Des humains. Mia aperçut le groupe avec soulagement. Contemplant la salle d'un air hagard, ils semblaient tout aussi perdus que la fillette.

« Des Passagers... murmura-t-elle.

— Tout juste, lui répondit Lyriana. Nous sommes au milieu de l'Assemblée des Sages de Gunfaar. C'est une séance exceptionnelle, au

cours de laquelle tous les nouveaux Passagers vont être présentés à Jenshin.

—Jenshin ? Qui est-ce ?

—Notre guide. Tu dois aller rejoindre les autres. Je me trouverai quelques rangs derrière toi. »

Mia descendit d'un pas hésitant les escaliers qui menaient au premier rang, lorgnant tout autour d'elle. Plusieurs créatures la jaugeaient, aussi singulièrement que si c'était elle, l'animal hybride qui dénotait dans cette assemblée.

« Ne sois pas impressionnée par les créatures, lui souffla Lyriana à l'oreille. Aucune d'entre elle ne te veut de mal. Ce sont les Sages, les êtres les plus sacrés du Royaume.»

Comme pour appuyer les propos de Lyriana, un sublime oiseau, à l'apparence d'un perroquet et dont la tête ressemblait à celle d'une mésange, vint se poser délicatement sur l'épaule de Mia, et accompagna docilement la jeune fille dans sa descente vers les premiers rangs. Dans les travées, des regards interrogatifs convergèrent vers la fillette et cet oiseau. En contrebas, sur l'estrade dorée, un grand homme élancé, mince comme une brindille, paraissait affairé à relire ses notes. Sa tunique de velours rouge vif traînait sur le sol derrière lui.

Subitement, il cessa ses relectures pour lever un visage blafard vers Mia. Deux grands yeux vitreux semblaient questionner la présence de la jeune fille. Ou bien s'interrogeait-il lui aussi sur la présence de

l'oiseau sur son épaule ? Au milieu du vacarme des discussions, cet échange de regard les isola quelques instants. Puis la grande brindille quitta l'estrade et disparut par une porte discrète à l'arrière de la scène.

Mia, parvenue au premier rang, se mêla à la foule des Passagers. Ce fut le moment que choisit l'oiseau pour s'envoler vers la voûte de la salle, plus haute qu'une cathédrale. Toute la diversité de la Terre se trouvait réunie dans ce premier rang : jeunes, vieux, hommes, femmes, Blancs, Noirs, Asiatiques, métis... une cinquantaine d'individus qui, tous, semblaient attendre désespérément le début d'une consigne. Mais pas le moindre enfant. A vue de nez, les plus jeunes des Passagers étaient un garçon fluet de type indien, et une petite brune à chemise de bûcheron et aux larges lunettes noires, tous deux sans doute âgés d'une vingtaine d'années. La présence d'êtres humains, au milieu de cette assemblée fantastique, aurait dû rassurer Mia. Elle n'en demeurerait pas moins sur ses gardes. Eux aussi, du reste, semblaient tous se demander ce que cette petite fille, plus jeune qu'eux d'au moins dix ans, fabriquait ici.

« Bonjour... bonjour... » laissait échapper timidement Mia en se faufilant parmi eux. Le jeune Indien fut le seul à lui rendre son sourire.

Mia entendit le bruit lourd d'une porte qui se referme, tandis que les lumières du plafond baissèrent d'intensité. Le grand homme en tunique rouge refit son apparition au milieu de la scène. Il se planta au pied de l'estrade, et d'une voix tonitruante et solennelle, annonça :

« Jenshin, Première des Sages d'Oldelyn. »

Le brouhaha disparut en un instant, et l'hémicycle fut plongé dans une lumière tamisée. La petite porte s'ouvrit sur une très jeune fille diaphane, aux yeux plus clairs que la glace. De longs cheveux bleus ondulaient le long d'une robe de soie écru, jusqu'au bas de ses frêles jambes.

Mia s'attendait à tout, sauf à cette créature qui lui paraissait à peine plus âgée qu'elle. Quinze ans, seize tout au plus. Naïvement, elle s'imaginait voir surgir un vieux roi barbu sorti d'un conte d'Andersen... ou bien à la limite, une réplique d'Elsa, la reine d'Arendelle dans « La reine des neiges », que Mia avait dévoré jusqu'à l'indigestion quelques années auparavant. Mais non. S'avavançait lentement vers l'estrade cette maigre demoiselle qui semblait plus fragile qu'un coucou malade.

La Première des Sages gravit les quelques marches de l'estrade dorée, marqua une longue pause, en dévisageant chacun des Passagers du premier rang.

« Bienvenue à Gunfaar » déclara-t-elle d'une petite voix tremblante.

Mais comment parvenait-elle à se faire entendre du dernier rang ? se demanda Mia.

Elle se souvint de Madame Hellevic, sa maîtresse de CE2, une vieille chouette pliée en deux dès qu'elle tentait de se mettre debout, les yeux planqués derrière de lourdes lunettes à double foyer. Dès qu'ils

avaient entendu sa voix chevrotante leur demander le silence, les garçons de sa classe l'avaient baptisée «Vieillebique ». Madame Hellevic avait été gentille avec Mia, mais elle avait choisi d'ignorer les moqueries dont elle était l'objet pour se consacrer aux bons éléments de sa classe, ce que Mia avait pris pour un scandaleux manque d'autorité. Sa maîtresse, bien malgré elle, lui avait fait prendre conscience que les adultes, parfois, pouvaient eux aussi courber l'échine face à la cruauté des enfants. Cette Jenshin lui évoqua une Madame Hellevic qui aurait fait une cure de jeunesse.

« Nous sommes réunis pour accueillir nos Passagers », poursuivit la jeune souveraine.

« Bienvenue aux Passagers ! » tonna le grand bonhomme pâle derrière elle, comme s'il annonçait une catastrophe.

« Bienvenue aux Passagers ! » répéta d'une seule voix l'assistance.

« Chers Passagers, reprit la Première des Sages, Oldelyn est fier de vous accueillir. Vous êtes de précieux invités, et vous deviendrez vite de précieux ambassadeurs. Veuillez-vous présenter, je vous prie. »

La lumière baissa encore d'un cran, pour ne plus se projeter que sur les visages de chaque Passager. Un par un, tous se présentèrent : Nom, pays.

« Choi Joon Han, je viens de Busan, en Corée du Sud.»

« Cassidy Zalinsky, j'habite aux Etats-Unis. »

« Kaitlyn Hammock, je viens de Cork, en Irlande. »

« Hamilton Vaughan, j'habite à Grande Prairie, au Canada, un endroit qui ressemble vachement à Oldelyn... quand il fait chaud ».

L'assemblée rit.

« Ahmed Jalil, je viens de Rabat, au Maroc ».

« Toshiro Yamaguchi, de Kobe, Japon ! » hurla un jeune garçon un peu zélé, comme s'il répondait à un officier instructeur.

La plupart des Passagers avait l'air de sortir de sélections olympiques de sports de glace. Bronzés, athlétiques, le torse bombé et le regard débordant de confiance. Comme s'ils savaient parfaitement ce qu'ils fabriquaient ici. Jusqu'à ce que le projecteur se braque sur la petite brune que Mia avait remarqué quelques minutes plus tôt, qui annonça d'une voix guillerette :

« Vanessa Kalandrakis, j'habite à Brisbane. En Australie. Et... voilà. »

La jeune fille, avec sa bouille ronde parsemée de taches de rousseur et ses grosses lunettes de *geek*, semblait sortir tout droit d'un dessin animé. Son « et voilà » vaguement je-m'en-foutiste inspira une immédiate sympathie à la benjamine des Passagers.

Les présentations se poursuivirent. Mia, debout à l'extrémité de la rangée, attendait fébrilement son tour. Quand son voisin de gauche se fut présenté, la lumière revint. Mia n'osait le croire. Elle avait

été oubliée. Ses jambes commencèrent à flageoler et une terrible sensation de soif envahit sa gorge. Elle jeta un regard paniqué à Jenshin, qui s'apprêtait déjà à poursuivre son discours de présentation. Celle-ci leva le bras pour faire taire le brouhaha qui avait repris, en toisant Mia du regard.

« Eh bien ma jeune enfant, tu ne t'es pas présentée ? » lui demanda-t-elle d'une douce voix qui se voulait rassurante, mais qui sonna aux oreilles de Mia comme la plus infantilissante des questions.

« Toi, ne commence pas à me parler comme à un bébé... », maugréa-t-elle intérieurement.

« Mia Beaumont, j'habite en France », prononça-t-elle d'un ton irrité.

L'homme à la tunique rouge s'approcha de la Première des Sages et lui murmura à l'oreille. La jeune fille se raidit.

« Le Grand Prêtre me confie que la persange s'est posée sur ton épaule quand tu es arrivée dans cette salle ?

— Euh... oui » répondit Mia.

Le silence se fit dans l'assemblée, coupé par quelques cris de stupeur.

« Ne lisez pas les signes ! hurla quelqu'un depuis le haut de la salle.

— Profanation ! Une si jeune enfant ! renchérit un autre.

— Sshhhhhht », leur répondirent en chœur une dizaine de voix. Jenshin s’approcha de Mia.

« Sais-tu ce que cela veut dire ? »

Mia secoua la tête. Le calme apparent et la profondeur du regard de la jeune souveraine commençait à l’intimider.

« Cela veut dire que parmi tous nos chers et valeureux Passagers, ton destin sera le plus étroitement lié au nôtre. Telle est la vision de la persange. Elle ne se trompe jamais.

— Elle est bien trop jeune ! répéta une voix dans l’assistance, faisant reprendre le brouhaha.

— SILENCE ! » tonna Jenshin, d’une voix qui terrifia Mia. Le contraste était saisissant entre la fragilité apparente de cette créature et le cri guttural qu’elle venait de pousser.

Un silence glacial emplit à nouveau les rangs de l’hémicycle.

« Quel âge as-tu, jeune fille ?

— J’ai... dix ans. Bientôt onze. »

La salle tenait difficilement en place. Les autres Passagers toisaient Mia, interloqués.

« Dix ans ? Tu penses mériter le même traitement que tes aînés, ici présents ? reprit la Première des Sages en agitant ses longs bras en direction des Passagers. Tu penses être aussi brave ?

— Oui, je pense, répondit Mia. Je veux dire... j’en suis sûre.»

La souveraine recula et s'adressa à l'assemblée.

« Qui a amené la jeune Mia Beaumont parmi nous ?

— Moi », fit une voix vers laquelle tous se tournèrent. Mia aperçut Lyriana qui se tenait debout, tout en haut de l'hémicycle.

« Lyriana... ma chère Lyriana... commenta la Première des Sages d'un ton amusé. Vous n'en êtes pas à votre première Passagère. Mais jusque-là, nous n'en avons jamais vu d'aussi jeunes.

— Et jusque-là, tous ont échoué, répondit Lyriana. J'ai croisé la route de Mia il y a plus de deux mois. J'ai vu en elle tout ce que nous cherchons. De la persévérance. De la ténacité. Du courage. De l'obstination. De la générosité. De la colère. Mais une colère maîtrisée. L'ambition de bien faire, pour elle, mais aussi pour les êtres qui lui sont chers.

— Elle ne sait pas patiner ! » cria quelqu'un. Mia bondit et se tourna vers l'assistance.

« Je sais très bien patiner ! Je vous le prouverai ! »

Les cris de protestation redoublèrent. Jenshin s'avança à quelques centimètres du visage de Mia et la dévisagea de son regard vitreux.

« Les Passagers n'ont pas le droit de s'exprimer dans cette assemblée, sauf pour se présenter. Recommence une seule fois, et tu seras bannie à jamais d'Oldelyn. »

Les mots étaient délicatement posés, la voix douce, mais jamais de sa vie Mia n'avait eu à subir un regard aussi foudroyant. Elle opina de la tête, effrayée. La souveraine se redressa.

« J'ajouterai, chère Lyriana, que votre Passagère semble orgueilleuse. Et quelque peu frondeuse.

— Je sais de qui elle tient ça, répondit Lyriana.

— Connaissez-vous ses parents ? »

Mia sursauta. Pourquoi Lyriana parlait-elle tout d'un coup de ses parents ? Qu'avaient-ils à voir là-dedans ?

« Pas ses parents. Mais quelqu'un de sa famille vous est connu. Pour être exacte, je dirais... connu de tous ici. »

Les bruissements de la salle s'amplifièrent encore.

« Silence ! » rugit à son tour le Grand Prêtre.

« Et qui donc, je vous prie ? » demanda la Première des Sages, stoïque, au milieu de l'impatience qui gagnait les rangs de l'hémicycle.

« Mia Beaumont a une mère. Sa mère est née sous le nom de... Thénos. »

Le bruissement dans la salle fit place à un concert de cris de stupeur. Même Jenshin se figea un court instant, avant de se reprendre.

Mia resta figée sur place, incapable d'ouvrir la bouche. Quel secret connaissait Lyriana ? Pourquoi le nom de sa mère avait-il provoqué une telle réaction ?

« Lyriana, reprit la Première des Sages, voulez-vous dire que Mia Beaumont est du même sang que...

— Que son grand-père. Paul Thénosz. »

À ces mots, pour la première fois dans l'Histoire millénaire d'Oldelyn, une Première des Sages perdit le contrôle de l'Assemblée. Les cris fusèrent, les voix s'égosillèrent. Des plumes volèrent, d'on ne sut où.

Mia se retourna et observa, stupéfiée, le bestiaire des Sages en furie. L'Assemblée n'avait plus rien de sacré. Seuls quelques mots lui parvenaient distinctement dans ce tumulte :

« Traïtresse ! »

« Scandale ! »

« Honte à toi ! »

« Retourne à Gaïa ! »

Elle évita de justesse une bottine de fourrure rouge qui lui arrivait en pleine tête. Le projectile échoua sur un Passager islandais qui se tenait juste à côté de Mia. Tout s'embruma dans l'esprit de la jeune fille. Pour la première fois depuis son arrivée à Oldelyn, elle voulut ardemment rentrer chez elle, sortir de la patinoire, enfourcher son vélo, retraverser la nuit qui enveloppait toujours, du moins l'espérait-elle, son petit quartier anonyme, et se pelotonner sous sa couette, aux côtés de son petit frère.

« Silence ! Silence dans l'assemblée ! » s'égosillait le Grand Prêtre, sans que plus personne ne lui prêtât attention. Mia sentit une main agripper son sac à dos et la pousser en avant. Lyriana était descendue des travées pour venir la récupérer.

« Suis-moi, Mia, je crois que je viens de déclencher la foudre. Grand Prêtre ! Ouvre-nous ! »

Croisant le regard de détresse de Lyriana, le Prêtre lui fit signe de le rejoindre sur la scène, au milieu de l'émeute. Mia et sa protectrice se frayèrent un chemin parmi les Sages déchaînés de l'Assemblée. La fillette reçut un crachat en plein visage.

« Trabouleuse ! »

« Sortez-la d'ici ! »

Le mouvement de foule perdait toute rationalité, plus personne ne semblait savoir où chercher, ni quoi faire. Ce dont profita Lyriana pour mener la fuite vers la porte arrière de la scène, dont le Grand Prêtre actionna l'ouverture. Lyriana y poussa Mia, puis s'y engouffra à son tour. Le Grand Prêtre les rejoignit.

Depuis la salle, Mia observa la Première des Sages, seule sur la scène, levant les bras au ciel. Elle vit ses lèvres bouger, mais impossible d'entendre le moindre son, tant le brouhaha était encore assourdissant. Elle semblait prononcer une incantation. Elle abattit ses bras devant elle, d'un coup sec. Un éclair surpuissant zébra la salle, suivi d'une lame de glace qui vint balayer la foule comme une onde de choc. La frêle

jeune fille aux cheveux bleus venait littéralement de figer l'assistance dans la glace.

« Chers Sages, assemblée ignorante et grégaire ! rugit-elle à son audience immobile et silencieuse. Vous faites honte à votre peuple ! Vous recouvrirez vos esprits quand l'honneur et la dignité auront repris leurs droits ! Quant à vous, nouveaux Passagers, quand le calme reviendra, vous regagnerez vos quartiers dans la tour pourpre. En attendant, que la glace vous ramène à la raison ! »

Dans l'obscurité, Mia aperçut Jenshin tourner les talons et les rejoindre en fulminant. La porte claqua sur son passage.

« Ma chère enfant, déclara-t-elle froidement à Mia, je ne m'attendais pas à entendre ce nom, encore moins à ce qu'il provoque à nouveau un tel tumulte.

— Mia n'y est pour rien, Première des Sages, répondit sans attendre Lyriana. Elle n'a aucune idée de ce que son grand-père représente pour nous.

— Comment connaissez-vous mon grand-père ? cria Mia au bord des larmes. Et qu'est-ce qu'il vous a fait ? Il est mort il y a deux ans ! Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— De toute évidence, constata la jeune souveraine, Lyriana ne t'a pas tout dit à son sujet.

— J'allais le faire ! » répondit sèchement Lyriana. Jenshin lui adressa un regard noir.

« Je vous saurai gré de le faire rapidement. Vous comprendrez aisément que je ne pourrai pas contenir très longtemps la colère des Sages.

— J'ai besoin de me rendre au sous-sol du château pour cela. M'autorisez-vous à m'y rendre avec Mia ? Elle rejoindra les autres Passagers dès que nous en auront terminé.

— Faites vite, lui intima la souveraine. Tous les Passagers doivent être réunis et ne pas quitter la tour pourpre avant leur Consécration, demain. Quant à cette passagère bien particulière, reprit-elle, toisant Mia du regard, j'aviserai en temps voulu ce que nous ferons d'elle. Pour le moment, elle peut nous être plus nuisible qu'utile. »

La Première des Sages quitta les lieux, mais prit la peine de s'adresser une dernière fois à Mia et Lyriana, sur le pas de la porte.

« À moins que Mia ne me prouve le contraire. »

Le Grand Prêtre semblait tout aussi nerveux que sa supérieure. Il fit signe à deux gardes d'escorter Mia et Lyriana dans les sous-sols du château. Tous quatre s'engouffrèrent dans une colonne d'or pour emprunter un ascenseur, qui les conduisit dans les profondeurs de Gunfaar.

Lorsque la porte s'ouvrit, Mia découvrit un nouvel aspect du château. Un long couloir de briques, sinistre, à peine éclairé par quelques torches. Le sol était recouvert de glace, une glace noire et sale, aussi sombre que l'atmosphère des lieux. Mia patinait avec hésitation, s'agrippant fébrilement à la main de Lyriana. Au bout du couloir, quelques cris lui parvinrent, accompagnés de bruits métalliques, comme des coups sur une enclume. L'escorte prit à gauche et poursuivit dans une allée voûtée.

Au détour d'un virage, deux gardes masqués barraient le passage de leurs hallebardes entrecroisées.

« Nous escortons cette Passagère » annonça l'un des deux gardes qui accompagnaient Mia et Lyriana.

Les gardes ouvrirent le couloir à la fillette, mais fermèrent aussitôt leurs hallebardes devant Lyriana.

« La Passagère seulement, déclara le garde de droite. Sans sac. »

Lyriana grommela. Mia retira son sac à dos et le confia à Lyriana, qui s'accroupit devant elle.

« Ecoute, Mia, j'aurais voulu t'annoncer bien plus tôt ce que tu vas voir. Mais je ne voulais pas que ça interfère dans ta décision de revenir à Oldelyn. Crois-moi. Tu dois être en confiance avec moi. Va, suis les gardes. Je t'attends ici. »

Mia suivit son escorte en tremblant. Le sommeil, la faim, la soif, la tenaillait, tout autant que la nervosité et l'angoisse de se retrouver face à quelque chose qui, elle le pressentait, allait la submerger. Jamais de sa vie elle ne s'était sentie aussi épuisée. Elle glissait machinalement dans une succession de couloirs sombres. Autour d'elle, des visages patibulaires l'observaient derrière de lourdes grilles, rouillées pour la plupart. Les couloirs d'une prison.

Au milieu d'une allée plus large, la chaleur grimpa d'un cran. Des gardes trapus étaient occupés à forger des plaques de métal, dans une odeur âcre de carbone. Quelques-uns se retournaient au passage de Mia, qui préféra éviter leur regard.

Au bout de l'allée lui parvint un air, à peine perceptible, mais qu'elle reconnut immédiatement. Un air qu'elle n'aurait jamais cru entendre ici.

*« Dans le pays des pionniers... tous les fêlés lèvent les pieds... en chantant comme des cinglés... Héyéyé... héyéyéyé... héyéyéyé... »*

Mia reconnut immédiatement « Les cowboys et les Indiens », du groupe Ludwig von 88. Beuglé au loin, d'une voix grave et rauque. Puis, parodiant la voix d'une petite fille:

*« Dis, tu m'emmènes avec toi ? Dans ce pays, tout là-bas ? »*

Par quel incroyable concours de circonstance cette chanson se retrouvait fredonnée au milieu des couloirs sombres de cette prison ? Mia ne put que commencer à esquisser une réponse dans son esprit embrumé. Cette chanson, invariablement, la ramenait à son grand-père.

Le garde qui précédait Mia s'arrêta devant une cellule, et sortit de son manteau une grosse clé qui ouvrit deux lourds verrous. Sur la clé était inscrit le numéro dix. Comme son âge. Dix, comme le numéro de la cellule dans laquelle elle allait pénétrer.

« Tu as quinze minutes », annonça le garde à Mia, en lui ouvrant la porte.

La jeune fille avança à pas feutrés, tâtonnant dans l'obscurité de la cellule. Mais l'odeur la fit tressaillir. Une odeur qu'elle connaissait bien.

L'odeur du tabac de son papy Paul. Ce tabac sec, qu'il sortait consciencieusement de sa pochette de cuir pour rouler sa cigarette, tous les soirs après le dîner. Un rituel immuable.

Dans un coin de la cellule, elle distingua une silhouette qui se dressa vers elle. Une voix tremblante l'appela.

« Mia ? Mia, c'est toi, ma chérie ? »



# **CHAPITRE 5**

Paul Thénoz

Mia ne put réprimer un hurlement de peur. Elle avait pourtant espéré ce moment. Elle l'avait souhaité de tout son cœur. Revoir son papy une dernière fois, le serrer dans ses bras, respirer son odeur réconfortante, entendre sa voix rauque et tremblotante lui murmurer que tout irait bien, qu'elle était une grande championne, et que de grands exploits l'attendaient sur la glace. Elle avait souhaité au plus profond d'elle-même que son grand-père ne fût pas mort, puisqu'elle n'avait pas assisté à la mise en bière, tout comme ses parents, après tout, subsistait peut-être un fol espoir, qui savait ?

Elle avait souhaité tout cela. Et ce soir-là, au milieu de cette cellule sombre et humide, elle le revit. Sans vouloir, ni pouvoir, y croire tout de suite.

L'homme qui se tenait devant elle lui fit plutôt l'effet d'une apparition fantomatique. Son visage creusé était pâle à faire peur. Au fond de ses yeux brillaient deux pupilles incolores. Il avait de toute évidence perdu la vue. Ce corps, que Mia avait connu athlétique et souple comme une badine, semblait désormais pouvoir craquer en deux au moindre coup de vent. Ses quelques cheveux gris étaient devenus blancs, et parcouraient çà et là son crâne dégarni d'une façon ridiculement anarchique. Il était vêtu d'une vieille veste polaire kaki, élimée aux coudes et rapiécée au torse. Quand il tendit ses bras, sa

petite-fille aperçut deux vieilles mains décharnées aux ongles noirs, et eut un sursaut de recul.

« Oh mon Dieu, Mia, n'ai pas peur, c'est moi, c'est ton Papy Paul. Oh Mia, que je suis heureux de te voir ici ! »

Mia prit une profonde inspiration et trouva le courage de répondre d'un trait, masquant comme elle put la peur qui la rongait :

« Vous n'êtes pas mon grand-père. Mon grand-père est mort il y a deux ans ! »

Paul laissa tomber ses bras devant sa petite fille.

« Tu as raison, Puce, j'ai quitté notre monde il y a deux ans. J'ai quitté Gaïa il y a deux ans. »

Puce.

Seul son grand-père surnommait Mia ainsi. Pas « ma puce », pas « petite puce », juste « Puce ». Un truc entre eux, que personne d'autre n'avait jamais partagé. Les larmes inondèrent les yeux de Mia, son corps fut saisi de violents tremblements.

« Mais tu es MORT, MORT ! L'infirmière nous a appelés un matin, ta maladie aux poumons s'était aggravée ! Je suis allée à ton enterrement ! On a gardé tes photos, on a donné tes meubles à Emmaüs ! Maman a signé plein de papiers chez le notaire, tu es MORT, je te dis ! »

Papy Paul restait accroupi devant sa petite fille.

« Tu es quoi, un fantôme ? hurla Mia de plus belle. Un zombie ?  
Ou quoi ? Tu as menti à tout le monde, c'est ça ? »

La jeune fille s'avança brusquement vers son grand-père, les poings en avant. Paul lui saisit les poignets et les abaissa doucement. Il se taisait. Pour le moment.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? Et pourquoi tu m'as menti ? Pendant deux ans ! DEUX ANS !!! »

Mia tentait vainement d'abattre ses petits poings sur son grand-père, qui malgré sa frêle apparence parvenait facilement à retenir les coups de sa petite-fille. Elle lutta avec de moins en moins de conviction, s'abandonnant aux larmes et à l'épuisement. Ce fut le moment pour son grand-père de la réconforter. Chaque geste de la main, chaque caresse, lui était familière. Elle se rendit à l'évidence. Elle venait de retrouver son grand-père.

« Ça y est, Puce, ça va aller. C'est normal. Rien ne t'a préparé à me voir ici. »

Paul passa une main dans les cheveux blonds de sa petite fille.

« Ma chérie, on n'a que peu de temps. Il va falloir que tu gardes en mémoire tout ce que je te dis. Je dois commencer par cette évidence : j'ai toujours été un Passager d'Oldelyn, depuis mon plus jeune âge. Je n'ai jamais pu le dire à ta grand-mère, ni à ta mère. Avant toi, personne, dans ma propre famille, n'a jamais partagé ce secret. J'avais tourné la

page de mes voyages à Oldelyn il y a bien des années de cela, quand j'ai fait ma vie avec grand-mère. »

Paul Thénoz scruta un bref instant le visage de sa petite-fille. Elle respirait plus calmement. Elle semblait calmée, réceptive malgré l'émotion qui venait de la submerger.

« Quand elle est morte, je me suis mis à retourner à Oldelyn. Tu venais de naître, et je voulais te connaître, vraiment. Mais la situation s'est compliquée avec ta mère, on a commencé à s'éloigner, à se disputer pour des bêtises. Plus la situation se dégradait avec ta mère, plus je me suis réfugié ici. Et puis j'ai vu gronder la guerre. La menace grandissait, grignotait Oldelyn comme une plante carnivore. Comme un virus. »

Mia se remémora le cortège militaire qui longeait les rues aux alentours du château de Gunfaar, et la population qui les observait manœuvrer, avec un regard à la fois admiratif et plein de crainte.

« Une guerre contre qui ? demanda-t-elle, en essuyant ses larmes.

— Le Forgeron. Est-ce qu'on t'a déjà parlé du Forgeron, Mia ?

— Lyriana m'a évoqué son nom.

— Il vit tout au nord d'Oldelyn. Il creuse la terre, depuis des années, pour en extraire les gisements les plus précieux. Il s'est bâti un empire d'une chaleur si intense que personne à Oldelyn ne peut l'approcher. Seuls les Passagers peuvent le faire.

— C'est pour ça qu'ils ont besoin des Passagers ?

— Leurs soldats sont valeureux, mais ils ne sont pas constitués pour affronter la chaleur des mines. Les Passagers peuvent les aider. Mais ils ne sont pas censés combattre en première ligne. Moi, tu me connais, j'ai la tête dure. J'ai voulu partir à sa recherche. J'avais vu de près les malheurs qu'il a causés, dans les villages du Nord, la peur qu'il a semé sur son passage. Des êtres parmi les plus brillants, les plus vaillants d'Oldelyn, ont été réduits en esclavage. Je suis resté des semaines sur ses terres, à proximité des mines souterraines dans lesquelles il agrandit son empire, j'y ai respiré un air toxique, de soufre, de cendre et de feu. Je n'en dormais plus, je devais savoir qui il était, qui incarnait ce mal qui gangrène tout ce pays. Un jour, j'ai réussi à franchir ses lignes de protection, ses gardes, ses escouades. J'ai pu m'approcher à quelques mètres de lui. Mais je n'ai distingué que son dos, énorme, sur lequel était dessiné un tatouage, juste en dessous de sa nuque : une grosse fleur noire, de la forme d'une rose, tombante, en train de se faner.

« J'ai tout juste eu le temps de me demander ce que pouvait bien vouloir dire un tatouage pareil au milieu d'Oldelyn, avant de me faire repérer. Je me suis enfui à toute vitesse. J'ai patiné sans relâche, des jours durant, sans m'arrêter. J'ai épuisé toutes les forces qui me restaient pour me cacher des gardes du Forgeron, de ses patrouilles de recherche. J'ai traversé les montagnes de Talsyuk, à bout de souffle,

pour revenir au lac de la forêt. Celui par lequel tu as dû arriver toi aussi, Puce. Et j'ai pu rentrer sur Terre.

« Je suis revenu à bout de souffle et malade, Mia, je n'arrivais presque plus à respirer. Je me suis terré quelques semaines chez moi, dans mon petit appartement. Evidemment, ma santé s'était considérablement dégradée, j'avais développé dans les mines une infection pulmonaire, qui a empiré à mon retour à Gaïa. Les médecins ont mis cette maladie sur le dos du tabac. Tout le monde m'a vu diminué, comme si j'avais vieilli de vingt ans en quelques jours. J'ai cru pouvoir me guérir, mais l'infection était trop avancée.

— Mais comment es-tu revenu à Oldelyn ? L'interrompt Mia.

— Je devenais fou, dans ma maison de repos, à tourner en rond, à tousser comme un tuberculeux, je me sentais inutile, affaibli. Je pensais à tous ces hommes et ces femmes du Nord, qui luttèrent en vain contre un envahisseur qui ne renoncerait pas. J'avais croisé des enfants des montagnes, pas plus âgés que toi, qui entraient en résistance pour sauver leur famille, leur peuple. Ils partaient au combat, armés de simples épées de bois et de glace, contre les lances et les armes à feu des troupes du Forgeron. Je les ai tant admirés... Il fallait que je leur vienne en aide. Et que je croise le regard de ce Forgeron, que j'aie la preuve de son humanité. Tu penses que ce mot le rend sympathique ? Ici, il ne porte que le mal. Si le Forgeron était bel et bien un frère humain, alors j'avais une pleine responsabilité vis-à-vis de mes amis. Je

devais moi-même débarrasser Oldelyn de sa présence. C'était devenu... un enjeu personnel. Alors j'ai fait quelque chose qui est formellement interdit. J'ai simulé ma mort sur Terre, pour revenir ici. Et y rester. »

L'annonce percuta Mia en plein cœur.

« Comment as-tu fait ? » parvint-elle à bredouiller.

Son papy se râcla la gorge, et posa doucement ses mains sur les épaules de Mia. La jeune fille se dit qu'il devait avoir attendu longtemps cette confession.

« Celui que vous avez enterré n'est pas moi, Mia, poursuit son grand-père. C'est un « moi » artificiel. Un avatar.

— Comment ça ?

— Une simple copie de mon enveloppe charnelle, si tu préfères. Il existe des artisans de génie à Oldelyn, des sculpteurs modeleurs, qui parviennent à recréer un être comme s'il était de chair et de sang. Tout ce que j'ai eu à faire, c'est demander une « copie » de moi, inerte, au meilleur d'entre eux. Il habite dans un village reculé, dans les montagnes de Kalahun, à l'ouest d'Oldelyn. Une semaine durant, je suis resté à ses côtés, figé dans une eau glacée. Il m'a « sculpté », puis m'a modelé, selon un rite extrêmement ancien. Une semaine plus tard, il m'a ramené à la vie.

Même moi, j'ai pris peur en voyant la perfection de ma copie inerte, tu peux me croire. J'ai choisi de ne pas lui demander avec quelle matière organique il avait sculpté mon enveloppe charnelle. Il y a des secrets qu'il ne vaut mieux pas découvrir...

J'ai donc emporté mon faux « moi » à Gaïa, je l'ai installé dans le lit de ma chambre à ma place. Puis je suis rentré immédiatement à Oldelyn. Mais j'ai fait un aller-retour quelques jours plus tard, et j'ai pu voir que tout s'était passé exactement comme je l'avais espéré : l'infirmière avait constaté le décès sur mon « moi » mort, les services

funéraires l'avaient emmené, et il a eu droit à un joli enterrement, tout simple. J'avais eu peur un instant que cette supercherie soit découverte, ça me paraissait tellement gros... mais vois-tu, ma chérie, on fait peu de cas de vieillards solitaires comme moi. Un petit vieux est malade, son cœur s'arrête, il meurt, et voilà. Fin de l'histoire. »

Mia restait de marbre, les oreilles en alerte.

« J'ai payé mon sosie mort une fortune, tu sais, poursuivit Papy Paul, un petit sourire en coin. Ma parka North Face que j'adorais, mon lecteur MP3 rempli de vieux standards rock, avec tout un stock de piles plates pour le faire fonctionner, et trois albums d'Astérix. Mais je crois malgré tout que j'ai fait une affaire ! »

Mia n'avait pas le cœur à rire. Elle venait d'encaisser un uppercut.

« Je n'arrive pas à y croire, souffla-t-elle péniblement. Tu nous as menti, à tous ! Même à maman ! Même à ta propre fille !

— Ta mère ne me parlait plus depuis un bon moment, tu sais, Mia. J'étais vieux et malade. C'était dans la logique des choses. Reconnais que je n'ai pas manqué à grand-monde sur Terre, depuis deux ans. »

Le regard noir de Mia lui fit immédiatement regretter ces paroles maladroites.

« Toi et Gabriel, bien sûr, mes chéris. Comment pourrais-je oublier ? Je regrette de vous avoir dupés comme ça. Vous êtes tout ce qui me manque de ma vie sur Terre. Chaque soir, du fond de cette cellule, je pense à vous. J'espérais secrètement que la petite graine de passion pour le patinage que j'ai fait pousser chez toi, t'amènerait un jour à Oldelyn... mais te voir ici, devant moi, maintenant, j'ai peine à y croire ! »

Paul s'interrompit en baissant les yeux.

« Mais il est trop tard. Tu ne pourras me voir que du fond de cette cellule. »

Il se redressa d'un coup.

« Mais j'oublie tous mes principes... tu ne vois rien, pauvre Puce. Ce n'est pas parce que j'ai quasiment perdu la vue que tu dois m'accompagner dans le noir ! »

Il s'interrompit un moment pour aller chercher une grosse lampe de camping à manivelle, qu'il tourna quelques instants. La petite cellule fut baignée d'une lumière jaune pâle.

« Ma lampe de camping... tu te souviens ? Tu jouais tout le temps avec quand tu venais nous voir, avec grand-mère, à Avignon...

— J'aimais bien le bruit...

— Je n'en ai plus besoin, malheureusement. Je ne vois plus grand-chose, Mia. Des mois d'enfermement dans cette cellule sombre.

On ne m’a ramené cette lampe, ainsi que mes affaires, il y a quelques semaines seulement, alors que j’avais déjà perdu presque toutes mes facultés visuelles. Les geôliers de Gunfaar possèdent un humour parfois cruel ! »

Papy Paul alla chercher deux petits tabourets usés au fond de sa cellule. Sa vue déclinante ne semblait pas le gêner pour s’y retrouver dans cet espace étriqué. Eclairée, la cellule parut à Mia moins sommaire qu’il n’y parût, malgré l’environnement lugubre qui y régnait. Quelques vestiges de la vie d’avant de son grand-père ornaient deux étagères bringuebalantes : de vieux livres, un cadre photo, une cafetière italienne posée sur un réchaud à gaz, un duvet. Un album de photos jauni par l’humidité. La vieille pendule que Mia connaissait bien, mais qui avait cessé de fonctionner depuis belle lurette. En même temps, son grand-père avait-il *vraiment* besoin de connaître l’heure ? Combien d’heures remplissaient une seule journée ici ?

« J’avais planifié mon retour à Oldelyn, reprit-il. Ces quelques maigres affaires, je les avais déjà emmenées avec moi.

— Je me souviens que maman avait râlé pour la pendule, elle pensait que des infirmières l’avaient piquée », sourit Mia.

Au loin dans le couloir retentit la voix d’un détenu, qui entonna de nouveau la ritournelle des « Cowboys et les Indiens ».

*« Oui, je t’emmène avec moi... pa padada, padada daladada... »*

Paul Thénos sourit.

« J'ai appris cette chanson à tous ces pauvres bougres. Plus quelques autres. Ils passent leur temps à chanter. Ils la chantent même aux monstres qu'on leur fait surveiller, de l'autre côté des sous-sols du château. Il paraît qu'Alkaya l'adore !

— Alkaya ? »

Les yeux vitreux de Papy Paul s'approchèrent de sa petite fille.

« Ma chère Puce, Dieu te préserve de croiser la route d'Alkaya...

»

Puis, sans doute gêné par l'allure spectrale qu'il venait de prendre devant sa petite-fille, il bondit de son tabouret.

« Veux-tu un morceau de pain de seigle ? Et de l'eau ? Je n'ai pas grand-chose à te proposer, hélas, Puce... mais tu dois avoir faim, non ?

»

Papy Paul déposa deux vieilles tasses en fer blanc, un pot d'eau de terre cuite et un morceau de pain sur la table. Mia, transportée dans le récit de son grand-père, en avait oublié à quel point la faim la tenaillait. Depuis combien de temps n'avait-elle pas mangé ? Les barres de chocolat étant restées dans son sac à dos, le pain ferait parfaitement l'affaire. La petite fille fondit dessus comme une souris affamée, rinça sa bouche avec trois grandes rasades d'eau, puis se resservit de pain. Elle esquissa, la bouche pleine, un sourire plein de gratitude à son grand-père.

« Comment t'es-tu retrouvé emprisonné ici ? » demanda-t-elle entre deux bouchées.

Papy Paul soupira longuement, avant d'être rattrapé par une nouvelle quinte de toux.

« Lorsque je suis revenu à Oldelyn, j'étais bien décidé à y rester et à jeter mes dernières forces dans la bataille contre le Forgeron. Je suis d'abord rentré chez moi. J'ai - j'avais - une petite maison dans la forêt, à quelque distance de Gunfaar. J'ai à peine eu le temps de pousser la porte qu'une dizaine de gardes se sont jetés sur moi. On m'a emmené, enchaîné, au château de Gunfaar, sans la moindre explication. On m'a jeté dans ce cachot. J'y ai croupi des jours et des jours sur un simple matelas de paille. J'ai cru devenir fou. Je ne comprenais pas ce que j'avais fait pour mériter un tel traitement.

« On m'a laissé dans l'ignorance pendant une éternité. Combien de jours, de semaines, je n'en sais rien, vu qu'il m'était impossible de connaître le temps qui s'était écoulé depuis mon arrestation. Et puis un jour, on est venu me chercher pour me monter dans le tribunal de la tour pourpre. Le tribunal réservé aux Passagers. L'audience était ouverte au public. La salle était pleine à craquer. Quand j'ai croisé les regards de haine de l'assistance, essuyé les crachats sur mon passage, les cris et les insultes, je me suis rendu compte que je risquais de ne plus revoir mon petit chalet avant un bon bout de temps.

« Mon procès a été instruit par Khalsovol. Le Grand Prêtre. Si tu as rencontré Jenshin, la Première des Sages d'Oldelyn, tu l'as sûrement croisé lui aussi. »

Mia acquiesça. Son grand-père s'approcha, comme s'il voulait lui murmurer un secret.

« Méfie-toi de lui, Mia. J'ignore pourquoi, mais il a voulu se débarrasser de moi. Il m'a accusé d'emblée d'intelligence avec l'ennemi.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Espionnage. Complicité. On m'a jugé pour avoir aidé le Forgeron. Sur la base de témoignages de quelques bergers du nord d'Oldelyn, sans doute achetés à un prix ridicule, je me suis retrouvé tout d'un coup complice des ambitions de ce sinistre individu. On m'aurait vu lui fournir du matériel et des armes provenant de Gaïa. Des armes ! Moi, ton Papy Paul, j'étais devenu un trafiquant, tu le crois, ça ? On m'aurait aussi vu le soigner. Après tout, n'étais-je pas pharmacien au cours de ma vie sur Terre ?

« C'était tellement absurde que sur le moment, j'ai éclaté de rire. Il faut dire que j'étais sérieusement atteint de fatigue, l'emprisonnement sans doute, la faim, la soif, et ma vue qui s'était dégradée... J'avais l'impression de me trouver au milieu d'une mauvaise série télé. Evidemment, ce comportement n'a pas vraiment arrangé mon cas. Il n'a fait que me faire passer pour plus fou encore auprès d'une assistance qui me voyait déjà comme tel.

« La différence avec une série télé, c'est que je ne disposais d'aucun avocat pour me venir en aide. Il ne faut pas trop en demander quand on est un Passager, ici, tu le sauras bien vite, Mia. La justice

d'Oldelyn est bien souvent clémente, sauf pour les gens comme nous, qui ne sont pas nés ici. Mon nom a été traîné en pâture, sali. Khalsovol a fait tourner à plein régime la machine à rumeurs. Il sait pertinemment que celui qui tient l'opinion tient le vrai pouvoir.

Les crieurs des rues de Gunfaar s'en sont donnés à cœur joie. Je les entends encore, à travers les soupiraux de la prison. Paul Thénoz est devenu le Passager espion, le traître. Celui qui a fait du Forgeron l'ennemi puissant qu'il est devenu. Puis est venu le jour du verdict. On m'a condamné à la pire des sentences. L'Avancée vers le Large.

— Qu'est-ce que c'est ? »

Papy Paul se leva de son tabouret pour arpenter sa cellule.

« À l'extrême ouest d'Oldelyn, par-delà les Montagnes de Kalahun, se trouve un océan infini. L'eau y est glaciale, et les courants sont tels que des navires hauts de dix étages se brisent en deux sur les vagues, aussi facilement qu'une brindille. Les fonds marins sont peuplés de terribles créatures. Des cachalorques. Des crocomurènes, de plusieurs mètres de long. Seuls les meilleurs marins peuvent dompter ces flots, et encore, pour s'y aventurer à quelques milles des côtes seulement.

« Il existe pourtant un moyen de progresser sur cet océan, en avançant par un tout petit bras de glace qui se perd dans la mer. C'est une longue ligne droite. Crois-le ou pas, Mia, personne ne sait où mène ce passage. Depuis des siècles, cette question hante les Sages de

Gunfaar. Est-ce qu'il coule au milieu de l'océan ? Est-ce qu'il relie une terre inconnue ? Est-ce qu'il conduit à Gaïa ? Personne ne le sait, car personne n'en est jamais revenu. S'aventurer là-bas, c'est avancer vers la mort, à coup sûr. Soit par le froid, soit par noyade dans les eaux déchaînées. »

Mia fut parcourue d'un frisson.

« Une des coutumes ancestrales d'Oldelyn est d'y envoyer les condamnés aux peines les plus lourdes pour tenter de savoir où mène ce pont. Celui qui par miracle en reviendrait serait automatiquement un homme libre. Mais en dix mille ans, ce n'est jamais arrivé.

« C'est là-bas que j'étais destiné à mourir, comme tous les prisonniers les plus misérables. Mais face à Khalsovol, j'ai trouvé une alliée. Jenshin est intervenue en ma faveur. Ma peine a été allégée en un emprisonnement à vie ici, à Gunfaar. On m'a redescendu dans ma cellule, et je n'en suis plus jamais ressorti. Au début, j'ai essayé de compter les jours. Je regardais la vitesse à laquelle poussaient ma barbe, mes cheveux, mes ongles, j'essayais de prendre conscience de mon rythme de sommeil, de l'animation nocturne que j'entends par petites bribes, à travers les soupiraux de la prison... puis, petit à petit, j'ai abandonné. J'ai perdu toute notion du temps.

« Aujourd'hui je ne sais plus depuis combien de temps je suis enfermé ici. Mais je n'espère plus voir la lumière du jour. Entre mes deux vies, sur Terre et à Oldelyn, j'ai profité de tant de merveilles que

tout cela n'a plus vraiment d'importance. Si je peux juste revoir, avec mes yeux fatigués, ma petite-fille, de temps en temps, cela suffira à mon bonheur... »

Mia prit pitié de son grand-père, presque aveugle, décharné, mais toujours souriant, dans ce sous-sol caverneux. Certes, elle contemplait un vieillard diminué, mais dans la blancheur de ses yeux, elle parvenait à déceler une lueur persistante qui ne demandait qu'à croître, une petite flamme de vie qui dansait toujours dans la pénombre.

« Y a-t-il un tout petit espoir que tu sortes d'ici ? demanda-t-elle.

— Pas le moindre, Puce, répondit-il sèchement. Je mourrai sans doute ici. Mais d'ici là, tu me raconteras ta vie d'aujourd'hui. Ton petit frère, comment il va. Tes parents ! Ta mère ! Oh, ce que j'ai hâte d'entendre de leurs nouvelles... »

Un cliquetis de métal se fit entendre, la porte de la cellule s'ouvrit brusquement. Un garde y passa la tête.

« Terminé. Petite, tu sors d'ici. »

Papy Paul se leva de son tabouret et enlaça sa petite-fille tendrement. Mia respira l'odeur de son grand-père en retenant un sanglot.

« Je suis tellement heureuse de t'avoir retrouvée, Papy...

— Ma chérie, Oldelyn est un pays dangereux, souviens t'en. Autrefois cette terre n'apportait que des merveilles pour ceux qui la découvraient. Aujourd'hui la guerre est partout, la méfiance et la haine aussi. Oldelyn est corrompue. Par les hommes ou par les Sages, je n'en sais rien, mais le Mal a trouvé une brèche et s'y est engouffré. Ne t'approche pas de ce Mal, Puce. Promets-le-moi. »

Le garde s'avança dans la cellule et prit Mia par le bras.

« Sors de cette cellule. Exécution.

— Elle a entendu ! rugit Paul. Ne la touchez pas ! »

Paul Thénos se tourna une dernière fois vers Mia.

« Je connais ma petite fille par cœur, lâcha-t-il en un souffle. Tu as la justice chevillée au corps. Tu vas vouloir m'aider à sortir de là. Ne le fais pas, Mia. Tu dois vivre ta vie. Ne prends pas de risques inconsidérés pour ton vieux Papy.

— Papy ! cria Mia en se faisant expulser de la cellule. Je reviendrai te voir !

— Donne-moi des nouvelles de ma famille de temps en temps ! » lui cria-t-il. Mia était déjà sortie, la lourde porte claqua d'un bruit sourd.

« On sort », fit le garde en la poussant dans le couloir.

Dans les couloirs de la prison retentissait toujours la voix rauque du prisonnier.

*« Dans le pays des Pieds verts...Tous les loufdingues s'roulent par terre...En burlant comme des fous...Houyouyou ! Houyouyouyou ! Houyouyouyou! »*

Mia sourit. Son grand-père avait réussi à importer un petit bout de joie sur Terre dans cet enfer souterrain. Chaque fois qu'il devait entendre un prisonnier fredonner cette chanson idiote, c'est un morceau de sa vie, de sa famille, des éclats de rire qu'il partageait avec Mia dans sa voiture, qui devaient lui résonner aux oreilles.

Lyriana l'attendait devant la première grille. Elle lui rendit son sac à dos.

« Pourquoi ne m'as-tu rien dit sur mon grand-père ? lui demanda sèchement Mia.

— J'ai été lâche, Mia, avoua Lyriana en se dirigeant vers l'ascenseur. Je n'avais aucune idée de ce que tu aurais pu penser de moi. Quand je t'ai dit que des patins ouvraient la porte vers un autre monde, tu m'as sans doute cru folle, mais tu étais curieuse. Si je t'avais simplement dit que ton grand-père était vivant, peut-être m'aurais-tu juste traitée de folle, avant de t'enfuir, tout simplement. J'avais besoin de toi. Je n'ai pas pris le risque. Maintenant, si tu veux bien, rentrons chez moi. Tu rejoindras les autres Passagers demain. J'en ai discuté avec la Première des Sages. Tu dois dormir. Tu es épuisée. »

Mia freina d'un dérapage sec au milieu du couloir.

« Avant, je veux savoir une chose.

— Quoi donc ?

— Qui est vraiment ce Forgeron ?

— Je ne peux pas te le montrer. Mais je peux te montrer quelque chose qui te donnera une idée. Suis-moi. »

Lyriana la devança dans le couloir sombre.

L'ascenseur happa de nouveau Lyriana et Mia pour une longue, très longue montée. A mi-parcours, il fallut changer de colonne. Mia se retrouva à cheminer sur une passerelle suspendue entre deux tours, au-dessus d'un interminable vide, qui se balançait sous les coups de blizzard. La nuit était tombée, la température aussi. Mia commença à comprendre ce que le froid d'Oldelyn pouvait signifier.

« Il faut prendre un autre ascenseur vers la treizième tour, l'informa Lyriana. La plus élevée. »

La passerelle serpentait entre les tours, qui à cette altitude se drapaient d'une épaisse couche de glace immaculée. Hormis quelques fenêtres qui laissaient échapper la lueur d'un flambeau, l'obscurité avait envahi les hauteurs du château. Transie de froid et de fatigue, Mia avança en patinant jusqu'à un autre ascenseur, dont Lyriana avait actionné la commande.

La double porte s'ouvrit sur une vaste cabine translucide, d'une parfaite pureté. Plus on grimpait les étages de Gunfaar, plus on avait l'impression de rejoindre les cimes des dieux. A la différence notable que les deux visiteuses étaient ici totalement seules. Plus une créature hybride, plus un être pour les accompagner vers le sommet du château.

« Attention au vent ! » lui lança Lyriana lorsque l'appareil stoppa.

Trop tard. La porte fut à peine entrouverte que Mia fut balayée par une bourrasque glacée qui la projeta au fond de la cabine. Sans avoir jamais séjourné au pôle Nord, Mia se dit que la température devait y être similaire. Elle remonta vivement son écharpe et enfouit sa tête sous son bonnet, qui lui semblaient de bien maigres armures contre ces rafales assassines.

Bon an mal an, la fillette avança sur une nouvelle passerelle, plus étroite, qui ceinturait la treizième tour. Les deux Passagères se trouvaient au sommet de la plus haute tour de Gunfaar. En s'approchant de la rambarde, Mia aurait pu être saisie de vertige. Mais ce n'était pas l'ivresse de l'altitude qui saisit la jeune fille. Mia avait les yeux rivés vers le ciel.

Celui-ci ne brillait plus seulement de millions d'étoiles, mais était balayé par d'éclatantes tâches vertes, apparaissant et disparaissant comme si elles étaient secouées par le vent. Sous ces draps de feu verdoyant, la plaine d'Oldelyn se révélait comme en plein jour, zébrée elle aussi par cette fabuleuse projection de couleurs. Cette danse entre la lumière et les étoiles laissa Mia bouche bée. La fillette s'approcha de la rambarde, sans croire à ce qu'elle contemplait.

« Des aurores boréales, lui précisa Lyriana. Il y en a beaucoup à cette période de l'année. Elles rendent les éléments capricieux. Le blizzard est violent quand les aurores boréales surviennent.

— J’ai toujours rêvé d’en voir en vrai, mais là... ». Mia ne put terminer sa phrase.

« Mais ce n’est pas cela que j’ai voulu te montrer ici, reprit Lyriana, la voix en partie couverte par les sifflements du blizzard. Suis-moi de l’autre côté de la tour. Elle donne sur le nord. »

Alors que là-haut quelqu’un semblait secouer toujours plus fort ce tapis de lumière verte, Lyriana et Mia s’avancèrent de l’autre côté de la passerelle. Au blanc des étoiles, au vert des aurores boréales, se mêlait une lueur rouge vif. Le ciel prenait des tons irréels. Lyriana passa des bras réconfortants autour des épaules de sa protégée.

« Vers l’horizon, lui dit-elle en tendant le doigt. Regarde vers l’horizon. »

Mia s’approcha de la rambarde en évitant de regarder le sol qui lui semblait chanceler loin, très loin en contrebas... devant elle, une immense plaine, occupée par des forêts touffues, reflétait les lumières zébrées de l’aurore boréale. De petites zones de lumière y marquaient les quelques villages. Cette plaine était délimitée au nord-est par d’imposantes montagnes, dont Mia devinait les pics acérés comme des canines, leur donnant un aspect terrifiant.

Par-delà les montagnes, Mia devina l’origine de la lumière rougeoyante, qu’elle avait aperçu depuis le lac. Un rouge vif, couleur rubis, gonflé d’une fumée brune qui s’élevait au-dessus des sommets. On aurait dit qu’un gigantesque incendie ravageait l’arrière des terres.

Lyriana pointa du doigt la lueur.

« Tu vois cette lumière, au loin, derrière les montagnes ? Ce sont les terres de Skala. Le territoire du Forgeron. Il travaille sans relâche. Cette lueur, c'est le feu qu'il nourrit nuit et jour pour faire fondre la glace, et s'emparer des mines de diamant, de cuivre, d'or et de fer.

— Cette lumière, c'est... du feu ? » répéta Mia, ne pouvant dissimuler son inquiétude. C'était une région entière qui semblait se consumer. La chaîne de montagne aux dents acérés, d'aspect si angoissant, lui faisait l'effet du rebord d'une marmite en ébullition, une frêle barrière de protection contre la lave d'un volcan prête à se répandre sur la plaine qui s'étendait sous ses yeux.

Que pouvait-il bien se passer par-delà ces montagnes pour faire fumer le feu des Enfers ?

« Son empire grandit de jour en jour », lui raconta Lyriana.

Les deux Passagères avaient quitté le château et patinaient dans la nuit, en direction d'un petit chalet, situé en périphérie de Gunfaar. Lyriana regardait droit devant elle, le regard sombre, comme si la nouvelle qu'elle venait de faire passer à Mia l'avait atteinte plus profondément encore.

« Les montagnes de Talsyuk forment une barrière difficilement franchissable entre lui et nous. Mais dès l'instant où il sera prêt à les traverser, il sera trop tard. Il sera trop puissant pour l'armée d'Oldelyn. Tu te souviens des soldats que tu as vu dans les rues de Gunfaar ?

— Oui, répondit Mia. Ils m'ont un peu fait peur... ils avaient l'air très sûrs d'eux.

— Ils sont courageux, mais les habitants d'ici n'ont aucune expérience de la guerre. Personne ici ne s'est jamais battu. Le Forgeron, lui, est un Passager. Il vient de Gaïa, il est des nôtres.

— Il vient de la Terre ?

— Ça ne peut pas être possible autrement. Il supporte les chaleurs extrêmes des mines de Skala. Et lui connaît la guerre. Il sait se battre et se défendre. Et pire que tout, le feu et la chaleur le protègent de l'armée d'Oldelyn. Seuls les Passagers peuvent l'approcher. Mais les

Passagers sont bien peu nombreux, et pourquoi iraient-ils combattre pour un monde qui n'est pas le leur ? »

Mia et Lyriana empruntèrent un petit sentier enneigé qui remontait en pente douce vers un hameau en contrefort de la forêt. Le chalet de Lyriana ne payait pas de mine, une petite bicoque de bois clair dans laquelle il semblait difficile de faire entrer plus de deux personnes. A l'intérieur du modeste salon, Mia respira une délicieuse odeur de bois de cheminée et de chocolat chaud. La pièce était occupée sommairement : une table et deux tabourets de bois, un vaisselier, une étagère garnie de bandes dessinées, et un vieux fauteuil de cuir usé jusqu'à l'os. Lyriana avait dû sacrément galérer pour l'emmener jusqu'ici, songea Mia.

Agenouillée sur un vieux tapis persan, Lyriana s'employa à faire repartir le feu qui mourrait dans la cheminée. De belles flammes s'élevèrent du petit bois dans un joyeux crépitement, puis caressèrent la bûche qui s'embrasa aussitôt.

« Les Oldelyens ne connaissent pas le bonheur de se réchauffer au coin d'un feu », affirma Lyriana en souriant à son invitée.

Mia approcha ses mains de l'âtre en laissant échapper un bâillement.

« Tu dois être épuisée, Mia. »

La fillette s'assit par terre, blottie contre Lyriana.

« J'ai l'impression que je n'ai pas vu ma famille depuis des jours. Qu'est-ce qui va se passer si... si je m'endors ici, et que le temps s'écoule normalement sur Terre ? Demain, Gabriel va se lever, il va voir mon lit vide, mes parents vont être morts d'inquiétude...

— Mia, je te le promets, tu peux rester ici des jours si tu le souhaites, dès l'instant où tu reviendras à Gaïa, tu retrouveras ta vie presque à la minute où tu l'as quittée. Je sais que cela semble difficile à comprendre. Mais le temps qui passe ici obéit à des règles qui lui sont propres. Tu crois que c'est le même soleil qui nous éclaire ? Que la Voie Lactée se trouve au-dessus de nos têtes ? Qu'une année ici dure 365 jours ? »

Mia pensa à l'opération Doc Emmett Brown. Dans son sac à dos comme au bord de la patinoire, chez elle, les chronomètres poursuivaient, *devaient* poursuivre leur course synchronisée. Elle pensa à Jacqueline, son vieux vélo garé devant la patinoire. Se trouvait-il toujours devant la porte d'entrée ? Les projecteurs de la patinoire étaient-ils toujours allumés ?

La fillette se contenta d'une moue dubitative. Ces questions lui donnaient mal à la tête.

« Tu peux rentrer quand tu veux, Mia. Tu es libre d'aller et venir. Si demain tu reviens à Gaïa, tu retrouveras la vie d'ici exactement comme quand tu l'avais quittée. En attendant, tu as besoin de manger

un morceau, et surtout de dormir. Tu as passé une longue journée, on peut dire ça comme ça ! »

Lyriana offrit à Mia un copieux dîner de blé cuit, de haricots verts et de viande séchée. La fillette n'osa pas demander de quelle espèce de viande il pouvait s'agir, même si de toute évidence, les bœufs charolais ne peuplaient pas beaucoup de champs par ici...

En guise de dessert, Mia eut droit à un bol de lait bien chaud de chevrouton, un lait épais et riche qui rappelait à Mia les tubes de lait concentré qu'elle avalait lors des entraînements rigoureux d'hiver. Lyriana proposa d'agrémenter le tout d'un petit plaisir coupable bien terrestre : elle demanda une barre de chocolat à Mia et la plongea dans le liquide brûlant.

La fillette et sa protectrice dégustèrent en riant cette mixture chocolatée, qui pouvait réchauffer tous les cœurs.

A peine avaient-elles terminé que Mia sentit tout son corps abandonner le combat pour rester éveillé. Elle faillit s'écrouler le nez dans son bol vide.

Lyriana s'occupa de la porter vers un petit lit simple collé au sien.

« Dors bien, championne, lui murmura Lyriana lorsqu'elle fut bordée sous une chaude couverture. Demain, tu as rendez-vous avec ton destin... »

Malgré le vent qui hurlait à la fenêtre du chalet, Mia dormait déjà du plus profond sommeil qu'il lui ait été donné de connaître.

Dans son rêve, dont elle ne garderait aucun souvenir, elle parcourait la forêt enneigée, pédalant à tout rompre sur son vélo rose, son petit frère agrippé derrière elle. Elle sentait le souffle chaud d'un cyaigne lui caresser la nuque, elle entendait le battement de ses immenses ailes claquer à ses oreilles. Au moment où elle se figura le bec élané de l'animal s'ouvrir sur elle, Jenshin apparut sur le sentier, murmurant un intraduisible charabia qui figea l'oiseau au-dessus d'elle.

Les longs cheveux bleu nuit de la jeune souveraine dansaient doucement dans la bise glacée. Jenshin regardait fixement Mia de ses yeux clairs, un étrange sourire figé sur son visage translucide. Mia ne comprit pas tout de suite que ce n'était pas elle, mais son petit frère qu'elle observait.

Et ce regard n'avait rien de rassurant. C'était un regard qui disait « Bientôt, tu seras à moi, toi aussi ».



# CHAPITRE 6

## La journée du Vent d'Ouest

Un soleil matinal caressait la glace de la place centrale. Cette même place déserte que Mia avait traversé la veille en arrivant au château était aujourd'hui transfigurée. Gunfaar avait revêtu ses habits des grands jours.

Une foule innombrable débordait de la place dans les rues adjacentes. De loin, Mia avait aperçu de hauts gradins, disposés le long des murailles du château, d'où pendaient des oriflammes et bannières qui battaient fièrement au vent. L'image replongea un instant Mia dans ses cours d'histoire de CM1. Elle se souvenait que les illustres familles et seigneureries étaient souvent représentées sur leurs blasons par des animaux fantastiques, censés incarner la puissance de leur Maison. Il devait en être de même à Oldelyn.

Une nuée de cyaignes voltigeaient haut dans le ciel, tournoyant au-dessus de la foule comme des rapaces s'apprêtant à fondre sur leur proie, sans que personne ne trouvât à s'en inquiéter. La vision provoqua un frisson dans le dos de Mia.

La jeune fille et Lyriana se frayèrent péniblement un chemin au milieu de la foule, jusqu'au pied des gradins. Ça et là, des enfants patinaient, jouaient à ce simili-hockey que Mia avait observé la veille. Certains exécutaient quelques sauts devant le regard désapprobateur de leurs parents. Mia envia l'aisance et la grâce de ces enfants parfois

si jeunes, qui semblaient tous nés avec une paire de patins aux pieds. Sur les trottoirs se tenaient des concours de sculpture sur glace. Encouragés par la foule, les artistes exécutaient mille prouesses, sculptant de leurs mains nues, en effleurant simplement la matière, des œuvres gigantesques : cyaignes déployant leurs ailes, ours blancs au pelage soyeux, loups au corps de lion s'affrontant sur les pentes d'une montagne... un artiste recueillit de chaleureux applaudissements pour avoir reproduit la Première des Sages, perchée en majesté sur une tour du château de Gunfaar, les bras embrassant la cité de Gunfaar. Joli, mais un brin fayot, jugea Mia.

Une musique entraînante et entêtante résonnait aux oreilles, un air de flûte festif accompagné d'une lourde rythmique de tambours et de timbales. Des effluves de viande grillée montèrent aux narines de la fillette, qui en eut l'eau à la bouche malgré l'heure matinale. Des spectateurs plongeaient des visages bouffis dans de hauts gobelets de bois pour y boire à grandes lampées, avant de passer le breuvage à leur voisin en lâchant des rots sonores et en riant aux éclats. La bière semblait avoir un certain succès à Oldelyn, en conclut Mia.

Les Passagers étaient réunis devant la porte principale du château. Les nouveaux arrivants devaient ouvrir la procession, les anciens fermeraient la marche. Tous allaient être présentés à la foule, au milieu de la place. Mais la Consécration des Passagers n'était que le

premier acte de la journée du Vent d'Ouest, la plus importante fête d'Oldelyn.

Lyriana lui avait transmis les consignes sur le chemin de Gunfaar. Rien de bien compliqué : rester groupé avec les nouveaux, exécuter trois tours de la place en file indienne, deux en avant, le dernier en marche arrière, en gardant une distance raisonnable avec son voisin. Les nouveaux Passagers devaient ensuite s'arrêter en face de la tribune de la Première des Sages, la saluer, puis se tourner vers la foule et prononcer les vœux de tout nouvel habitant d'Oldelyn : « *Io souvo kalistè Oldelyna mal, sa io mia saviona* ». Lyriana lui avait traduit cette formule ancestrale par quelque chose comme « Oldelyn, accueille-moi comme ton enfant, je saurai en être digne ».

« Eh oui... Mia veut dire « digne » en oldelyen ! » lui avait précisé Lyriana avec malice.

Tous les nouveaux Passagers arboraient la même tenue, une tunique de fourrure bleu ciel, une chapka de fourrure sable et des gants de cuir blanc. Les anciens Passagers, eux, se reconnaissaient à leur tunique vert bouteille. Une jeune femme en manteau rouge écarlate, visiblement débordée, patina à toute hâte vers les deux nouvelles venues.

« Bonjour, bonjour, vous êtes en retard. Vous, j'imagine que vous êtes une Ancienne ?

Lyriana fit une moue de protestation.

« Sympa...

— Enfilez ça, reprit la femme au manteau rouge. Vous connaissez la procédure ? Oui ? Bon. Alors tout va bien. Nous n'avons que quelques minutes. Mettez-vous devant. Allez, allez ! »

La jeune femme dévisagea Mia.

« Toi, tu es... oh, je comprends. Te voilà. On se demandait où tu étais passée. Il faut que je te trouve une tenue adaptée. Mais comment je vais faire ça ? Nous n'avons aucune tenue pour les enfants de ton âge ! »

Mia poussa un soupir d'agacement. La garde trépigna sur ses patins.

« Bon, pas de panique. Tu vas enfiler une tunique un peu plus grande, tant pis. Viens avec moi. »

Sans lui demander son avis, la garde empoigna Mia par la main et la conduisit à une petite guérite à l'arrière de la foule, où se trouvaient entreposées les tenues des Passagers. Assis en tailleur devant une pile de vêtements, un vieillard renfrogné dévisagea à son tour Mia.

« C'est pour elle ? Mais je n'ai rien de cette taille, moi...

— Donne-lui une tenue d'adulte, tant pis, nous n'avons pas le temps de faire autrement. La plus petite que tu as. »

Le vieillard pesta, cracha par terre, et se leva péniblement vers la pile de tuniques. Il en sortit l'uniforme complet de Mia.

« Met ça par-dessus tes vêtements, petite, lui ordonna-t-il en lui tendant l'ensemble.

— Vous n'avez rien d'autre ? Je vais me prendre les pieds dans ce machin trop long ! Je vais avoir l'air de quoi, moi ?

— D'une petite trabouleuse qui empêche les gens de faire leur travail, voilà ! beugla le vieillard. Ce n'est pas à moi de penser à ces détails ! Ils auraient dû me le dire, là-haut, voilà tout ! Allez, prends moi ça et disparais de ma vue ! »

Mia lui tira le manteau des mains en le fusillant du regard. Pour la deuxième fois depuis son séjour ici, la fillette ressentit un goût amer dans la bouche, le goût que ressentent ceux qui ne se trouvent pas à leur place. En enfilant sa tunique, sa crainte se confirma. Elle ressemblait à un grand sac poubelle avec ce tissu trop grand. La tunique traînait lamentablement à ses pieds, il y avait bien un mètre de trop.

« Passagers, regroupez-vous ! cria la garde. La procession va bientôt commencer ! »

Mia sentit son cœur accélérer et son souffle se raréfier. La panique revint, sournoise, lui emmêlant les tripes. Lorsqu'elle songea à ce qu'elle portait sous cette tunique. Son jean et sa ceinture.

Elle se hâta de la défaire, en priant pour que le jean tienne, fit bouffer la tunique et la serra contre sa taille. La ceinture vint soutenir l'ensemble de la plus harmonieuse des façons. Ouf ! Restait la chapka, qui lui tombait un peu sur les yeux, et les gants qui ressemblaient plutôt à des gants de vaisselle, mais le tout ferait l'affaire.

Mia se hâta de rejoindre les nouveaux Passagers. Evidemment, la plupart ne manqua pas de la dévisager à leur tour, un petit sourire en coin. D'autres ne riaient pas. Ils semblaient avoir en travers de la gorge la petite séance de glaciation offerte la veille par Jenshin. De toute évidence, jugea Mia, la place la plus difficile à se faire à Oldelyn serait parmi ceux de sa propre espèce.

Mia reconnut plusieurs des Passagers. Le gros islandais qui avait reçu une chaussure à sa place sur le coin de la figure lui donna un coup de coude discret lorsqu'elle se fraya un chemin à côté de lui. Petite revanche gratuite, qui manqua de la faire tomber.

« Mets-toi à côté de moi, si tu veux ! » lui souffla une voix derrière elle. Mia reconnut la jeune australienne aux grosses lunettes

noires, qui lui adressa un sourire plein de confiance. La fillette accueillit cet élan de bienveillance avec le plus grand soulagement.

« Merci, lui répondit Mia. Je suis...

— Je sais qui tu es. Tu es la petite qui a fait péter les plombs de l'Assemblée hier. Mia Beaumont. Moi, c'est Vanessa. Je viens de Brisbane, en Australie. Je n'ai pas bien compris la violence des réactions quand tu t'es présentée hier. En tout cas, grâce à toi on a eu droit à notre premier coup de froid !

— Je suis désolée pour ça... » bredouilla Mia.

Vanessa lui répondit d'un haussement d'épaules.

« On n'a rien senti. Et la décongélation est immédiate, encore mieux qu'une barquette de lasagnes dans un micro-ondes.»

Mia pouffa.

« C'est à cause de mon grand-père, reprit la jeune fille. Il est connu ici. Il a... bref, mon nom a l'air de poser des problèmes. Pour les habitants d'Oldelyn autant que pour les Passagers.

— Laisse-les dire ! Certains Passagers veulent un peu trop se faire bien voir tout de suite. La plupart ne comprennent même pas ce qu'ils sont venus faire dans cette galère. Tu les aurais vus, hier soir ! Tout perdus et tremblotants dans le château de Gunfaar ! On aurait dit des petits enfants un premier jour de colonie de vacances. Ils suivaient les intercesseurs comme s'il s'agissait de leurs propres parents !

— Les quoi ?

— Les intercesseurs. Ceux qui agissent entre les Passagers et les Oldelyens. On nous a tout expliqué hier soir.

— Il fallait être là ! » grogna une voix. Devant Vanessa, un jeune homme venait de se retourner. La trentaine, chauve, le teint mat, sec comme une trique. Il semblait ronger son frein depuis le début de la conversation.

« Je te préviens Mia, avec nous tu n'auras pas de traitement de faveur. On en a parlé hier soir avec les autres. Tu es plus jeune, mais je me méfie de toi, et crois-moi, je ne suis pas le seul. Les mystères autour de toi ne nous disent rien qui vailent. Garde tes distances avec les Passagers. »

Lorsqu'il eut terminé, Vanessa mima à Mia un joueur de pipeau, avant de balancer sa main droite par-dessus son épaule, un geste qui disait clairement « On s'en fout de ses menaces ». La petite fille sourit, levant le pouce vers Vanessa en signe d'approbation.

Un grand brouhaha souleva la foule, dans les tribunes comme dans toutes les rues alentour. Mia aperçut Jenshin se lever, imitée par son imposant cortège, puis par tout le public. S'échappant de nulle part, une mélodie puissante et solennelle fut jouée par un instrument qui ressemblait à un orgue. La foule leva les yeux au ciel.

« Au signal des chollimas, Passagers, suivez-moi ! » cria la garde en tête du cortège.

Mia n'eut pas le temps de se demander ce qu'était qu'un chollima. Levant les yeux à son tour, elle aperçut une nuée d'insectes volants noircir le ciel. Une masse noire informe voltigeait à bonne distance des cyaignes, qui continuaient à voler en cercle à plus haute altitude.

Subitement, la masse noire se tordit, se compacta, s'étira, puis se compacta à nouveau, dans une danse céleste qui rappelait les migrations d'étourneaux à la fin de l'été. La forme dansait loin au-dessus de la foule. Le public exultait, les enfants sautaient sur leur siège en battant des pieds et des mains.

« Tout ça pour... des oiseaux ? demanda Mia à voix haute.

— Ce ne sont pas des oiseaux, chérie... » lui répondit Vanessa, les yeux rivés vers le ciel.

L'instant d'après, le ciel tomba sur la tête des milliers de spectateurs de Gunfaar. La nuée volante fondit sur la place centrale en un piqué théâtral, le vrombissement des ailes fut bientôt couvert par des hennissements déchaînés. Vanessa avait raison, ce n'étaient pas des oiseaux.

Dans le ciel de Gunfaar cavalaient des centaines de chevaux ailés, parfaitement regroupés en une seule et même flèche, fondant droit sur les Passagers. Mia les vit galoper dans l'air comme s'ils battaient la route, à tout rompre. Leurs cuisses saillantes vibraient sous

l'effort du galop, ponctué par d'amples battements d'aile. Ils dévalaient le ciel à une vitesse phénoménale.

Bouche bée, Mia vit la meute atterrir dans un assourdissant fracas sur la glace de la place centrale, de chaque côté du groupe des Passagers, sous les vivats de la foule. Les cloches de cristal de la dixième tour résonnèrent dans le ciel de Gunfaar, saluant joyeusement leur arrivée.

Une Passagère d'une vingtaine d'années, à côté de Mia, s'empressa de sortir de sous sa tunique un smartphone, et le pointa en tremblotant vers ce spectacle. Mais à peine eut-elle pressé le bouton rouge que son appareil émit un long bourdonnement, puis un claquement sec, avant d'imploser dans ses mains. La Passagère lâcha le smartphone, comme s'il était devenu brûlant. Il finit par fumer, à terre, sur la glace, sous les yeux médusés des autres Passagers.

« Ils nous avaient prévenus hier soir », murmura un garçon métis, le visage à moitié couvert par de longues dreadlocks.

Mia avait déjà entendu ce bourdonnement et ce claquement : lorsque l'ordinateur d'Oscar s'était brusquement éteint, sans raison, devant la photo des talarias. Oldelyn, d'une manière qui défiait toute compréhension, avait créé le plus incroyable des brouilleurs informatiques. Aucun appareil connecté ne pouvait enregistrer la moindre image de ce monde sans s'autodétruire. La jeune Passagère ramassa en pestant les restes fumants de son smartphone.

« Je venais de l'acheter... saleté de pays ! »

À quelques mètres du petit groupe, les chevaux venaient d'entamer leur tour sur la glace, glissant et se rattrapant par de grands coups d'ailes. Le spectacle était féérique. Puis, progressivement, les chollimas qui avaient terminé leur tour d'honneur se positionnèrent les uns à côté des autres, formant une majestueuse allée qui coupait la place en deux parts égales.

« Passagers, en avant ! » Hurla la garde.

Le cortège se mit en branle à son tour. Mia respecta scrupuleusement les consignes, restant à une distance raisonnable de son voisin de devant. Vanessa patinait juste derrière elle. Les Passagers défilaient dans l'allée formée par les chollimas, qui battaient des ailes à leur passage, comme pour les applaudir. Subjuguée, Mia entendait à peine la foule crier à pleins poumons.

En bons élèves, les Passagers exécutaient leur deuxième tour d'honneur en une harmonieuse file indienne. Le souffle qui s'échappait des naseaux des chollimas réchauffait un peu l'atmosphère autour des Passagers.

« En arrière ! » retentit une voix en tête du cortège. Mia, patinant de plus en plus vite, pivota d'instinct. Elle arborait un sourire béat dont elle aurait été gênée en d'autres circonstances. Oldelyn avait achevé de la conquérir. Il ne lui restait qu'à savourer l'instant.

« On ralentit ! » cria la voix alors que s'achevait le troisième tour d'honneur. Un par un, les Passagers s'exécutèrent. La procession freina comme une seule et unique machine bien huilée. Mia se fendit d'un petit dérapage gracieux, avant de lever le regard vers la tribune. Tous les nouveaux arrivants d'Oldelyn se trouvaient face à la Première des Sages. La foule se tut. Même les chollimas semblaient s'être calmés.

Debout dans la tribune, la souveraine les dévisagea un par un, pendant quelques longues secondes.

« La Première des Sages va parler... » murmura un Passager. Mia reconnut le Japonais zélé qui s'était présenté la veille.

« Comment va-t-elle pouvoir se faire entendre de tout ce monde-là ? » interrogea la jeune fille au portable cassé.

Alors que la foule guettait ses premiers mots dans un silence de cathédrale, Jenshin ouvrit ses bras. Quatre oiseaux argentés descendirent du ciel pour s'y poser. Elle leur murmura quelques mots, avant de les laisser s'envoler aux quatre coins de la place. Puis la Première des Sages se mit à parler.

« Passagers ! Vous êtes la nouvelle force d'Oldelyn. »

La voix de Jenshin s'échappait de chacun des quatre oiseaux, dans une parfaite synchronisation. Toute la place résonnait des paroles de la souveraine. Mia en resta bouche bée.

« Nous nous honorons de vous compter parmi nos hôtes. Vous avez été choisis car vous portez en vous le courage de vous confronter à une double réalité. Vous connaîtrez l'immense privilège d'appartenir à deux mondes. Usez de ce privilège avec sagesse. L'équilibre de nos lieux repose sur le secret. Il vous appartient de respecter ce secret. Cette tâche sera parfois un fardeau. Vous devrez pourtant l'assumer. J'ai confiance en vous.

Passagers, cette Consécration revêt pour moi cette année un goût particulier. Je n'ai pas l'habitude d'accueillir des invités dans un pays en guerre. »

Un léger brouhaha s'échappa de la foule. Jenshin leva autoritairement la main, avant de reprendre.

« Il y a peu de temps, nous, habitants d'Oldelyn, ignorions tout de ce mot. Bien au contraire : laisser les hommes de Gaïa se battre entre eux, sans que jamais cette violence ne pénètre nos terres, était notre fierté. Aujourd'hui, le feu et le sang lèchent nos portes. Nous avons dû nous habituer à cet état de fait. Nous avons dû apprendre à connaître un ennemi, nous qui vivions depuis toujours en harmonie. »

Mia se pencha vers Vanessa.

« Elle parle...

— Du Forgeron », chuchota la jeune Australienne en réhaussant ses lunettes.

« Je ne ferai pas de vous des soldats, poursuivit Jenshin. Cette guerre n'est pas la vôtre. Mais je ne peux pas vous dire jusqu'à quand vous serez épargnés par la violence qui gagne nos terres. »

La foule s'agitait. Mia entendit un glissement discret sur la glace. Lyriana s'était approché d'elle.

« Je n'ai jamais entendu la Première des Sages évoquer aussi clairement la guerre. La situation doit être plus grave que prévu. »

« Et je ne m’interdis pas, reprit la souveraine du haut des tribunes, d’employer chaque talent, chaque compétence, chaque atout que j’aurai sous la main pour défendre notre terre. Y compris vous, Passagers.

— Voilà qu’on est enrôlés, maintenant ! » souffla un garçon athlétique à la droite de Mia. Il tendit la main à la fillette.

« Choi Joon Han. Enchanté. Mais tu peux m’appeler Joon Han.»

Le premier des Passagers à s’être présenté la veille, lors de l’Assemblée des Sages. Joon Han secoua vigoureusement la main de la fillette et la gratifia d’un large et chaleureux sourire.

La souveraine marqua une pause. Les oiseaux voltigeaient toujours en stationnaire au-dessus des gradins. Puis, maîtrisant sagement le rythme d’un bon discours politique, la jeune souveraine reprit :

« De même que les Passagers qui serviront Oldelyn seront traités avec les mêmes faveurs que tout habitant d’Oldelyn... les Passagers qui pactiseront avec l’ennemi subiront les mêmes châtements que tout traître à Oldelyn. Les geôles de nos prisons en témoignent : Passager ou pas, à mes yeux, un traître restera un traître. »

Mia accusa le coup. Cette pique s’adressait directement à elle, elle s’en doutait. Son grand-père croupissait à quelques mètres d’ici, sous leurs pieds, dans sa sombre cellule. Sans doute entendait-il les

bribes de ce discours autoritaire par un soupirail de la prison, songeait-elle.

« Passagers, conclut la souveraine, je ne doute pas de vous. Vous portez en vos cœurs les vertus qui font de vous des êtres uniques, si précieux à nos yeux et à nos cœurs. Votre vie va s'enrichir de mille découvertes. Les nôtres s'illumineront de votre présence et de votre sagesse. »

« Ça va être à vous », chuchota Lyriana à l'oreille de Mia.

La Première des Sages tendit à nouveau ses longs et maigres bras blancs en une immense embrassade aux Passagers. Les quatre oiseaux argentés s'y posèrent, se laissèrent embrasser par la souveraine, avant de s'envoler à nouveau dans le ciel de Gunfaar. Les chollimas battirent la glace de leurs pattes, parfaitement synchronisés.

« Longue vie à vous, Passagers ! *Oldelyna lai kalima ngal* »

— *Io souvo kalistè Oldelyna mal, sa io mia saviona* », reprirent en chœur la cinquantaine de Passagers.

Un lourd silence envahit les lieux. Puis, comme un vent soufflant depuis des contrées lointaines, un bruit sourd monta de la place. Les tribunes grondèrent lentement de joie, dans un crescendo qui fit dresser les cheveux de Mia. Puis ce fut l'explosion.

Les milliers d'habitants de Gunfaar, des tribunes et alentour, des balcons des appartements, des porches des maisons, des ruelles et des

avenues, applaudirent à tout rompre, accompagnés par les chollimas qui battaient joyeusement des ailes ou se cabraient. Les cloches de la dixième tour tintèrent à nouveau, rejointes par un chœur de cuivres. La ville entière, le pays entier, paraissait transporté dans l'extase.

« Tout ça pour nous... » songea Mia.

Lyriana tapota l'épaule de la jeune fille.

« Je te laisse, Mia, c'est à notre tour de défiler. Retrouve-moi après, près du cabanon des tenues. »

La protectrice de Mia rejoignit le cortège des « anciens », qui entama une chorégraphie bien plus complexe que celle des nouveaux arrivants. Saltos, doubles et triples axels, triple lutz, arabesques : le niveau technique impressionna la jeune patineuse. Certains exécutaient des sauts de plusieurs mètres de hauteur.

« Allez, les Passagers, dégagez la place, maintenant ! » ordonna la première accompagnatrice en tapant des mains. Les vivats de la foule ne faiblissaient pas.

Les talarias de Mia eux-mêmes semblaient transportés d'excitation, brillant de leur plus belle lumière. Il fallait qu'elle se dégourdisse les jambes. La toute nouvelle Passagère Mia Beaumont vérifia que l'accompagnatrice avait le dos tourné, puis choisit une belle ligne droite d'une centaine de mètres sur la place.

Oubliant sa tenue bouffante et sa chapka qui lui couvrait les yeux, elle s'élança, euphorique, se retourna en patinage arrière, et bondit d'un mouvement sec comme un coup de couteau. Un tour bien groupé, puis un deuxième, et la réception, légère comme une plume, sur la glace.

Elle venait de plaquer ce fichu double axel qui la tourmentait depuis tant de semaines. Le geste fut parfaitement exécuté. Mia s'était sentie décoller à dix mètres du sol. La jeune patineuse leva les bras et éclata d'un rire franc et sonore, avant de rejoindre d'un pas vif le cortège des Passagers.

Elle aperçut Joon Han, qui s'était débrouillé pour trouver une brochette de viande grillée, qu'il dégustait au pied des tribunes.

« Joli saut, lui fit-il en souriant. Impressionnant !

— Tu as vu ? C'est incroyable ! Je n'avais encore jamais réussi à le plaquer ! J'avais l'impression que... que je pouvais exécuter tous mes

mouvements, aussi facilement que si je marchais ! Tu as déjà ressenti ça ici ?

— Je serais bien incapable de décoller plus haut que trente centimètres, rigola Joon Han Dans ma ville, Busan, je fais du patinage de vitesse. Champion universitaire ! ajouta-t-il fièrement.

— Ici, c'est sûrement plus utile de patiner vite que de bien sauter, admit Mia.

— Si c'est pour finir coursier dans l'armée d'Oldelyn, non merci!»

Joon Han secoua la tête avant d'engloutir la moitié de sa brochette.

Vanessa se joignit au duo, une longue tasse de bois à la main.

« Vous avez goûté cette bière ? Elle est incroyable ! Jamais bu un truc aussi bon. Et c'est une Australienne qui vous le dit !

— Vanessa, j'ai dix ans, je te rappelle ! » répliqua Mia en riant.

Vanessa pointa du doigt Lyriana, qui avait pris la tête du cortège de l'autre côté de l'esplanade.

« Ta copine est douée sur la glace, jugea-t-elle. Le public apprécie. »

Lyriana s'en donnait à cœur joie : une myriade d'arabesques, de royales, des doubles et triples boucles parfaitement plaqués. La

souplesse et l'agilité de Lyriana étaient proprement stupéfiantes pour son âge.

« Elle a le niveau olympique ! » lâcha Mia, pleine d'admiration pour son aînée.

— Attendez la suite, prévint devant eux un jeune homme ventripotent, au teint mat. Visiblement, les meilleurs patineurs d'Oldelyn entrent en piste juste après. Toute la ville attend ça. »

Il ajouta en distribuant les poignées de main à ses interlocuteurs:

« Alberto. Je suis Espagnol. De San Sebastian. Arrivé ici par l'intermédiaire de mon grand-père, cycliste sur piste, et lui-même Passager depuis près de cinquante ans ! Je ne savais absolument pas que j'étais capable de glisser sur la glace aussi facilement. Je n'avais jamais mis les pieds sur une patinoire. Et aujourd'hui, je sais avancer, reculer, accélérer, freiner, et même sauter ! Vous le croyez, ça ?

— Cet endroit permet à tout le monde de patiner aussi facilement que marcher, affirma Vanessa.

— Vous avez tous tracé... la rosace ? demanda Mia.

— Cette foutue rosace, ouais ! corrigea Alberto. J'ai mis plus de deux heures à la tracer la première fois. Mon grand-père me hurlait dessus, j'avais beau lui expliquer que je n'avais jamais enfilé de patins à glace de ma vie, il ne voulait rien savoir, le vieux. Je ne comprenais rien à ce qu'il me faisait faire. Je ne me suis jamais autant énervé de ma vie.

Et puis à un moment, pour qu'on en finisse avec ce cirque, je me suis appliqué. J'ai tracé son dessin à la noix, tout doucement, en tremblant comme une brindille. Au moment où la lumière m'a aspiré... je ne peux même pas décrire ce que j'ai ressenti.

— De la peur ? suggéra Joon Han.

— Une peur gigantesque, précisa Mia, alors que ressurgissaient les souvenirs de ce dimanche matin où elle avait entrouvert la porte d'Oldelyn. Incontrôlable.

— Si mon grand-père ne m'avait pas retrouvé tout de suite sur le lac gelé, poursuivit Alberto, je crois que j'aurais fait un arrêt cardiaque tellement j'étais mort de trouille. Je suis arrivé ici en pleine nuit. Il devait faire moins trente degrés, avec un blizzard pas possible. On n'y voyait pas plus loin qu'une dizaine de mètres. En revanche, on entendait très bien. Des hurlements de loups, des battements d'ailes de cyaignes, la neige qui tombait en tas du haut des sapins en bordure du lac...

— J'ai vu un cyaigne juste au-dessus de moi, quand je suis arrivée ici, ajouta Mia. J'ai cru qu'il allait s'abattre sur moi pour me dévorer d'un seul coup de bec. »

Dans un même réflexe, tout le groupe leva les yeux au ciel. Les cyaignes étaient toujours là, à voler en cercles, loin au-dessus des occupations de la foule. Qui pouvait savoir s'ils veillaient sur eux en amis, où s'ils les guettaient en chasseurs ?

« Je les sens pas, ces bestioles, grommela Vanessa. Dans aucun endroit du monde ou d'ailleurs des machins aussi impressionnants restent inoffensifs.

— Ce sont les gardiens d'Oldelyn les plus respectés, objecta Mia.

— Les plus redoutés, plutôt... »

Mia fut bousculé par un groupe d'enfants qui semblaient particulièrement pressés. La foule se réveillait, s'agitait, grondait. Ceux qui étaient partis se ravitailler en bière et en viande grillée s'empressaient de retourner à leur place. Jenshin s'était à nouveau levée. A ses côtés, un crieur s'époumona :

« Oldelyn, d'un seul cri, acclame la Caste d'Or ! »

Mía grimpa un escalier quatre à quatre pour admirer le spectacle de plus haut.

La jeune fille, habituée à l'ambiance discrète des compétitions régionales de patinage artistique, n'avait jamais connu la fièvre qui pouvait gagner une enceinte sportive de la taille de celle dans laquelle elle se trouvait.

En authentique fan de football, son père lui avait fait découvrir la passion qui pouvait embraser les mythiques arènes européennes ou sud-américaines: Anfield à Liverpool, San Paolo à Naples, le vertigineux « mur jaune » du Signal Iduna Park, à Dortmund, ou la furie qui s'emparait de la « Bombonera », théâtre des exploits du club argentin de Boca Junior les jours de derby contre River Plate. Mais rien de ce qu'elle avait vu n'égalait ce qu'elle avait sous les yeux.

Dans un vacarme assourdissant, une dizaine de garçons et filles, plutôt jeunes, firent leur entrée sur la place depuis la double porte du château, ouverte pour l'occasion. Chacun arborait une étincelante tunique d'or, dont les retombées voletaient derrière eux. Tous arboraient une dague à leur ceinture. Ils prirent possession de la place en quelques secondes, après avoir exécuté un tour d'honneur qui souleva des cris d'admiration. A leur vue, les enfants brandissaient de petites cartes, se les échangeant, se les montrant du doigt.

Aucun doute possible : la Caste d'Or était l'équipe des héros locaux. Des idoles auxquelles s'identifiaient les garçons et les filles d'Oldelyn. Leur équipe de foot à eux. Mais qui jouait l'adversaire ?

Le dernier à s'élancer était un grand patineur blondinet qui fit chavirer la foule lorsqu'il leva les bras, saluant au passage la Première des Sages visiblement ravie du spectacle. Il conclut son tour d'honneur par un double salto arrière. Le capitaine de l'équipe, de toute évidence.

La Caste d'Or se positionna en une formation bien précise, une sorte de losange, le blondinet au centre.

« Faites-la entrer ! » hurla une petite dame, non loin de Mia.

« Allez ! » compléta un petit garçon qui semblait être son fils, aussi excité que sa maman. Sur les gradins, enfants et adultes trépignaient de concert.

La place s'ouvrit en son centre dans un fracas de pierres et de métal, révélant une lourde grille de fer. Un garde s'approcha de la grille et actionna un levier. La grille s'ouvrit à son tour. La foule retenait son souffle.

Du trou béant s'échappa un grognement répugnant. Puis une énorme patte brune, velue, s'abattit sur l'esplanade, tâtant autour de la trappe. Puis une deuxième. Quelque chose allait sortir de là, et ce ne serait pas un petit rat.

Mia scruta autour d'elle. Dans le public, personne ne semblait effrayé.

Un deuxième grognement retentit. Mia tressaillit. Ce fut le moment que choisit la chose monstrueuse, qui se cachait dans les sous-sols de l'esplanade, pour exécuter son entrée théâtrale. La bête s'appuya sur ses pattes pour bondir hors de la trappe comme un pantin diabolique.

« Alkaya ! Alkaya ! » scanda la foule.

Le nom revint en mémoire de Mia. L'un des monstres d'Oldelyn, gardé par les détenus dans les sous-sols de Gunfaar.

Alkaya sonnait comme un doux nom pour une créature aussi hideuse. Un croisement terrifiant entre plusieurs animaux connus de la Terre, comme Oldelyn semblait s'amuser à en créer si souvent depuis des millénaires.

Un énorme serpent sur six pattes, à poils drus, qui aurait avalé un rat géant pour en prendre la silhouette. Une fois sorti de sa trappe, le corps velu de la créature se tortilla, comme s'il s'ébrouait. Mia aperçut ses yeux rouges, fous à lier. Sa mâchoire était emprisonnée par une épaisse muselière de glace. Malgré cet attirail, la bête parvenait à échapper d'horribles grognements, ce qui laissait tout le loisir d'imaginer les cris qu'elle aurait pu pousser la gueule ouverte.

Sa longue queue balayait presque la moitié de l'esplanade. Mia comprit immédiatement que cette queue serait l'arme de choix de la

bête. Un premier claquement renversa trois patineurs et les projeta à une quinzaine de mètres du sol. Des gardes postés aux abords de l'esplanade se hâtèrent d'en évacuer deux d'entre eux. Le reste de l'équipe se dispersa précipitamment sur la place en une chorégraphie qui semblait savamment étudiée, laissant au monstre le plus d'espace possible.

« Allez, vous êtes encore huit ! hurlait le petit garçon à côté de Mia. Vous avez peur de quoi ?

— Ils doivent... tuer ce truc ? osa lui demander Mia.

— Non ! répondit le garçon, sans quitter des yeux le spectacle. Pas la tuer ! Personne ne peut tuer Alkaya. Mais on peut l'affaiblir. La faire renoncer au combat. Mais pour ça, il faut une Caste super forte. Eux, ils l'ont déjà battue l'année dernière. Ils ont envie de garder leur titre, et Alkaya... elle se souvient d'eux. Elle veut se venger, ça se voit.»

Alkaya frotta ses pattes sur la glace comme un pur-sang préparant un galop, puis fondit sur trois patineurs qui s'échappèrent au dernier instant de sa trajectoire. La bête se retourna aussitôt, furieuse d'avoir manqué son coup. Sa queue claqua sur la glace de l'esplanade, faisant trembler les gradins.

Alkaya ne se précipitait pas. Elle guettait le coup à venir, scrutant la formation de ses adversaires de son regard rougeoyant. La couleur des yeux de la bête rappela immédiatement à Mia le ciel de feu qu'elle

avait aperçu la veille, celui qui embrasait les confins d'Oldelyn. Un rouge sang, du sang qui tâche, indélébile.

Deux colonnes de trois patineurs s'approchèrent prudemment de sa tête en poussant des cris secs et directifs : « Hay ! Yaoh ! » Deux autres patineurs, un garçon et une fille, patientaient de l'autre côté de la place, ouvrant un coin de mur. Mia crut comprendre la manœuvre : il s'agissait sans doute de faire venir prudemment la bête pour l'acculer. Mais Alkaya ne semblait pas disposée à se laisser guider.

En une furieuse ruade, elle dressa sa queue pour la faire claquer comme un fouet. La foule laissa échapper un cri de frayeur : un membre de la Caste ne put l'éviter et fut balayé en une fraction de seconde de l'autre côté de l'esplanade. Il fut évacué sur une civière pendant que les autres compétiteurs continuaient d'agiter leur tunique d'or pour attirer le regard de leur adversaire.

Plus que sept patineurs sur la glace ! la queue d'Alkaya balaya à nouveau toute la surface, esquivée de justesse par les mouvements des champions d'Oldelyn. Ils rivalisaient de prouesses techniques pour parvenir à éviter les coups. Soufflant à pleins naseaux, Alkaya se remit en marche, fonçant sur une colonne.

Une patineuse reçut de plein fouet la muselière de glace et valdingua à deux mètres du sol, avant d'être aussitôt évacuée. Un autre compétiteur crut être fauché par la patte avant gauche du monstre, mais il parvint à l'esquiver de justesse par un salto latéral réalisé à la

vitesse de l'éclair, sous les hourras du public. Il eut moins de chance avec la patte arrière gauche de la bête : au moment où il toisa la foule, tout fier de sa parade, Alkaya se retourna et lui asséna un violent coup de patte qui le fit hurler de douleur. Éliminé par un excès de fierté, il fut immédiatement évacué de l'arène.

« Plus que cinq ! annonça avec angoisse le petit garçon. Ils ne vont pas y arriver... Alkaya est en pleine forme, cette année ! »

Les cinq finalistes se regroupèrent au centre de la place. Alkaya, alléchée par ce groupe compact, fonça sur eux sans réfléchir, sans succès : tous s'étaient déjà dispersés et encerclaient désormais la bête. Le coup était rudement bien joué. Alkaya, paniquée, regardait dans tous les sens en soufflant bruyamment.

« Haya ! » hurla un des garçons.

À ce signal, les dagues furent sorties de leur fourreau et dressées vers le ciel. Alkaya agita sa queue et l'abattit lourdement sur le sol. Le coup fit trembler le groupe et déséquilibra une jeune patineuse, qui s'écroula aux pieds de la bête. La queue d'Alkaya se dressa à nouveau et s'enroula autour de la jeune fille qui poussa un cri, qui pouvait à la fois être de surprise et de douleur : la bête, visiblement, serrait fort.

Alkaya approcha sa prisonnière de son immense museau. Il était facile de supposer que sans sa muselière, la bestiole n'aurait fait qu'une bouchée de sa proie. Au lieu de l'avalier, elle préféra s'en servir comme appât, avec un certain succès.

Un par un, les garçons tentèrent de s'approcher pour glisser un coup de dague et libérer l'emprise de la queue. Un par un, ils furent balayés par des coups de pattes d'une prodigieuse agilité pour un animal de ce gabarit. En trois esquives parfaitement exécutées, l'un des garçons parvint tout de même à entailler d'un coup sec la queue de la bête, qui dans un réflexe immédiat relâcha son emprise sur la jeune fille. Celle-ci s'écroula sur la glace avant d'être évacuée à son tour.

La foule s'agita. La clameur s'intensifiait. Le moment de vérité était arrivé : Alkaya contre le dernier patineur. Un gamin pas bien plus âgé que Mia, le teint mat et les cheveux crépus. Il semblait flotter dans sa tunique d'or, exactement comme Mia en avait fait l'expérience quelques minutes plus tôt. Le garçon se plaça dare-dare à l'autre bout de la place, puis en un dérapage, fit face à Alkaya. Le duel s'annonçait grandiose.

Le garçon brandit sa dague et la pointa sur la bête.

« *Alkaya vayuma* ! Hurla-t-il. Je te dois le respect, mais tu me dois la victoire !

— *Alkaya vayuma* ! » rugit en chœur le public.

La queue d'Alkaya saignait. La bête blessée agitait frénétiquement sa tête comme pour tenter de se libérer une fois pour toutes de cette muselière. Ses six pattes tapaient l'une après l'autre la surface de la glace. Le monstre blessé ne quittait pas des yeux le garçon qui s'élançait vers lui, dague pointée en avant. Dans une ultime tentative, la bête fondit sur lui, sa queue dressée vers le ciel, comme un scorpion.

Le garçon s'immobilisa, laissa venir à lui le monstre en furie. Tel un torero, il l'esquiva au tout dernier moment. Mais Alkaya semblait avoir prévu le coup. Ce fut sa queue qui s'abattit sur le jeune athlète, qui eut la prudence de plonger au sol. A quelques millimètres près, c'en était terminé. Il se redressa instantanément. Il était désormais à l'arrière du monstre. Avant même qu'Alkaya ne se retourne, il lui planta la dague dans la cuisse arrière droite et s'appuya dessus pour grimper sur le corps convulsé du monstre.

Alkaya se rua d'avant en arrière, paniquée. S'agrippant aux poils, la dague entre les dents, le garçon remontait petit à petit le corps du monstre, qui s'agitait frénétiquement. Après une corrida, c'était un rodéo géant qui animait l'arène. La foule exultait.

« Vas-y ! Vas-y ! » hurlait le voisin de Mia, qui elle-même ne perdait pas une miette de la lutte qui se jouait sous ses yeux.

Le monstre multipliait les ruades, mais celles-ci diminuaient petit à petit. L'épuisement le gagnait. Le jeune athlète tenait bon, remontant sans trembler le corps agité de l'animal. Parvenu en haut du crâne, il s'empara de sa dague, la brandit vers le ciel, et la planta d'un grand coup sec dans le crâne du monstre.

Alkaya se cabra en poussant un hurlement de douleur, étouffé par sa muselière. La dague devait sûrement lui faire l'effet d'une grande aiguille, sans plus, songea Mia. Mais le coup était suffisamment violent pour que la bête crie grâce.

Elle s'écroula sur la glace, terrassée. Le jeune champion se mit debout sur le crâne de son adversaire vaincu, et retira la dague ensanglantée, qu'il pointa haut vers le ciel d'Oldelyn, dans un tonnerre d'applaudissements et de cris de joie.

D'un geste de la main, Jenshin obtint le silence de la foule pour interpeller le vainqueur.

« Jeune garçon, quel est ton nom ?

— Olinam, Première des Sages.

— D'où viens-tu, Olinam ?

— Des montagnes de Kalahun.

— Quand as-tu rejoint la Caste d'Or ?

— Il y a deux hivers.

— Jeune homme, tu es la nouvelle fierté d'Oldelyn. Tu sais te battre, tu sais écouter ton ennemi. Tu sais le respecter. C'est pour moi un honneur de te nommer nouveau capitaine de la Caste d'Or. »

La place centrale vrombit de joie. Le nouveau champion d'Oldelyn salua la foule, arborant un sourire d'émerveillement qui émut immédiatement le public.

« Et Alkaya ? demanda Mia au petit garçon dans le public. Que vont-ils faire d'elle ?

— Alkaya ? Ce ne sont que des égratignures, pour elle ! Quelques jours de repos, et elle va se remettre ! »

Déjà, un groupe de patineurs tout de blanc vêtus s'agitaient autour de la bête pour lui prodiguer des premiers soins, lui bander ses blessures et la nourrir. Il n'était pas question de vie ou de mort dans cet étrange jeu du cirque. Chaque patineur avait eu la vie sauve, malgré la violence des coups portés. Et il semblait écrit qu'Alkaya ne devait pas mourir. Mais tous semblaient s'accommoder de l'idée que le

monstre vive, tapi dans les sous-sols de Gunfaar, attendant le prochain combat. Sa libération ne viendrait même pas de la mort.

Pour Oldelyn, toute vie portait en elle une valeur qui la rendait sacrée, primant sur toute autre considération. Mia se réjouit de cette sagesse qui semblait animer la civilisation qu'elle avait sous les yeux. Mais en voyant Alkaya trainée vers sa cellule, gémissant de petits cris de douleur, le sang de ses blessures traçant un sillon sur son passage, la jeune fille ne put s'empêcher de penser à son grand-père, qui croupissait à quelques mètres sous ses pieds, et qui devait lui aussi entendre la plainte de la bête blessée. Il était l'autre monstre d'Oldelyn. On le laissait vivre, car il en était ainsi, la mort n'avait pas sa place dans ces contrées. Mais cette vie-là se payait au prix de blessures profondes, de l'isolement, de la honte ou de la solitude. Les Sages de Gunfaar préféraient expédier les condamnés vers l'inconnu, traverser un océan de glace dont personne n'avait jamais aperçu les limites. Ou alors, magnanimes, ils commuaient les condamnations à mort à des peines d'emprisonnement dans des geôles obscures, où les prisonniers perdaient peu à peu la vue et la notion du réel.

Ces pratiques-là étaient-elles réellement celles d'un peuple éclairé ?

Mia remercia son voisin pour ses informations et redescendit les gradins à la recherche de Lyriana. Entre les Passagers indifférents à son sort et ces enfants criant leur enthousiasme devant ce qui

ressemblait à une corrida sur glace, la jeune fille éprouva plus que jamais le besoin de ressentir un peu d'humanité autour d'elle.

Les Passagers n'étaient pas les seuls héros du jour pendant la journée du Vent d'Ouest. Jusqu'à la tombée de la nuit, les festivités mettaient à l'honneur les différents talents d'Oldelyn. Un tournoi de magie émerveilla les nouveaux arrivants. Il s'acheva en un duel entre un petit marmock aux longs cheveux argentés et un grand vieillard râblé.

Le vieillard avait l'allure d'un Gandalf sur le déclin, un peu usé par les sortilèges qu'il avait dû s'employer à utiliser durant sa longue vie. Il multipliait les incantations et les formules, invoquait la foudre du ciel et des nuées d'animaux volants, mais subit la loi de plus petit que lui : le marmock s'imposa en dressant à la vitesse de l'éclair une immense muraille de glace tout autour de son rival, qui reconnut sa défaite en un timide bêlement du fond de sa prison. Le Marmock, sautillant de joie, reçut des mains du Grand Prêtre Khalsovol une longue tunique bordeaux cousue d'or. Aux dires de Lyriana, il devenait le Premier Filant, le plus grand magicien d'Oldelyn.

Puis ce fut au tour d'une dizaine de chollimas de revenir sur la glace de la Place Centrale pour un concours d'agilité. Chacun des chevaux ailés devait s'extirper le plus gracieusement possible d'un parcours de feu, d'eau et de glace. Si Audrey voyait ça, pensa Mia. Sa

copine se serait damnée pour chevaucher une créature aussi féérique que celles qu'elle avait sous les yeux.

Lorsque le soir tomba sur Gunfaar, il fut temps pour les Passagers de gagner leurs quartiers, au sommet de la tour pourpre. Devant l'entrée château, Mia enlaça tendrement Lyriana.

« Rappelle-toi que tu peux venir me voir quand tu le souhaites, Mia. Tu sauras où me trouver. Je viendrai aussi souvent que je peux te rendre visite moi aussi.

— Combien de temps je dois rester au château ? Je ne sais pas quand rentrer...

— Reste quelques jours dans un premier temps, lui proposa Lyriana. Dès que ta famille te manque trop, retourne la voir. Tu as besoin de repères, c'est normal. Les Passagers sont libres, souviens-toi. Vous n'êtes pas en pension ! Mais prend le temps de découvrir les merveilles qui vont t'être présentées. Tu vas être surprise... »

Mia jeta un œil autour d'elle. Les Passagers étaient déjà en train de rentrer au château, passant négligemment à côté de la fillette. Joon Han et Vanessa avaient eux aussi disparu.

« C'est dur, Lyriana, avoua Mia, la gorge serrée. J'ai vraiment l'impression que je ne suis pas la bienvenue ici.

— Laisse les autres raconter ce qu'ils veulent.

— Les autres n'ont pas le même nom que moi...

— Ils n’ont pas tes capacités non plus, répliqua Lyriana. Je sais ce que tu vaudras, et je sais que très bientôt, tu seras non seulement acceptée, mais respectée, et estimée. Je vois un grand avenir de Passagère chez toi, Mia, et je ne suis pas la seule. Ne l’oublie jamais. »

Mia franchit le portail d’acier sans se retourner, seule parmi la foule des nouveaux arrivants. Elle se sentait revenue à ses premières rentrées des classes, lourde des inquiétudes qui la rongeaient, éprouvant le sentiment douloureux de ne pas se trouver à sa place. Derrière les épaisses murailles de glace, la fête battait son plein, indifférente aux angoisses de la jeune fille.

Mais alors que ses jambes s’apprêtaient à flancher, et que dans son cerveau commençaient à danser les mots qui la reconforteraient, Mia aperçut Vanessa devant l’ascenseur. La jeune Australienne lui tendit la main en souriant.

« Viens avec moi, je vais te montrer ta chambre. Je crois qu’elle est juste à côté de la mienne. Tu vas halluciner ! »

# CHAPITRE 7

« Ici bat

le cœur d'Oldelyn »

Le premier séjour de Mia à Oldelyn dura une semaine complète. S'il n'avait tenu qu'à elle, il aurait pu durer bien des jours de plus.

Comme Lyriana le lui avait promis, jamais durant ces premiers jours elle ne se sentit recluse ou confinée. Au contraire : les allers et venues des Passagers étaient bienvenus, les intercesseurs considérant qu'ils étaient un signe encourageant de curiosité.

Et la curiosité de Mia était insatiable. Elle passait des heures à arpenter les allées du château, à la découverte des mille merveilles qu'elles cachaient. Les proportions des lieux déroutaient la jeune fille : certaines tours de la citadelle qui semblaient étriquées de l'extérieur cachaient d'immenses cathédrales de glace. A l'inverse, certains étages qu'elle se figurait imposants n'abritaient que de minuscules petites salles. Le tout formait un tumultueux labyrinthe biscornu, dont seule une poignée de Sages pouvait se vanter de connaître chaque recoin.

« Ici bat le cœur d'Oldelyn » : l'inscription, frappée en lettres d'or sur le fronton de glace et polie par les siècles, accueillait toujours le visiteur lorsqu'il pénétrait pour la première fois dans la salle d'or qui conduisait aux treize tours de la citadelle.

La première tour, la tour blanche, accueillait la prestigieuse école de magie d'Oldelyn. Le nom sonnait un peu Harry Potter, lui avait fait remarquer Vanessa. Pourtant ici, pas de balai, pas de chapeau, pas de

maison pour laquelle se battraient les apprentis. La magie qu'on y pratiquait avait pour seul et unique but de maîtriser la matière, en particulier l'eau, sous toutes ses formes : liquide, gazeuse, et bien sûr solide. En arpentant les couloirs de cette tour, il était fréquent de se faire frigorifier par de grandes gerbes de glace s'échappant des salles, de se faire arroser par des torrents d'eau hors de contrôle, ou bien de se faire surprendre par une étrange vapeur froide qui envahissait les lieux comme une brume toxique.

Mia y rencontrait des garçons, des filles, des créatures étranges, autant d'enfants à peine plus âgés qu'elle que de vieillards ridés. Tous la regardaient avec un œil suspicieux, comme les gardiens de mille mystères qui semblaient se cacher dans les recoins obscurs de la tour.

Cette tour abritait également une salle, plus claire, plus vaste et plus fréquentée que les autres, que Lyriana fit visiter à Mia au cours de son premier après-midi.

Cette salle était équipée du prodigieux système de communication intermondes dont Mia avait déjà pu admirer l'efficacité la nuit de son départ : un très long tableau de verre sur lequel écrivaient consciencieusement des dizaines de Passagers. Leurs mots, leurs phrases, brillaient tous de la même lueur qui avait aveuglé Mia lorsque la feuille de la rosace s'était mise à briller dans la nuit.

Certains recoins du tableau projetaient dans un halo opaque des images du monde entier, en temps réel, si cette notion avait toujours

un sens : des chambres d'enfant, des cuisines, des forêts, des villes, des voitures, des stades, des salles de classe, des plages, des patinoires, des bureaux. D'ici, Oldelyn pouvait tout voir, chaque feuille de papier faisant office de mini caméra braquée sur un Passager. Cette toute-puissance voyeuriste donna le vertige à Mia. « Ne t'inquiète pas, personne n'est ici pour vous espionner ! » avait tenté de la rassurer Lyriana, un peu vainement. Les faits semblaient lui donner raison : les images du monde entier défilaient dans l'indifférence générale.

La deuxième tour, qui abritait les quartiers du personnel du château, n'avait que peu intéressé Mia. Bien plus singulière était la troisième tour, la ménagerie des gardes. Une incroyable réserve animalière où cohabitaient paisiblement d'imposantes bestioles, dans un joyeux brouhaha et une odeur tenace de fumier : des milliers de chevroutons, dont on extrayait le lait et la laine ; des rhinocermottes, croisements de rhinocéros et de marmottes, d'amicales bêtes à poils qui se révélaient d'infatigables aides en travaux divers, ou autres bêtes ailées, à poil ou à plumes, à dents ou à bec, à écailles ou à fourrures.

La quatrième tour, la tour pourpre, était le domaine réservé aux Passagers. Ses allées de glace, de marbre et de fer grouillaient d'une animation incessante, sous la bonne garde des austères intercesseurs, reconnaissables à leur tunique bleu nuit tombant à leurs pieds, leur donnant de faux airs de Dracula. Ici Mia passait le plus clair de son

temps, entre sa chambre douillette et un emploi du temps bien structuré.

La matinée était réservée aux cours théoriques. Les intercesseurs enseignaient aux Passagers la géographie d'Oldelyn, son système politique, son économie, sa population... de précieuses informations, mais en jetant un œil à l'ensemble de la classe, Mia avait vite compris que les Passagers n'étaient pas venus pour redevenir des écoliers. La plupart baillaient d'ennui en attendant la libération de midi. Vanessa, elle, prenait des notes. Enormément de notes. Elle seule avait pris la peine d'emporter un cahier à spirales qu'elle gribouillait à une vitesse phénoménale, le remplissant d'annotations, de dessins et de commentaires. Mia admirait cette assiduité, mais se demandait ce que ferait son amie de toutes ces informations.

Passée cette matinée studieuse, les Passagers avalaient un rapide déjeuner dans le grand réfectoire de la tour, où se mêlaient les anciens arrivants, les intercesseurs, ainsi que quelques créatures singulières que Mia avait déjà croisées dans les couloirs du château. Au menu : viande ou poisson séché, légumes secs, céréales.

Mia avait appris que l'essentiel des récoltes étaient produites par une communauté d'anciens Passagers, dans d'immenses serres tempérées, au milieu d'une région marécageuse du sud-ouest d'Oldelyn. Les repas s'achevaient la plupart du temps par l'inévitable

bol de lait de chevrouton, qui commençait à écœurer certains nouveaux.

Mia partageait ses repas avec Vanessa, parfois rejointe par Joon Han et Alberto. Les autres semblaient s'être peu à peu désintéressés de la plus jeune des Passagers. Mais tous gardaient un œil méfiant sur la petite fille de Paul Thénnoz, gardant soigneusement leurs distances avec elle. D'autres avaient opté pour de l'indifférence. Mais Mia ne s'en souciait plus guère. Vanessa avait assuré dès le premier jour : alors que tous les regards s'étaient baissés lorsque Mia cherchait une place où s'installer pour déjeuner, la jeune Australienne avait bruyamment posé son plateau en face de la fillette, en jetant un regard de défi à toute la pièce.

« Laisse-les t'ignorer, tous ces guignols seront rentrés chez papa et maman dans deux jours ! »

Mia avait explosé de rire, et partagé son pain de seigle avec sa copine.

Contrairement à ce qu'avait redouté Mia, le dixième étage de la tour pourpre, résidence des Passagers, n'avait rien d'un austère gîte pour colonies de vacances. Tout était prévu pour que les nouveaux arrivants se sentent comme des hôtes de marque dans le plus beau des palais. Chaque Passager possédait sa propre chambre, le temps de son séjour à Gunfaar. Chaque chambre était affublée d'un nom d'animal, comme dans ces gîtes de montagne à la décoration désuète. Un intercesseur avait attribué à Mia la chambre « Chapin ». Sur la porte se dessinaient les contours d'une étrange bête, à la silhouette féline mais possédant les oreilles allongées d'un lapin.

« Chapin ? il y a sans doute plus malin ici, mais sans doute aussi plus ridicule » avait jugé Mia avec philosophie.

L'intérieur était spartiate, mais confortable : un lit simple surmonté d'un plaid d'une épaisse laine naturelle, un joli banc de bois sculpté, une table, une chaise, un tapis recouvrant un dallage massif de pierre brune, et, luxe ultime réservé aux Passagers, une cheminée, dans laquelle crépitait constamment une bûche. Les murs et le plafond étaient constitués d'une épaisse couche de glace, qui étonnamment n'émettait pas de froid, mais faisait briller la pièce d'une pâle et reposante lumière.

Dans la penderie creusée à-même ces murs de glace, Mia disposait d'une collection de tenues brodées : la tunique de fourrure bleu ciel qu'elle portait lors de sa Consécration, deux chapkas de fourrure sable, quelques paires de gants de cuir blanc. Une tenue plus légère, de fourrure claire et de cuir. La pièce de choix se trouvait sous cet attirail : trois paires de talarias flambant neufs, dont Mia admirait la lumière chaque nuit. Si seulement elle avait pu en utiliser ne serait-ce qu'une seule fois, une seule paire, en compétition...

Faute de pouvoir les utiliser sur Terre, Mia se consolait tous les soirs au dernier étage de la tour pourpre. Elle y avait découvert le Graal : une immense patinoire, d'une transparence immaculée, qui s'étendait sous un grand dôme de verre. Chaque Passager pouvait venir s'y entraîner quand bon lui semblait.

Mia y passa le plus clair de ses soirées, les yeux tournés vers la voûte céleste. Elle pouvait contempler les aurores boréales, seule la plupart du temps, en peaufinant ses courbes et ses prises de carre. Quel plus beau théâtre que le ciel étoilé d'Oldelyn, balayé par les aurores boréales, pour perfectionner ses axels et ses arabesques ?

Si Mia aimait patiner seule le soir au sommet de la tour pourpre, elle avait trouvé en Joon Han le meilleur des partenaires pour sa nouvelle passion : la prise de vitesse. Pour se perfectionner, elle filait certains après-midis avec l'étudiant de Busan aux abords de Gunfaar.

Les deux Passagers y avaient découvert une large route parfaitement droite, qui traversait une steppe sauvage jusqu'à la petite ville de Syalva.

Cette ville était le dernier point de passage avant de pénétrer la vaste région désertique des plaines de l'Est. La route qui y menait était une artère fréquentée par des marchands et les rudimentaires transports en commun d'Oldelyn, de longs traîneaux de fer et de bois qui pouvaient transporter près d'une centaine de passagers.

Loin de se soucier de cet encombrement du trafic, Joon Han trouvait amusant de slalomer entre ces véhicules relativement lents pour perfectionner ses trajectoires. Il avait convaincu Mia d'essayer. Joon Han était un moteur turbo, il filait comme l'éclair dès les premières secondes de prises de vitesse. Cette explosivité, il l'avait gagnée au prix de longues heures d'entraînement sur les *short tracks* de l'université de Busan, des pistes courtes sur lesquelles il régnait aujourd'hui en maître incontesté.

Cette maîtrise de la vitesse ne l'empêchait pas de conserver en permanence une impressionnante dextérité lorsqu'il patinait. Chaque véhicule devenait un piquet de slalom qu'il frôlait parfois de quelques millimètres, déjà concentré sur l'obstacle suivant. Toutefois, lorsqu'il s'entraînait avec Mia, il savait se mettre à son niveau. Jamais un mot plus haut que l'autre, il conseillait la fillette : « Courbe-toi plus ! Utilise ton bras avant comme un balancier ! La tête bien droite, le nez relevé ! La jambe gauche bien déposée dans l'angle d'inclinaison ! »

Mia était ravie d'apprendre auprès de ce coach, éloigné en tout point de son amie Joëlle, elle qui répétait sans cesse qu'il valait mieux assurer un geste parfait en un temps plus long que se casser la figure en une prise trop rapide.

Au bout de deux jours, Mia sut esquiver à son tour des obstacles de plus en plus proches et de plus en plus rapides. Elle se sentait slalomer avec aisance, malgré quelques frayeurs. Un jour, un charriot manqua de la percuter d'un cheveu, mais la nouvelle Passagère n'en fut que plus grisée. Ignorant les injures du chauffeur, elle fut heureuse de constater la transformation qui s'opérait chez elle. Il était possible de lâcher la bride pour la retenir aussitôt, de contrôler sa prise de risque en la repoussant toujours un peu plus loin. Mia patinait de mieux en mieux, mais plus important encore, elle patinait désormais sans peur.

Les soirs, lorsqu'elle venait rendre visite à sa voisine de chambre, Mia suppliait Vanessa de se joindre à eux. Mais à chaque fois, sa copine lui adressait un refus.

« Tu sais Mia, moi la vitesse, je la gère. Mais je préfère rester la seule sur la piste, c'est plutôt ça mon truc, plutôt que d'esquiver des vieux charriots de bois...

— Comment ça, rester la seule ? lui avait demandé son amie. Quel genre de patinage tu pratiques ?

— Tu as devant toi la star australienne du roller derby ! » lui avait répondu Vanessa. Devant les yeux interloqués de Mia, elle lui expliqua les règles de base de ce sport.

« Le roller derby, ma chère Mia, se pratique avec des bons vieux rollers quad, à quatre roues montées par paire. Pas question de glace ici, on dévale les *tracks*, des pistes ovales, sur du parquet. Et crois-moi, on n'est pas là pour les notes artistiques. Deux équipes de quinze filles, qui ont toutes le couteau entre les dents. Une seule patineuse doit dépasser le pack adverse, qui se charge de la bloquer, de la dégager de la piste, de la faire tomber. C'est une bataille de gladiatrices, Mia. Et moi, je suis la reine des gladiatrices. « Lady Hazard », c'est comme ça que je m'appelle quand je suis sur les tracks. Tu me verrais dans les

combats ! Je suis la plus dingue des *jammeuses* de ma région ! J'arrive à esquiver n'importe quel crétin qui se place devant moi. »

Vanessa poursuivait son descriptif par d'interminables récits de parties de roller derby contre des filles visiblement aussi cinglées qu'elle, qui n'hésitaient jamais à jouer des coudes et des genoux pour se faire une place sur la piste. Elle promit à Mia de l'emmener voir une partie quand elles se retrouveraient à Gaïa.

« Si on arrive à se voir... » termina la jeune Française, consciente que l'éloignement se ferait sans doute sentir plus douloureusement une fois revenue sur Terre. Car bien sûr, même si les deux camarades partageaient toutes deux le secret d'Oldelyn, tout sur Terre les séparait. A commencer par 16 500 kilomètres de terres et d'océans.

Vanessa avait découvert Oldelyn grâce à une très ancienne Passagère, une vieille Maori, de la Nouvelle-Zélande voisine. Elle l'avait supplié de se mettre l'espace de quelques jours au patin à glace, lui promettant monts et merveilles si elle parvenait à réaliser une figure bien précise. Vanessa l'avait prise totalement à la légère, mais l'adolescente possédait deux qualités : une insatiable curiosité, et une capacité à se laisser porter par le cours de la vie sans se poser de questions. Deux piliers indispensables pour devenir une Passagère.

Elle avait donc suivi les enseignements de la petite vieille, et s'était retrouvée un beau jour au milieu du lac gelé, sans trop croire à ce qu'elle venait de réaliser. Mia admirait cette facilité chez Vanessa à

laisser derrière elle toute question, toute inquiétude, toute hésitation, à tracer son chemin le bagage léger. Elle devait être une sacrée sprinteuse en roller derby.

Cette assurance aidait également Vanessa à ne jamais se laisser intimider, y compris par des garçons qui la dépassaient d'une tête. Au cours d'une séance d'entraînement collectif sur la patinoire du dernier étage, Mia la vit mettre à terre Ingmar, un colosse suédois d'une quarantaine d'années, qui avait eu la mauvaise idée de lui proposer une course de vitesse. Vanessa ne patinait pas d'un pas très assuré sur la glace, mais savait couper les trajectoires quand il fallait. Elle jouait avec les nerfs de ses adversaires. Ça n'avait pas loupé : au bout d'un énième dépassement d'un peu trop près, le Passager Ingmar lui avait asséné un discret coup de coude. Vanessa avait répliqué par une balayette en pleine course qui avait fait voltiger son concurrent dix mètres sur le côté.

« Ne me refais jamais ce coup-là ! » lui avait-elle intimé en criant, alors qu'elle prenait le large. Ingmar, les fesses à terre, fulminait en la regardant boucler son tour sous les hourras des Passagers.

Ce tempérament bouillonnant avait permis à Vanessa de devenir l'une des plus populaires des Passagers. Mia se sentait d'autant plus fière de posséder un statut bien à part auprès d'elle. Celui d'une amie, qui même si elle n'avait pas grand-chose à lui apporter, lui était

désormais dévouée. Un parfait opposé, qui saurait sans doute se montrer complémentaire.

Vanessa s'était douté que quelque chose, ou quelqu'un, lié à Mia, ternissait la réputation des Passagers. En témoignage de confiance, Mia l'emmena rencontrer son grand-père dans la prison de Gunfaar. Ce dernier se garda de lui raconter toute l'histoire, mais Vanessa sut lire entre les lignes. Elle acquit elle aussi la conviction que Paul Thénnoz était devenu un ennemi commode pour rassembler Oldelyn contre le Forgeron. Les Passagers, voulant se faire bien voir, avaient suivi comme des moutons. Et Vanessa haïssait les moutons. « Les moutons, c'est pour les Néo-zélandais », répétait-elle, ce qui faisait éclater de rire Paul Thénnoz. Le grand-père de Mia se prit immédiatement d'amitié pour cette boule de nerfs, qui semblait assurer efficacement la protection de sa petite-fille. Son côté rebelle et frondeur fit résonner sa vieille fibre libertaire.

Si seulement ces deux-là s'étaient rencontrés sur Terre, pensa Mia, le duo aurait fait quelques étincelles.

Restait une question, qui tourbillonnait dans la tête de Mia durant ses premiers jours à Gunfaar : qu'allaient faire les autorités d'Oldelyn de la petite-fille de Paul Thénoz ? Ce statut singulier avait été débattu en haut lieu, la jeune Passagère attendait la décision que Jenshin lui avait promis.

Un matin, alors que les leçons prenaient fin, un gigantesque aigle royal fit irruption dans le grand amphithéâtre qui servait de salle de cours aux Passagers. Il était vêtu d'une fastueuse tunique vert émeraude brodée de fils d'or.

« Passagère Mia Beaumont, scanda-t-il en fixant son interlocutrice d'un regard perçant. La Première des Sages souhaite s'entretenir avec vous. Veuillez m'accompagner. »

« Un garde-aigle chuchota Vanessa, qui avait potassé l'intégralité des rangs et grades militaires chez les dignitaires d'Oldelyn. La garde rapprochée de Jenshin. S'il t'invite à le suivre, c'est que tu vas entrer dans le carré VIP, ma grande.»

Tous les regards se tournèrent vers Mia, qui descendit lentement les travées. Le garde-aigle la fit sortir de la salle, et l'accompagna vers une large fenêtre. Il se cambra et secoua vigoureusement ses ailes.

« Je me prénomme Keoy. Veuillez monter sur mon dos, Passagère. »

Mia cligna des yeux, pas certaine d'avoir bien entendu.

« Veuillez vous hâter, Passagère Mia, répéta le garde-aigle d'une voix sereine. La Première des Sages ne peut pas se permettre de vous attendre. »

« Bon... après tout... j'ai déjà fait du double poney, je peux bien monter un aigle géant ! » se dit Mia.

La fillette se résolut à agripper l'épais manteau de fourrure vert émeraude du garde-aigle et grimpa sur celui-ci. La créature déploya des ailes d'une impressionnante envergure.

« Accrochez-vous à ma tunique. Nous n'en avons pas pour longtemps. »

Keoy battit des ailes et s'envola par la fenêtre. Mia hurla de frayeur, mais fut rapidement rassurée par l'incroyable sérénité avec laquelle volait son chauffeur. Le garde-aigle slaloma entre les tours colorées du château de Gunfaar. L'espace de quelques secondes, Mia survolait la ville, en apercevait chaque détail, chaque place, chaque clocher. Le soleil éclairait l'horizon d'une éclatante lumière matinale. L'air hivernal lui envahissait les poumons.

Keoy contourna la septième tour, passa au-dessus de la huitième, tournoya autour de la neuvième et se catapulta vers le

sommet de la dixième tour, que Mia aperçut distinctement pour la première fois. Une tour cristalline, semblable à un quartz dressé vers les cieux, un écrin d'une infinie délicatesse, comparé aux murailles massives des tours voisines.

L'oiseau se posa sur une petite plateforme au sommet de la tour de quartz. Mia reprit son souffle avant de poser le pied sur le sol.

À l'extrémité du toit, un escalier translucide descendait en colimaçon vers l'étage inférieur.

« Veuillez vous rendre vers les quartiers de la Première des Sages au bout de cet escalier, je vous prie », lui demanda Keoy.

Mia obtempéra et descendit prudemment l'escalier, qui menait à une haute double porte bleu nuit. Une fois ouverte, celle-ci révéla une majestueuse salle, haute comme une cathédrale, où régnait un froid plus vif que dans tous les recoins du château que Mia avait découvert jusqu'alors.

L'ensemble était vide, d'un dénuement absolu, à l'exception d'un double escalier au bout de la salle, qui grimpait vers une esplanade de glace, sur laquelle se dressait une longue table de marbre. Pas de trône. Pas de dorures. Pas de peintures royales. L'exercice du pouvoir dans sa plus sobre expression. Jenshin ne devait pas être du genre à rigoler tous les jours, se dit Mia.

La jeune souveraine se tenait debout à l'extrémité de la longue table, en pleine discussion avec une créature, corps de renard et visage

félin, vêtu d'un uniforme bleu nuit et équipé à sa ceinture d'un long sabre incurvé. Le renachat salua respectueusement la Première des Sages et prit congé, après avoir toisé Mia d'un regard intrigué.

Jenshin se tourna vers sa visiteuse et lui adressa un discret sourire.

« Mia Beaumont, commença-t-elle de sa toute petite voix, merci d'avoir répondu à mon invitation.

—C'est un honneur, Première des Sages.

—Nous sommes partis sur des bases pour le moins... agitées, toutes les deux, poursuivit Jenshin en déambulant autour de la table. Ton cas passionne tous les Sages du royaume depuis ton arrivée. Pour être honnête avec toi, si ce n'était pas Lyriana qui t'avait amenée jusqu'à nous, et si la persange ne s'était pas posée sur ton épaule, tu aurais déjà rejoint ton grand-père en prison en attendant que l'on en sache plus à ton sujet. »

Mia resta de marbre, se contentant d'observer la chevelure bleu nuit de la Première des Sages qui ondulait doucement devant son visage diaphane.

« Comme je te l'ai déjà dit, la persange ne se trompe jamais. Ton destin est scellé au nôtre. Reste à savoir si c'est pour le meilleur, ou pour le pire. Je n'ai pas pour habitude de contrevenir aux signes, je suis du genre à rester fidèle à nos croyances et à nos traditions. Khalsovol, mon conseiller, me le reproche, parfois. Lui aimerait se séparer de

certaines traditions, « aller de l'avant », selon ses mots. Il me les répète sans cesse : « Allons de l'avant, Première des Sages... ». Mais ce sont ces traditions, ces croyances, qui ont façonné notre royaume. Elles sont notre socle. Je suis bien obligée, en ma qualité de souveraine, de les respecter, de m'y conformer, tu ne crois pas ?

—Bien sûr, Première des Sages, répondit Mia du ton le plus neutre possible.

—J'ai plusieurs données d'une équation à considérer, te concernant, reprit Jenshin en s'éloignant de Mia. Je sais que tu es allée plusieurs fois rendre visite à ton grand-père. Je sais aussi que Lyriana passe souvent te voir dans la tour pourpre, pour savoir comment se passe ton apprentissage. Est-ce qu'il se passe bien, Mia ?

—Très bien, Première des Sages. J'apprends beaucoup. Et je patine beaucoup.

—C'est bien, c'est très bien. Il faut que tu sois aussi à l'aise sur la glace que sur ta Terre. Et c'est très bien que Lyriana veille sur toi comme elle le fait. Elle est douée pour cela. »

Jenshin s'interrompt, regardant à travers une fenêtre.

« Sais-tu que Lyriana m'a sauvé la vie par le passé ? Te l'a-t-elle raconté ? »

Mia se raidit de surprise. Jenshin reprit sa déambulation autour de la table.

« Il y a quelques années, expliqua la jeune souveraine, je me suis retrouvée seule au milieu d'une horde de chollimas. Au printemps, lorsque les températures sont plus clémentes, ils se retrouvent en troupeau dans les plaines de Kalanyan, à l'ouest de la forêt de Gunfaar. J'étais avec mon père, qui régnait à l'époque sur Oldelyn, il était en visite officielle dans la région. Avant d'être l'une de nos plus nobles conquêtes, un chollima est avant tout un animal sauvage. Lorsqu'un seul chollima prend peur, il contamine tous les autres. Et la folie s'empare de tout le troupeau, comme d'un seul corps. Ça ne te rappelle pas tes frères humains ? »

Jenshin s'interrompit d'un petit rire sec.

« Ma magie est puissante, reprit-elle, mais j'étais encore une très jeune enfant, et face à plusieurs centaines de chollimas qui, pour une raison que j'ignore, m'avaient pris pour cible, je ne pouvais rien faire. Lyriana m'accompagnait souvent en ces temps-là. Mon père avait été mis à l'écart du troupeau par sa garde rapprochée. Il leur avait hurlé de me sortir de là en premier, avant lui, mais ils ne m'ont pas trouvée tout de suite. Lyriana est la seule qui est restée avec moi. Elle s'est jetée sur moi au moment où l'un des chollimas me chargeait.

« Il m'a cassé un bras et a manqué de me fendre le crâne de quelques millimètres. Cinq de mes gardes ont été tués ce jour-là, piétinés par leurs sabots, ou assommés par leurs battements d'ailes. Les autres gardes avaient déjà pris la fuite. Pas Lyriana. À bien des égards,

je la considère plus oldelyenne que bon nombre de mes congénères.  
Depuis, je l'écoute comme si elle était ma propre sœur. »

Mia fut surprise du terme employé par Jenshin. La différence d'âge entre les deux aurait plutôt dû évoquer un lien entre une mère et sa fille.

Jenshin s'approcha de Mia.

« Si Lyriana a foi en toi, alors j'aurai foi en toi, Mia. J'assumerai les remarques et les critiques des Sages qui te voient comme un danger. Je les ferai taire. Tu peux vivre ta vie comme tu l'entends ici. Mais ne fais rien qui pourrait me faire regretter la confiance que je place en toi.»

Mia accepta ces paroles comme un précieux cadeau.

« Première des Sages, répondit-elle avec la plus profonde sincérité, c'est un immense honneur que vous me faites.

— Un seul conseil, Mia. Méfie-toi des regards et des mots derrière toi, quand tu rends visite à ton grand-père. Tu as pu constater à quel point il est haï ici. Je n'ai pas pu freiner l'effet de la rumeur. Il est devenu le visage de l'ennemi. Est-ce justifié ou non ? Je ne le sais pas. Et si je le savais, je ne te ferai pas part de mon opinion de toute façon. Mais je sais que la rumeur, chez ton peuple autant que chez le mien, est une maladie impossible à éradiquer une fois qu'elle a fait son nid parmi une foule. »

À l'autre bout de la salle, la porte s'ouvrit sur un autre renachat en uniforme, qui se hâta vers la Première des Sages.

« Je dois te renvoyer à tes quartiers de Passagère, jeune Mia, déclara Jenshin. Reviens me voir si tu constates quelque chose d'anormal autour de toi.

—Très bien, Première des Sages. Je saurai m'en souvenir. »

Mia regagna la double porte. Avant de sortir, elle perçut les premiers mots du renachat :

« Première des Sages, la situation a empiré... nos éclaireurs nous rapportent des mouvements sur le versant sud de Kalahun... tout porte à croire que... »

Lorsque Jenshin porta son regard vers elle, Mia comprit que la confidentialité des informations lui imposait de quitter les lieux sur le champ. Elle sortit en hâte et grimpa l'escalier de quartz en soufflant profondément. La Première des Sages s'était montrée clémente avec elle. De toute évidence, elle pouvait la considérer comme une alliée. Mais une profonde inquiétude se dégageait de la jeune souveraine. Aurait-elle le courage de mener cette guerre, qu'elle évoquait souvent sans jamais vraiment la nommer, cette guerre qui chaque jour semblait se rapprocher d'Oldelyn ? Sa silhouette de jeune fille, ses épaules menues et sa voix fragile semblaient dire le contraire...

Sur la plateforme, le garde-aigle Keoy déploya ses ailes en voyant arriver la jeune Passagère. Mia grimpa sur le dos de l'animal. Le soleil de midi inondait de lumière la tour de quartz.

Impossible pour la jeune fille de porter son regard vers l'horizon, qui rougeoyait de plus belle autour des montagnes de Talsyuk.



# **CHAPITRE 8**

## Le réveil du Forgeron

Le bruit fut si assourdissant qu'il réveilla Mia en sursaut. Un sifflement qui lui perça les tympans, puis un seul et unique BOUM, terrifiant, secoua la nuit de pleine lune. Puis un silence de mort, l'espace de quelques secondes. Puis un fracas crescendo de pierres qui s'écroulent, accompagné de secousses qui firent trembler les pieds du lit de Mia.

La chambre de la fillette s'éclaira d'une lueur incandescente. Elle se précipita à la fenêtre et se frotta les yeux pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas encore.

Sous ses yeux, la huitième tour, la tour verte, le réservoir de vivres de Gunfaar, nourriture, eaux, engrais, alcools, tout était consumé par les flammes. La tour était éventrée en son milieu, vraisemblablement touchée par un énorme projectile. Le feu dévorait la base et faisait danser de gigantesques flammes jusqu'au sommet de la tour. Mia entendit distinctement des hurlements effrayés. Les bêtes de la troisième tour.

Une deuxième explosion fit trembler sa chambre. Un autre projectile venait d'atteindre la onzième tour. L'hôpital central de Gunfaar. Quelques mètres à côté et l'engin aurait atteint la douzième tour, l'armurerie du royaume. Une réserve d'explosifs, qui promettait un beau feu d'artifice si elle venait à être touchée.

Un gong lourd résonna plusieurs fois. Un bruit que jamais Mia n'avait entendu ici auparavant, mais dont elle devina l'origine au premier son.

« Les cloches de la neuvième tour », murmura la fillette. Celles que personne n'avait jamais entendu sonner.

Plus encore que la vue du château qui commençait à s'embraser sous ses yeux, ce fut ce bruit qui finit par alerter Mia de l'urgence de la situation.

Gunfaar était attaqué. Elle devait se sauver.

« Evacuation ! Tout le monde en bas ! » hurla une voix dans le couloir.

Les portes des chambres s'ouvraient et se fermaient bruyamment. Bientôt, des cris de panique envahirent les couloirs. Mia enfila à la hâte son jean et son sweat shirt, se couvrit de sa tunique bleue et chaussa ses talarias. Elle voulut ramasser les quelques babioles disséminées dans la chambre, mais la voix dans le couloir la dissuada de prendre son temps.

« Dépêchez-vous ! Evacuez ! Le château est menacé ! »

Avant de claquer la porte, Mia eut tout juste le temps de s'emparer du chronomètre posé sur sa table de nuit, qui poursuivait, imperturbable, son décompte. Elle l'enfouit dans son sac Eastpak et claqua la porte, craignant de ne plus jamais revoir sa petite chambre.

Vanessa venait de sortir elle aussi. Elle avait pris le temps d'enfiler son épaisse veste de bûcheron et son bonnet des Wallabies 84, la mythique équipe australienne de rugby, qu'elle ne quittait jamais. Les deux copines furent embarquées dans le flot de l'évacuation, en direction des ascenseurs, qui heureusement semblaient fonctionner.

« Mia ! Tu n'as rien ?

— Non, ça va ! Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Le Forgeron est en train d'attaquer Gunfaar ! les informa Majid, un Passager iranien. Les intercesseurs sont en panique. Tout le château est évacué.

— J'ai vu deux tours de touchées, ajouta Mia. La tour verte ne va pas tarder à s'effondrer. »

Une masse grouillante s'agglutinait devant les ascenseurs. L'évacuation prenait trop de temps. Des intercesseurs tentaient tant bien que mal de réguler le flot de Passagers, sans pouvoir contenir la panique qui gagnait les groupes.

« Personne n'est au courant, ici, qu'on ne prend jamais d'ascenseur en cas d'incendie ? grogna Vanessa. Viens, Mia, on descend par les escaliers.

— Les escaliers ? Mais on est au dixième étage ! »

Une secousse, terrible, fit chanceler toute la tour pourpre. A travers les fenêtres, le ciel se zébra de lueurs d'or et de feu. Le bombardement s'intensifiait.

« Tu as une meilleure idée ? Moi je n'attends pas ici ! » cria Vanessa, qui disparut derrière une petite porte.

« Attendez ! Tenez la porte ! » cria quelqu'un derrière les deux amies. Joon Han les rejoignit en enfilant précipitamment son blouson de l'université de Busan.

Les trois Passagers dévalèrent les dix étages de la tour, dans une course contre la montre interrompue par de fortes secousses. Arrivés dans le hall doré, essoufflés, ils furent happés par un mouvement de foule qui les poussa vers la sortie du château. Enfants, vieillards, créatures hybrides, magiciens, tout le monde fuyait. Mia scruta l'immense salle, se figea. Non, tout le monde ne fuyait pas. Les gardes de Gunfaar avaient oublié un étage.

Le sous-sol.

« Je vous rejoins dehors ! » lança Mia à Vanessa. Elle fit demi-tour, à contre-courant du flot humain.

« Quoi ? Mais tu es malade ? Qu'est-ce que tu fabriques ? Mia ! reviens ! »

Mia ne l'entendit pas. Elle avait regagné l'escalier et s'engouffra dans les tréfonds du château. L'escalier, dans cette direction, était désert.

Arrivée dans les souterrains de la prison, Mia tomba sur un groupe de gardiens affairés à collecter leurs armes et leurs affaires, qui consistaient pour la plupart d'entre eux à d'importantes réserves de saucisson et de bière. Elle passa devant eux sans le moindre regard.

« Eh oh, petite, où tu vas comme ça ? On évacue le château, tu n'es pas au courant ? »

— Vous n'évacuez pas les prisonniers ? leur lança la fillette.

— Pas le temps, et pas les ordres. Les prisonniers restent ici, on reviendra les chercher plus tard. Maintenant, file, si tu ne veux pas finir ensevelie ici.

— Plus tard ? Comment ça, plus tard ? »

La colonne de gardes disparut dans un corridor sombre.

« Bande de lâches ! » grinça Mia entre ses dents. Comme si « plus tard » était une option valable...

Elle fila vers la salle des gardiens, à la recherche d'une clé qui pourrait ouvrir la cellule de son grand-père. Il s'agissait de faire vite. Chaque explosion fragilisait un peu plus la vieille voûte du sous-sol. Des morceaux entiers de glace tombaient çà et là le long des corridors dans des nuages de poussière. Dehors, Mia entendait résonner la lourde cloche de la neuvième tour, encore et encore.

Elle ouvrit une armoire de bois. Les gardes avaient pris la plupart des clés. Mais dans leur empressement, ils en avaient oublié plusieurs. Dont la clé numéro dix. Le sort, pour une fois, accordait une petite faveur aux Thénoz.

Elle fila dans les couloirs sombres de la prison. Partout les torches s'éteignaient les unes après les autres, plongeant la zone dans une pénombre de plus en plus épaisse.

« Petite, eh petite ! Tu veux bien m'ouvrir ? entendait-elle en passant devant les cellules. Allez ! Tout s'écroule ! Sauve-moi de là ! »

Mia esquiva de justesse un énorme bloc de glace qui venait de se détacher du plafond.

« Papy Paul ! cria Mia. C'est moi ! Papy !

— Mia ? Mia ! Qu'est-ce que tu fiches ici ? » résonna la voix de son grand-père au bout du corridor.

Mia freina devant la porte de la cellule numéro dix et s'empressa d'ouvrir les deux verrous.

« Je viens te chercher ! Le château est évacué, tout le monde a oublié les prisonniers !

— Mia, je t'ordonne de remonter tout de suite ! Je peux à peine marcher et je n'y vois presque plus rien ! Comment veux-tu que j'évacue avec toi ?

— Moi, petite, moi, viens me chercher, moi je peux marcher ! »  
résonnaient des voix rauques depuis les cellules voisines.

Mia se glissa sous le bras de son grand-père, et le souleva sans ménagement.

« Mia ! Mais qu'est-ce que tu fabriques ? Tu n'arriveras jamais à remonter avec moi !

— Je ne te laisse pas mourir ici ! lui hurla sa petite-fille en le portant, au prix d'un effort immense, hors de sa cellule.

« Eh, petite ! résonna une voix depuis la cellule voisine. Moi aussi, tu peux me... »

Le voisin de Paul Thénos n'eut pas le temps de terminer sa requête. Une nouvelle secousse fit s'écrouler le plafond de sa cellule sur sa tête, ensevelissant le prisonnier sous un tas de gravats et de glace poussiéreuse. Mia patina aussi vite qu'elle put vers les escaliers, épaulant tant bien que mal son grand-père qui continuait à pester.

« Mais qu'elle est têtue, celle-là ! Que veux-tu faire avec moi dehors ? Je ne vais pas pouvoir faire deux mètres tout seul !

— Tu es peut-être aveugle, mais tu peux toujours patiner, non ?  
répliqua la fillette. Maintenant, aide-moi un peu à me diriger avant que tout ne s'écroule ! »

Mia rejoignit les escaliers. A bout de bras, elle hissa son grand-père qui gravit les premières marches en tâtonnant dans la pénombre.

Le régime sec imposé aux prisonniers avait rendu Paul maigre comme un coucou, mais pour les frêles bras d'une fille de dix ans, il pesait tout de même son poids.

Le fugitif et sa petite-fille allaient atteindre la porte du hall d'entrée, à bout de souffle, quand du haut des escaliers retentit une voix agitée :

« Ils sont là ! Arrêtez-vous ! »

Une torche éclaira une garnison de gardes qui pointaient leurs hallebardes sur Mia et Paul.

« Emparez-vous de ces fugitifs. » prononça calmement une voix derrière le groupe.

Mia reconnut cette voix caverneuse. Khalsovol, en personne.

Paul Thénos mit ses mains derrière la tête et adressa un regard résigné à sa petite-fille.

« Puce, pourquoi diable es-tu venue me chercher ? » lui demanda-t-il, en forçant un sourire qui se voulait rassurant, mais qui ne l'était pas du tout.

Khalsovol se fraya un chemin parmi les gardes qui dominaient les Beaumont-Thénoz du haut des escaliers.

« Détenu Thénoz, vous pensiez réellement que j'allais vous laisser seul, sans le moindre garde pour vous surveiller ? Je vous en prie ! Vous êtes notre prisonnier grand luxe. Notre IVP, comme vous dites, vous les Passagers.

— C'est VIP, abruti... chuchota Mia.

— Gardes ! tonna le Grand Prêtre. Ramenez ce détenu dans sa cellule. Je veux un tour de garde toutes les deux heures. Ne le quittez pas des yeux. Quant à cette fillette... elle vient avec moi.

— Grand Prêtre, tenta un garde, la prison est en train de s'écrouler... je ne peux pas bloquer le moindre de mes hommes en bas alors que nous avons besoin de tout le monde pour évacuer...

— Exécution ! le coupa Khalsovol. Vous me retardez. J'ai de la magie à pratiquer pour sauver ce qui peut l'être du château. »

La colonne de gardes s'avança, poussant Paul Thénoz à redescendre les escaliers. Khalsovol se chargea lui-même d'agripper Mia pour la conduire en haut des escaliers.

« Papy ! » hurla la fillette qui se débattait de toutes ses forces pour échapper aux bras du Grand Prêtre. Celui-ci la bloquait du mieux

qu'il put, mais ne put éviter la parade inattendue de la fillette : celle-ci le mordit à la main, quasiment jusqu'au sang. Khalsovol hurla de douleur devant les gardes éberlués. Mia en profita pour se faufiler à toute vitesse vers la porte de la salle.

« Mia, entendit-elle en contrebas, vas t'en, ne t'arrête pas ! Je te retrouverai, je te le pro... »

Papy Paul n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Une nouvelle secousse fit s'effondrer la voute des escaliers sur la colonne des gardes, bouchant l'accès en contrebas. Paul Thénos était de l'autre côté d'un amas fumant de roche sombre. Mia, un garde, et Khalsovol, se tenant sa main endolorie, se retrouvaient seuls devant la porte d'entrée de l'escalier.

La fillette n'eut pas le temps de se demander si son grand-père était toujours en vie derrière le tas de pierre et de glace qui venait de s'écrouler du plafond. Elle et Khalsovol se fixèrent du regard un quart de secondes, le temps de comprendre qu'ils étaient désormais seuls. Mia poussa la porte des escaliers et la referma aussi sec sur son poursuivant.

« Attrapez-la ! » entendit-elle derrière la porte.

Mia s'empressa de se fondre dans la foule, qui continuait d'affluer, paniquée, par les ascenseurs et les escaliers. D'un bref regard par-dessus son épaule, elle aperçut le Grand Prêtre qui la montrait du doigt.

« Gardes ! aboya-t-il à la cantonade. Emparez-vous de cette...  
cette fillette ! »

Le Grand Prêtre lui-même comprit l'inutilité de cette requête. Aucun garde ne l'écoutait, tous étaient bien trop occupés à évacuer les occupants du château, ou bien à se sauver eux-mêmes. Mia profita de ce court répit pour rejoindre la sortie. Elle pressentait que Khalsovol n'en avait pas fini avec elle. Mais pourquoi lui accorder une telle importance, à elle, Passagère débutante, en un moment aussi grave ? Le château de Gunfaar menaçait de tomber en poussière, et lui perdait le précieux temps qu'il lui restait à lui courir après ?

Quel était le sens de cette obstination ?

Dehors, un air âcre de soufre et de carbone piqua les yeux de Mia. La plupart des occupants du château étaient évacués précipitamment le plus loin possible des flammes, au-delà de l'esplanade centrale. Elle en comprit vite la raison.

Les multiples foyers qui consumaient les tours avaient fait monter la température d'une vingtaine de degrés. Aucun habitant d'Oldelyn ne pourrait supporter cette chaleur si elle venait à grimper encore.

Les enfants étaient évacués en priorité le long des ruelles attenantes, jusqu'au milieu des places du centre-ville, dans des tentes de fortune dressées à la hâte par les gardes du château. La plupart de ces enfants étaient de frêles créatures blotties dans les bras de leur mère, apeurés, réconfortés tant bien que mal par de maladroites caresses. Mia lut dans leur regard la même peur, les mêmes doutes, que chez leurs parents. Quelle malédiction venait de s'abattre sur leur paisible univers ? La guerre et la violence venaient de faire une entrée fracassante à Gunfaar, et ni les enfants, ni les adultes, ne semblaient être armés pour y faire face.

Dans le ciel brumeux voltigeaient des dizaines de cyaignes, à une altitude exceptionnellement basse. Certains portaient dans leurs serres d'énormes poches remplies d'eau, qu'ils déversaient sur le brasier.

Spectacle saisissant : les cyaignes faisaient office de canadais, avec un succès tout relatif. Rien ne semblait calmer le feu, qui dévorait sans distinction le bois, la pierre et le marbre, et faisait de la glace la plus dure un inoffensif amas liquide.

Au sol, les alentours de la forteresse s'étaient heureusement vidés ; ne restait que la courageuse école des magiciens, qui unissait ses forces pour refroidir l'incendie. Mais leurs minces gerbes de glace paraissaient dérisoires face à la furie du brasier, qui consumait désormais la deuxième et la tour. A leurs côtés, une chaîne humaine s'était formée pour ceinturer l'édifice et éloigner les dernières personnes évacuées. Des Passagers aguerris, qui ne craignaient pas la chaleur du feu.

« Une lance à incendie ! Il nous faut au moins une lance à incendie ! hurla Ahmed, le Passager marocain.

— Réfléchis deux secondes, réagit sa voisine Kaitlyn, tu crois vraiment qu'ils ont des pompiers à Oldelyn ? Tu crois qu'ils ont des problèmes d'incendies tous les jours, avec leur phobie de la chaleur ? Il n'y a rien ici pour lutter contre le feu, puisqu'il n'y a jamais de feu ! »

Un éclair jaillit brusquement dans le ciel enfumé, qui fit comprendre à Mia l'origine des secousses qui ébranlaient l'édifice. Une boule de flamme vint percuter de plein fouet la tour pourpre, allumant un nouvel incendie en son milieu. La tour des Passagers chancela sous le choc. Mia pria pour que tous ses amis fussent évacués. La boule de

feu semblait avoir été catapultée depuis des contrées lointaines. Un bombardement en règle. Une méthode moyenâgeuse.

« Nous non plus, on ne peut pas rester aussi près, c'est trop dangereux ! Tout risque de s'écrouler ! alerta Ahmed.

— On doit s'assurer que tout le monde a bien été évacué ! » lui répondit une voix que Mia reconnut immédiatement. Lyriana courait vers l'entrée, à la rescousse d'une massive créature hybride qui toussait tant qu'elle pouvait. Elle la prit dans ses bras et l'éloigna du foyer. Lyriana est en vie, souffla Mia. Cette pensée lui mit du baume au cœur.

Elle s'apprêtait à la rejoindre, quand un terrifiant rugissement bestial résonna, couvrant tout bruit de panique, plongeant l'esplanade, les rues avoisinantes, toute la ville de Gunfaar dans la sidération. Le hurlement semblait provenir des profondeurs de la terre... mais en même temps paraissait terriblement proche. Un seul cri, puis le silence, avant que la foule apeurée ne reprenne peu à peu ses cris d'angoisse.

« Passagers, éloignez-vous ! » retentit une voix derrière la fillette.

Une escorte s'avancait, royale et solennelle, vers le brasier. Jenshin semblait prendre son temps. La souveraine scruta le château de Gunfaar, merveille millénaire d'Oldelyn qui agonisait sous ses yeux, depuis ses fondations jusqu'à ses plus hauts donjons. Lorsqu'elle leva les bras au ciel, sa garde rapprochée s'éloigna aussitôt.

Derrière elle, Mia aperçut Khalsovol, qui levait à son tour les bras au ciel. Le petit Marmock qui avait remporté le concours de magie une semaine auparavant était lui aussi réquisitionné, ainsi qu'un deuxième groupe qui se tenait à bonne distance. Le Grand Prêtre semblait très occupé, mais Mia jugea plus prudent de s'abriter derrière une maison en coin de l'esplanade pour observer la scène.

« Avec moi, magiciennes et magiciens ! » prononça calmement Jenshin de sa petite voix fragile. En guise de réponse, le feu redoubla d'intensité au premier étage, juste au-dessus d'eux. Plus haut, les flammes léchaient dangereusement les murailles de la douzième tour, l'armurerie du château.

La souveraine murmura quelques mots aussi peu distinctement que la première fois que Mia l'avait rencontrée, au milieu de l'Assemblée des Sages de Gunfaar. Mais ses paroles se firent plus fortes, de plus en plus fortes, rejointes par celles de ses acolytes. La magie de groupe opérait.

*« Kalournia até zalvonikè... kalournia até zalvonikè... kalournia até zalvonikè... Kal salmediya ! »*

« *Kal salmediya* » ! reprit la Première des Sages, tandis que le groupe répétait l'incantation. Du ciel jaillit un éclair bleuté qui vint percer le château de part en part.

Sous le regard médusé de Mia, la forteresse de Gunfaar se figea en un gigantesque édifice de glace. Les flammes faiblirent, puis moururent, prisonnières du gel. Le château était paralysé dans sa fragile posture, les crevasses béaient depuis les tours éventrées, dans un instantané glacé.

Les magiciens avaient tous été soufflés par la violence de l'éclair, même Khalsovol. Seule Jenshin était restée debout. Elle se tourna vers le Grand Prêtre.

« Nous avons réussi, mais ce n'est que temporaire. La magie va opérer quelques heures, tout au plus. Et nous ne pourrions renouveler pareil effort avant un certain temps. »

Une nouvelle boule de feu vint percuter une tour, mais le projectile se désagrégea instantanément au contact de la glace. La tour était intacte.

« Le Forgeron va poursuivre son bombardement, prononça Khalsovol. Si nous ne le trouvons pas, dans quelques heures, nous sommes fichus.

— Faites ce qui est nécessaire pour le trouver, lui ordonna la souveraine. Nos troupes positionnées au pied des montagnes doivent nous rendre compte des mouvements qu'ils ont observés, je veux un rapport dans les trois heures. Je veux comprendre pourquoi personne n'a été capable de nous alerter de l'imminence de cette attaque.

— Le détenu Thénoz sait quelque chose, j'en suis sûr. Je voulais l'interroger, mais l'effondrement...

— Par pitié, Khalsovol, laissez un instant Paul Thénoz ! s'emporta la Première des Sages. Nous avons mieux à faire !

— Mais lui seul sait comment... »

Mia écoutait les bribes de ce dialogue depuis sa cachette. Une douleur dans le dos la sortit instantanément de sa concentration. La pointe d'une hallebarde.

« Ne bouge pas, petite. »

Un garde l'avait trouvée. Terrifiée, la fillette n'osa pas se retourner. Elle leva les bras au ciel timidement.

« Va me chercher le Grand Prêtre ! » ordonna-t-il à un de ses collègues, stationné quelques mètres plus loin.

Mia vit le garde se rendre vers Khalsovol et s'entretenir un instant avec lui. Le Grand Prêtre se précipita vers elle. Il eut pour Mia un regard bien appuyé, qui disait clairement « Je n'ai pas traîné pour te rattraper, tu vois ? ».

« Laissez-la moi, je m'en occupe. Escortez la Première des Sages vers le Palais des Eaux Claires, sa résidence sécurisée. Vous connaissez le protocole.

— Bien, Grand Prêtre. »

Les deux gardes s'éclipsèrent à la hâte. Khalsovol se tourna vers Mia, un petit sourire de contentement au coin des lèvres.

« À nous deux maintenant. »

Khalsovol leva son index en direction de Mia, qui se retrouva ligotée par une ceinture de glace d'une inimaginable dureté.

« Tu... viens... avec moi... » lui intima-t-il en un murmure.

De l'autre côté de l'esplanade, sur le château de Gunfaar, pleuvaient encore quelques projectiles, rendus à l'état d'inoffensifs cailloux aussitôt qu'ils avaient heurté le dôme de glace. Pour l'heure, la magie d'Oldelyn protégeait l'édifice.

Les soldats organisèrent l'évacuation de la population vers l'est de la ville. Bientôt, une longue colonne s'extirpa de Gunfaar en direction de Syalva, devenue cité refuge, par-delà les plaines de l'Est.

Les gardes lorgnaient régulièrement vers le ciel, guettant fébrilement de nouvelles boules de feu. Les enfants pleuraient. Les vieux chancelaient.

Fermant la marche en compagnie de plusieurs Passagers, Vanessa jetait des coups d'œil inquiets autour d'elle, à la recherche de son amie.

Mia avait disparu.



# **CHAPITRE 9**

## La rose noire

Khalsovol exfiltra en catimini sa prisonnière de Gunfaar, et la conduisit de force en direction de l'ouest, sur un petit sentier qui se perdait dans la forêt. Le tumulte de la catastrophe avait disparu, un calme terriblement inquiétant enveloppa les lieux, en même temps qu'une épaisse obscurité.

Pas une habitation, pas une fenêtre allumée, ne venait éclaircir la noirceur des environs. Les aurores boréales, si éclatantes les nuits précédentes, semblaient elles-mêmes s'être éteintes, masquées par les volutes de fumée qui s'échappaient encore de la ville. A travers ces nuages sombres, une éclatante pleine lune permettait à Mia d'y voir suffisamment clair pour ne pas se casser la figure sur le chemin escarpé. La fillette redoutait une chute qu'elle ne pourrait contenir avec ses bras prisonniers.

Elle ignorait ce qu'étaient devenus ses amis. Vanessa. Joon Han. Alberto. Lyriana. Son grand-père. Tous étaient devenus des points d'interrogations dans son esprit embrumé. Elle patinait machinalement, les larmes aux yeux.

« Qu'est-ce que vous me voulez ? » finit-elle par demander au Grand Prêtre, qui patinait derrière elle, à bonne distance.

— Je sais que ton grand-père t'a parlé de moi, lui répondit Khalsovol. Je veux savoir ce qu'il t'a dit.

— Il ne m’a jamais parlé de vous, je vous jure ! » mentit Mia. La ceinture de glace semblait vivante autour de son corps fatigué. Elle l’étreignait comme un impitoyable serpent.

« Ton grand-père est un traître, Mia. Il a servi le Forgeron. Des semaines durant, il l’a épaulé, l’a conseillé. Qui sait ? Peut-être que cette catapulte surpuissante qui a presque anéanti le château est née dans son esprit malveillant. Il est un ennemi d’Oldelyn, et doit périr comme tel.

— Vous n’en avez aucune preuve ! » cria la jeune fille en tentant de se débattre. Le froid de la nuit lui mordit le visage. Autour d’elle, le vent faisait onduler les sapins dans une inquiétante danse. La fillette se demanda qui pourrait bien la tirer de ce guêpier.

Elle crut entendre les buissons s’agiter autour d’elle. La forêt regorge de créatures autrement moins rassurantes que les cyaignes et les torphins, lui avait dit Lyriana le jour de son arrivée. Les découvrir en pleine nuit serait assurément une mauvaise idée.

Jamais elle ne s’était sentie aussi loin de chez elle que ce soir-là, face à Khalsovol, résolument décidé à en finir avec tous les Thénoz qui se trouveraient sur son chemin.

« Je vous reconnais une qualité, dans votre famille, reprit-il. Vous n’êtes pas du genre à vous débiner. Le courage qui court dans vos veines se fait rare chez les Passagers. Pour le reste, vous ne valez pas mieux que les autres. De simples trabouleurs, tout juste bons à vivre

sur le dos des Oldelyens, sans rien nous offrir de plus que votre cupidité et votre violence. »

Khalsovol s'interrompit, puis se pencha vers sa prisonnière, un immonde rictus sur son visage de plâtre. Il lui murmura dans le creux de l'oreille, une haleine fétide se faufilant sournoisement dans ses narines retroussées :

« Mais quand on y réfléchit, on peut toujours vous trouver une utilité. Il suffit d'être aussi bon politicien que vous... »

Mia sentait la furie prendre le contrôle de tout son corps. Mais elle se contint tant bien que mal. Il fallait opter pour une autre tactique.

« Je vous assure que je n'ai rien à voir dans votre guerre contre le Forgeron, lui implora-t-elle. Laissez-moi en-dehors de tout ça, s'il vous plaît. Je dirai à Jenshin que vous avez été bon avec moi, que vous m'avez laissée partir. S'il le faut, je rentre à Gaïa et je ne remets plus jamais les pieds à Oldelyn. Je vous le promets. »

Khalsovol sembla considérer la proposition. Puis il fut parcouru d'un frisson, et se raidit.

« Certainement pas, jeune fille. Je n'ai aucune confiance en votre famille, à Oldelyn comme à Gaïa. Tu vas devoir rester ici. J'ai été forcé à faire preuve de clémence pour ton grand-père, mais rien ne m'oblige à le faire avec toi. Tu n'es personne, ici. Personne ne te connaît. Tu pourrais disparaître dans la forêt, personne ne s'en soucierait. Quant à moi... »

Mia frissonna. Khalsovol s'était interrompu. Un cri, plus effrayant que toutes les menaces du Grand Prêtre, retentit à quelques mètres d'eux. Une bête, à la recherche de quelque chose. Khalsovol se retourna, lui-même visiblement saisi par la crainte. Les buissons se remirent en mouvement. La forêt les écoutait, les observait, les jugeait. Mia l'aurait juré.

À quelques mètres, sur le sentier, retentit une autre voix.

« Grand Prêtre ! Grand Prêtre ! Enfin je vous... la bête... sa tanière est ouverte ! »

Un garde essoufflé patinait vers eux en catastrophe. A peine les eût-il rejoints qu'un arbre gigantesque se fendit au-dessus d'eux, aussi facilement qu'une brindille, avant de s'écrouler dans un grand fracas à quelques mètres.

Khalsovol secoua le garde.

« La bête ? Quelle bête ? Parle ! »

— La... la bête du château... elle est... »

Le garde leva les yeux au ciel vers deux yeux rouge sang, qui observaient tranquillement la scène au-dessus d'eux, dans la pénombre de la forêt. Mia se débattit tant qu'elle put, ses liens de glace la comprimaient toujours impitoyablement. Son instinct lui disait pourtant qu'elle aurait rapidement besoin de ses deux bras libres.

Khalsovol réagit le premier. Il lâcha le garde, qui fit demi-tour séance tenante sur le sentier. Mais la course de ce dernier se résuma à quelques mètres. Une gueule béante lui happa le bras, le projeta dans les airs, et l'avalala tout rond, avant qu'il n'ait eu le temps de pousser le moindre cri. Puis, tranchant la pénombre de la forêt, les deux yeux rouge sang se tournèrent vers les survivants.

Le Grand Prêtre voulut d'un geste prompt lancer quelque sortilège immobilisateur, mais n'en eut pas le temps. Un énorme coup de queue, plus tranchant qu'une badine, le projeta violemment une dizaine de mètres plus loin. Khalsovol finit son vol plané en percutant de plein fouet le tronc d'un arbre. Son corps s'écroula, figé, dans la neige profonde.

Dans un geste terriblement théâtral, Alkaya brisa les deux arbres de sa mâchoire libérée, et se présenta devant la fillette en poussant son plus bestial rugissement.

Les yeux de Mia scannèrent le corps immensément long qui se cambrait devant elle. Alkaya n'avait pas totalement cicatrisé de son combat perdu lors de la journée du Vent d'Ouest. De la créature pendaient de vieux bandages salis par la poussière et le sang.

Du sang, la bête en était couverte au niveau de ses pattes, comme si elle avait creusé quelque chose jusqu'à s'en écorcher les griffes. Sur

son corps grêlé de cicatrices, de la glace figeait quelques poils drus. La fillette put, pour la première fois, se faire une idée de la mâchoire du monstre, puisque sa muselière de glace avait disparu. Alkaya exhibait une gueule crénelée de canines longues comme des dagues, noircies d'innombrables traces de pourrissement.

La bête dressa sa queue au-dessus d'elle, à la manière d'un scorpion, prêt à fondre sur sa minuscule proie. Elle ne semblait pas furieuse, juste déterminée à commencer par un apéritif avant de s'attaquer à la pièce de résistance, allongée, inerte, derrière elle. Les bras de Mia étaient toujours immobilisés par la ceinture de glace. Il ne restait à la jeune fille qu'à reculer doucement, imperceptiblement, calant ses pas sur ceux d'Alkaya qui s'approchait d'elle.

« Gentil... gentil... » bredouilla Mia.

Les puissants naseaux du monstre soufflaient à quelques centimètres de la jeune fille. Une litanie de mots vint tourbillonner dans sa tête.

*Charivari... tohu-bobu... fanfreluches... protozoaire... gougnafier...*

Le museau d'Alkaya s'approcha jusqu'au creux du cou de Mia. La bête semblait la renifler. Quel goût devait avoir un Passager petit comme ça ? devait se demander le monstre qui faisait trembler les plus braves des soldats d'Oldelyn. Il fit grincer quelques-unes de ses dents pourries aux oreilles de la fillette, figée de terreur. Un seul coup de canine, et c'en était terminé de Mia Beaumont.

*Faquin... globuleux... éphéméride... palindrome... speck... stuc...  
stock... estoc... astique... aspic... ouzbek...*

La tête de Mia ressemblait à une centrifugeuse, dans laquelle tournoyaient les mots à une vitesse de plus en plus folle, se préparant à éclater en bouquet final. Puis, d'un seul coup, une pensée jaillit de nulle part. Comme une bulle qui éclata calmement au milieu du brouhaha de ses pensées, bêtement, sans raison. La plus stupide des idées. Mais vu la situation dans laquelle elle se trouvait, perdue au milieu de cette sombre forêt où régnait un froid glacial, réchauffée par l'haleine immonde d'une bête qui s'apprêtait à la becqueter d'une seule bouchée, la stupidité n'était-elle pas la dernière des audaces ?

À quelques centimètres de la gueule puante de la bête, elle se mit à fredonner timidement, dans un murmure à peine perceptible:

*« Dans... le p-pays des Indiens... t-tous les crétiens lèvent les mains... en criant comme des fous... bouyouyou bouyouyouyou... »*

Alkaya se figea comme une statue. Mia prononçait tout doucement les paroles des « Cowboys et les Indiens », comme une berceuse. L'effet sembla immédiat sur l'hideuse créature, qui ralentit sa respiration.

*« Dans le pays des pionniers... tous les félés lèvent les pieds... en chantant comme des cinglés... »* continua la fillette en tremblotant.

Alkaya recula d'un mètre, pour observer sa proie. L'hideux rictus qui dessinait son visage disparut pour laisser place à une moue

interrogative. Le monstre pencha sa gueule sur le côté. Il semblait en attendre un peu plus.

Mia sourit. Oui, les créatures d'Oldelyn pouvaient être domptées par une stupide chanson d'un groupe de punk des années 80. La fillette chantonna plus fort en tapant du pied.

*« Hélyéyé hélyéyé hélyéyé... »*

Alkaya recula de quelques mètres, le dos courbé, sans lâcher Mia de son regard sanguinolent. Mais dans les yeux de la bête, la jeune Passagère ne vit plus de crainte. Seulement de la curiosité teintée de distraction. Apprendre cet air à ses codétenus avait été la meilleure idée que Papy Paul n'avait jamais eue.

Mia esquissa un large sourire de victoire. Alkaya ne lui voulait plus aucun mal. Victoire par KO des Ludwig von 88 sur les créatures monstrueuses d'Oldelyn ! La victoire était totale. Folle de joie, dansant à cloche-pied une espèce de gigue campagnarde, elle continua le spectacle, chantant à tue-tête :

*« Dis, tu m'emmènes avec toi ? Dans ton pays, tout là-bas ? Oui, je t'emmène avec moi... dans ce pays, tout là-bas ! Pa padada, padada, padadabadadada, padada, padada... »*

Subitement, aussi prompt que l'éclair, Alkaya se détourna du concert et bondit comme un félin sur Khalsovol, qui s'était remis debout, comme si des yeux derrière elle avaient remarqué la main tremblante qu'il pointait en sa direction.

Un cercle de glace commença à se former autour de ses pattes, mais elle le brisa instantanément et asséna un terrible coup de griffe au Grand Prêtre, qui eut tout juste le temps de l'esquiver en se ruant sur son flanc gauche. Sa tunique se déchira en haut du dos contre le tronc d'un arbre mort. Alkaya semblait vouloir perdre moins de temps avec Khalsovol qu'avec Mia. Elle ouvrit grand une gueule béante et la claqua sur un tronc sous lequel Khalsovol avait tout juste eu le temps de se faufiler.

« *Alkaya kalia suavia !* » hurla-t-il en pointant à nouveau ses mains vers la bête. Une gerbe de glace envahit le museau de la créature, mais celle-ci l'ouvrit si grand et si fort qu'elle brisa à nouveau ce lien. Son cri retentit de plus belle sur le Grand Prêtre, bien minuscule entre ses pattes.

Khalsovol esquiva un nouveau coup de museau, en se roulant sur le côté.

Et Mia l'aperçut.

Dans son mouvement, la tunique déchirée de Khalsovol s'ouvrit un peu plus, révélant un tatouage sur le dos du Grand Prêtre. Une rose noire, inversée, dont la tige partait du bas de la nuque. Trois pétales fanés voletaient sous la fleur, tombant vers le creux des reins.

La même rose que son grand-père avait aperçu, lorsqu'il s'était aventuré au plus profond des mines de Skala. Une marque que seul un

Passager pouvait affectionner, comme le lointain souvenir d'un pays perdu.

La marque de la fin de toute vie, asséchée par le feu.

La marque du Forgeron.

« Que veut bien dire un tatouage pareil au milieu d’Oldelyn ? » s’était demandé son grand-père. Ce signe sur le dos de Khalsovol le marquait à la fois du sceau de l’ennemi, mais aussi du sceau des siens, des Passagers. Des Terriens. Ces Passagers que le grand Prêtre maudissait quelques minutes auparavant. Mia manqua de tomber à la renverse.

Alkaya s’affairait à débusquer le Grand Prêtre de sa fragile cachette à grands coups de mâchoire. Khalsovol, impuissant à user de sa magie, ne pouvait que se recroqueviller sous l’écorce de l’arbre mort pour se protéger des crocs d’Alkaya. Son regard croisa celui de Mia, et il comprit immédiatement qu’elle avait compris. Il sembla d’un coup revigoré. Esquivant un nouveau coup de mâchoire, il plongea en avant au milieu des pattes de son adversaire, et en un éclair, suffisamment prompt pour surprendre Alkaya, il pointa son bras droit sur le ventre de la bête, tout en brandissant le gauche dans en direction de Mia.

« *Alkaya kalia snavia !* » hurla-t-il à nouveau. La glace fusa comme un coup de revolver, figea le ventre d’Alkaya, remonta le long de son corps longiligne, immobilisa ses pattes. L’autre coup atteignit Mia, qui sentit ses liens de glace se resserrer d’un seul coup, jusqu’à lui mordre la chair.

Alkaya convulsait de panique. Le monstre secoua la tête pour empêcher la glace d'atteindre son crâne, mais tout le reste de son corps se retrouva immobilisé. A peine Khalsovol eut-il le temps de faire un pas de côté que la bête s'écroula, raidie par le froid, vaincue, à ses pieds. Khalsovol contempla ses deux prisonniers, d'un air satisfait. Puis il se dirigea lentement vers Mia.

« Qu'est-ce que tu regardais, jeune fille ? Ça ? »

Il pointait son tatouage, une main dans le haut du dos.

« C'est vous... murmura Mia. C'est vous. Vous êtes le... »

— Je suis ce que les Oldelyens veulent que je sois, l'interrompit Khalsovol. Ils veulent un chef. Mais avant d'avoir un chef, il faut un ennemi contre qui se tourner. Tu n'es pas d'accord ?

— Vous avez détruit Gunfaar.

— Je n'ai rien détruit, petite sottise ! vociféra le Grand Prêtre. Tu n'entends pas ce que je te dis ? C'est le Forgeron qui a détruit Gunfaar. Et le Forgeron est l'ennemi, tout le monde le sait. Les enfants le savent. Des chansons le répètent. Des pièces de théâtre de rue le répètent. Tout ce que veulent savoir les Oldelyens, c'est que l'ennemi s'appelle le Forgeron. Et qu'il est aidé par les Passagers. A commencer par ton grand-père, qui lui a appris les rudiments de la guerre, de l'industrie, de la cupidité et de la convoitise. Un ennemi commun et un traître pour l'épauler, c'est la chanson que tout peuple veut entendre.

Est-ce qu'il existe réellement ? Quelle importance ! Tant qu'il joue son rôle auprès des habitants !

— Mais c'est vous... c'est vous qui lui chantez cette chanson, osa Mia. Vous avez tout inventé !»

Khalsovol leva les bras au ciel.

« Je ne suis qu'un homme d'Etat, plaida-t-il. J'agis en pragmatique. Jenshin n'est que la dernière héritière d'une lignée de vieux sorciers dégénérés, qui règnent sur Oldelyn depuis bien trop longtemps. Regarde-nous, enfin ! Nous sommes pitoyables ! Enlève-nous notre magie, il ne nous reste que des lances tordues, des châteaux qui tombent en ruine, et quelques bêtes sauvages à dresser pour labourer des champs qui ne donneront jamais la moindre nourriture ! Tu appelles ça un monde magique ? Oldelyn a besoin de prendre conscience de sa toute-puissance ! Les mines de Skala regorgent de richesses qui peuvent nous faire dominer ce monde-ci, et tous les autres à portée de main ! »

Mia eut le souffle court. Khalsovol ne pouvait parler que de la Terre. La jumelle éternelle.

« Seulement, reprit le Grand Prêtre, je ne suis pas de la lignée des souverains d'Oldelyn. Je ne pourrai jamais diriger. Je dois attendre, tapi dans l'ombre, à ronger ma rancœur, en écoutant ses ordres stupides et ses injonctions magiques inutiles. Alors j'ai agi en homme d'Etat.

J'ai soufflé à l'oreille de la Première des Sages qu'un ennemi grandissait loin, très loin dans le Nord. J'ai mené d'innombrables expéditions pour tenter de l'appréhender. En coulisses, je grossissais mes troupes au-delà des montagnes de Kalahun, dans chaque cabane de chaque village de Skala. Je recrutais, je creusais les mines, j'extrayais de l'or, des diamants, du cuivre, du fer, de l'argent, du nickel. Et il y a encore tellement de richesses, Mia, tu ne peux pas imaginer ! Petit à petit, j'ai utilisé ces richesses pour fabriquer des outils, puis des armes, puis pour réunir une armée. Les peuples du Nord ont appris la valeur du métal, à commencer par celle de l'or. Et quand je rentrais à Gunfaar, je chantais la chanson du Forgeron, celle que tout le monde voulait entendre. »

Derrière Khalsovol, Alkaya se débattait, mollement, contre sa carapace de glace. La bête fatiguait. Si Mia pouvait faire durer le récit de Khalsovol, peut-être aurait-elle le temps de conjurer la magie qui la retenait prisonnière ? La jeune fille tenta de gagner du temps.

« Pourquoi l'or ? Pourquoi le fer, pourquoi les diamants ? Vous n'en ferez jamais rien à Oldelyn !

– Mais qui te parle d'Oldelyn ? Il existe sans doute un endroit dans l'univers où ces richesses valent tous les empires... tu ne crois pas ? » lui répondit-il en faisant cligner son immonde petit œil livide. Il s'éloigna de quelques mètres.

« Aujourd'hui, reprit-il, j'ai l'armée, la puissance, et des hommes et des femmes prêts à mourir pour moi. Tout ce qu'il faut pour engager notre civilisation dans une nouvelle ère. Oldelyn peut être plus riche et puissante que n'importe quel empire terrestre. Nous devons prendre ce virage, c'est inéluctable. Et quand Oldelyn aura compris sur quelles richesses elle est posée, le moment viendra de franchir la porte. Le lac de Gunfaar. Et au-delà, Gaïa ! Notre magie est inopérante chez toi. Mais les diamants, l'argent, l'or, les canons, Mia ! Tout cela est bien réel ! Bientôt, nous parlerons à armes égales avec tes semblables ! »

Les yeux de Khalsovol brillaient d'émotion lorsqu'il évoquait ses funestes projets.

« Pourquoi mettre mon grand-père dans votre plan ? demanda Mia.

— Détrompe-toi, jeune fille. Ton grand-père s'est mis tout seul dans les problèmes. Pour une raison qui m'échappe, il n'a jamais eu confiance en moi. Je ne sais comment, il a voulu suivre d'un peu trop près mes déplacements vers le Nord, et a fini par m'approcher. Il n'a jamais disposé de la moindre preuve que je montais cette armée, mais il a émis de sérieux doutes, suffisamment pour que je finisse par le faire enfermer pour espionnage. Et devine qui on a cru, chère Mia ? Un vieux trabouleur aux poumons fatigués ? Ou le Grand Prêtre d'Oldelyn, ministre de la Guerre ?

— Votre tatouage vous trahira ! » menaça Mia en soutenant le regard de son ennemi.

« Personne n'a jamais vu ce tatouage à part toi et ton grand-père. Mais tu serais surprise de savoir combien d'hommes et de femmes, là-bas dans le Nord, portent le même en mon honneur. Je n'aurai aucun problème à trouver un volontaire pour se faire accuser à ma place. Les Passagers, en particulier, me sont voués corps et âme. C'est intéressant de voir à quel point ton espèce est prête à se lier jusqu'au sang avec des individus comme moi, pour peu qu'ils les conduisent vers leurs propres intérêts.

— Vous êtes un Passager vous-même ? » questionna la fillette.

Khalsovol fit une moue dégoûtée.

« Bien sûr que non ! Qu'est-ce qui te fait croire une chose pareille ? »

— La chaleur, répondit Mia. Vous supportez la chaleur. Seuls les Passagers peuvent survivre dans la chaleur des mines, c'est la première chose que j'ai apprise à Oldelyn.»

Khalsovol sembla, pour la première fois, décontenancé.

« Je... je n'ai rien d'un Passager, tu m'as bien compris ? »

— Bien sûr que si, répliqua Mia. Vous ne pourriez pas autant haïr les Terriens si vous n'en étiez pas un vous-même... vous en avez honte. Vous avez honte de ce que vous êtes. »

« Quel talent ! » jugea la jeune prisonnière en elle-même. Les missiles lancés par sa copine Audrey pour faire enrager Joëlle lui revenaient en cascade. Il était simple de faire exploser la marmite d'un adulte, quand on savait s'y prendre.

Khalsovol trembla de rage. Ainsi mis à l'épreuve des nerfs de la fillette, il ne remarqua pas les mains de Mia qui fouillaient la poche arrière de son jean, à la recherche de son téléphone portable. A défaut d'appeler les secours, il pouvait avoir une autre utilité. Mais il lui fallait faire vite.

Le Grand Prêtre tendit ses mains vers Mia, qui sentit ses liens de glace la resserrer jusqu'à lui comprimer des os.

« Cette insolence est bien la marque des petites filles... tu n'es pas grand-chose, en fin de compte... », murmura-t-il.

Mia suffoquait.

« Je peux me débarrasser de toi en claquant des doigts, tu me comprends bien, Mia ? Et tu me prends pour un... Passager ? Un faible Passager comme toi ? »

Le sang se raréfiait dans les bras de Mia. Ses mains glacées trouvèrent le téléphone coincé dans sa poche, parvinrent à le saisir. Ses doigts, paralysés par la glace et privés de circulation de sang, pouvaient à peine bouger, mais dans un effort qui lui parut insurmontable, extirpèrent l'appareil de son jean. Avant que la glace ne lui cisaille

définitivement les bras, elle pressa, en un geste désespéré, sur le bouton d'allumage.

Dès l'instant où elle sentit la petite vibration de mise en marche, un éclair jaillit de l'appareil et fit exploser la ceinture de glace. Mia poussa un hurlement de douleur. Elle secoua vivement la main, les poignets brûlés par la chaleur intense de l'explosion. Elle était libre. Khalsovol, surpris par l'intensité de l'éclair, avait chancelé sur le côté. Mia saisit cette seconde d'inattention pour le bousculer de pleine face et décamper.

Elle détala dans la forêt sans se retourner, le cœur battant à tout rompre. Les branchages alourdis par la neige et les stalactites lui fouettaient le visage. Sa main droite, meurtrie par la brûlure, balayait comme elle pouvait les flocons de neige qui lui tombaient sur les yeux. Elle entendit Khalsovol, au loin, l'appeler. Elle pria pour qu'Alkaya se réveille et termine son repas par un Grand Prêtre glacé. Mais pour le moment, il lui fallait compter sur elle, et uniquement sur elle. Fuir. Fuir à s'en brûler les poumons.

Après quelques minutes à couper la végétation touffue du sous-bois, elle retrouva un chemin. Victoire ! Les chemins menaient à peu près tous au lac. Les leçons de vitesse de Xiao Lei lui revinrent en mémoire : Le corps bien cambré en avant, un bras collé dans le bas du dos, l'autre en balancier, tête relevée, et on file, et on file !

Mia ne se retourna pas lorsqu'elle entendit Khalsovol crier ce qui ressemblait à un ordre. Les renforts avaient dû arriver. Alkaya ne lui serait d'aucun secours. Elle comprit qu'elle avait désormais à ses trousses une garnison entière de gardes, dévoués à leur maître, et bien plus habiles patineurs qu'elle. Elle ne se retourna pas non plus lorsqu'une flèche se planta sur un arbre, à quelques mètres d'elle.

« Arrêtez-la ! » cria une voix inconnue, à une proximité qui lui glaça le sang. Ce n'était pas Khalsovol. On aurait dit un garde. Le

cliquetis de lances, de patins et de boucliers qu'elle entendit vint confirmer son hypothèse. Une horde de gardes à ses trousses. Mia patinait à tout rompre, jamais elle n'avait senti atteindre une telle vitesse. La moindre cassure sur le chemin glacé la faisait voltiger. La vitesse et l'agilité à anticiper les reliefs ne suffisaient plus. La meute des gardes se rapprochait.

Mia s'épuisait, ses jambes surchauffaient, sa main brûlée lui faisait souffrir le martyr. Mais la peur est un incroyable carburant, qui la faisait traverser la forêt à la vitesse de l'éclair. Loin dans le ciel, les fumées de l'incendie s'étaient dissipées. Une myriade d'étoiles parsemait le manteau vert luminescent d'une aurore boréale, éclairant à nouveau la forêt comme en plein jour.

Essoufflée, Mia tentait de percevoir les bruits qui l'entouraient. Pas de Khalsovol. Avait-il laissé les gardes s'occuper du sort de la fillette ? Impensable. En découvrant le secret du Grand Prêtre, Mia était devenue bien trop dangereuse à ses yeux. Khalsovol se chargerait lui-même de son sort, elle en était sûre. Il la traquerait où qu'elle soit. Il lui fallait filer vers le seul endroit où elle pourrait se sentir en sécurité. Le seul endroit où la magie d'Oldelyn serait inopérant.

Sur Terre. Chez elle.

Mais chez elle, c'était encore si loin...

« La voilà ! » cria une autre voix quelques mètres derrière elle.

Mia entendit le cliquetis des hallebardes et comprit que c'était terminé. Elle ne pourrait pas rentrer chez elle. Dans le pire des cas, ou peut-être le meilleur, elle allait mourir seule, transpercée d'une lance au milieu de la forêt. L'autre scénario l'envoyait rejoindre une geôle obscure ignorée de tous, elle aurait beau crier au fond de la forêt, personne ne l'entendrait, quelques amis d'Oldelyn s'inquiéteraient pour elle, puis finiraient par abandonner, puis par l'oublier, son existence même serait réduite à néant.

Des larmes se formèrent dans ses yeux aveuglés par le froid. L'effort était surhumain. Ses jambes commencèrent à flancher, Mia ralentit. Ralentit encore, prête à se rendre, la mort dans l'âme. Ses mains se levèrent en signe de reddition.

« Venez me chercher, tas de bouffons glacés ! » hurla quelqu'un derrière elle.

Puis Mia ne comprit plus rien.

L'instinct de la fillette lui dictait de continuer à avancer et de ne pas se soucier de ce qui se passait derrière elle. Il était facile de deviner à qui appartenait cette voix aigüe, railleuse, si sûre d'elle. Vanessa avait retrouvé sa trace. Une vague de chaleur emplit Mia à pleins poumons, et lui fit l'effet d'un tube de nitroglycérine.

« Vanessa ! hurla-t-elle.

— File, Mia ! Je m'occupe des gardes ! Ne te retourne pas ! »

« Arrêtez-la ! » hurla une voix d'homme tremblotante. Comment cette fille se débrouillait-elle pour répandre autant de peur et de craintes autour d'elle ? Mia n'y tenait plus. À bonne distance, elle se retourna, pour comprendre.

Vanessa venait de se transformer en Lady Hazard, championne de roller derby, et allait donner aux gardes une leçon gratuite. Elle avait rejoint la cohorte par derrière, sans que personne ne la remarque, et à pleine vitesse, avait ouvert grand ses bras pour faire le ménage au milieu de la douzaine d'hommes armés.

L'infériorité numérique ne sembla pas lui poser de problème. Quelques manchettes, croc-en-jambe et coups de lames de patins bien placés, et tous s'étaient retrouvés lamentablement projetés sur les bords du chemin. Puis, filant devant l'escouade qui se relevait avec

peine, Vanessa prit le rôle d'appât, patinant en marche arrière sur le chemin chaotique, plus à l'aise qu'une championne olympique. Les premiers à se relever tentèrent rageusement de l'approcher, mais elle reprenait sa course, telle une chasserresse épuisant son gibier, ralentissait jusqu'à se faire quasiment rattraper, avant de se fendre d'une esquive totalement imprévisible dès l'instant où la hallebarde semblait l'atteindre. Le garde, surpris par ce mouvement, dos à elle, valdinguait une nouvelle fois dans la neige.

Vanessa leva les yeux vers son amie, immobile quelques mètres plus loin sur le chemin. Elle avait ramassé un long bâton et se préparait à la deuxième manche contre les gardes, passablement irrités.

« Bon sang, Mia ! Qu'est-ce que tu fous ? Tu as pris racine ici ou quoi ? File vers le lac ! Je m'occupe des gardes ! Enfuis-toi ! »

L'escouade des gardes s'était ridiculisée deux fois, mais semblait vouloir se reprendre. Ils formèrent un cercle autour de Vanessa, qui ne sut par quel ennemi contre-attaquer. Les hallebardes pointèrent vers elle, le cercle se rétrécit. Vanessa était coincée. Mia fila à la rencontre de son amie prise au piège, lorsqu'un des gardes émit un « Ouh ! » bref et sec, avant de s'écrouler à son tour. Une branche d'arbre venait de s'abattre lourdement sur son crâne.

Lorsque les autres gardes se retournèrent, ils aperçurent le Passager Joon Han, armé d'un bâton, qui venait de se frayer un chemin parmi les hommes de Khalsovol, cognant sur les gardes tel Guignol

sur le Gendarme. Mia profita de l'instant de surprise pour pénétrer à son tour dans la bagarre en poussant un hurlement guerrier. La peur et la raison avaient définitivement pris le large. Mia distribuait coups de lames de talarias et coups de poing à qui voulait, sautant sur le dos des gardes, arrachant chapkas, cheveux, griffant à l'aveugle. Joon Han distribuait ses coups de bâton avec dextérité. Il ciblait en priorité les gardes toujours armés de leur hallebarde. L'un d'eux toucha Vanessa au flanc. La jeune Australienne émit un cri de douleur, parvint à s'extirper de la nasse en se tenant les côtes, laissant Joon Han assommer d'un coup sec son adversaire.

« On ne peut pas rester ici ! » hurla-t-il. Lui et Mia venaient de faire le gros du ménage, mais au loin derrière eux approchaient d'autres hommes armés, plus nombreux encore. Joon Han saisit Vanessa, allongée sur un tas de neige, et la souleva par les bras, aidé par Mia.

« Comment tu te sens ? s'inquiéta-t-il.

— Ça va, ça va, gémit Vanessa en grimaçant. Ce n'est pas profond, je crois. Une grosse coupure. »

Mia souleva le bas de la chemise de son amie. La côte saignait, mais effectivement, la plaie paraissait superficielle.

« Il faut à tout prix qu'on quitte Oldelyn », insista Joon Han. Derrière eux, les bruits des gardes s'intensifiaient.

« Tu peux avancer, Vanessa ? demanda Mia.

— Oui, si vous m'aidez un peu », répondit péniblement la jeune Australienne.

Les trois Passagers se mirent en marche à la hâte. Dans la furie du combat, ils s'étaient écartés de la route. Il leur fallait retrouver le chemin du lac. Dans la pénombre de la forêt, l'exercice s'annonçait périlleux.

« Cherchez-les ! Suivez leurs traces ! » beuglait une voix au loin. Joon Han, Vanessa et Mia patinaient dans la pénombre, mais la neige ralentissait constamment leur progression.

« On n'ira pas loin si on ne sait plus où se trouve le lac ! » pesta Mia en chuchotant.

À ces mots, un gigantesque projectile de lumière déchira le ciel, pour venir s'écraser quelques centaines de mètres plus loin. À la lueur des flammes, les trois Passagers s'aperçurent qu'ils se trouvaient sur une petite colline, dominant une vaste étendue de forêt. Le projectile de feu s'était effondré au beau milieu d'une étendue déserte, plate et désolée, un immense miroir de glace vierge de toute végétation, au bout duquel apparaissait, minuscule, un petit ponton de bois.

Une deuxième boule de feu jaillit au-dessus de leurs têtes et s'écrasa à côté de la première, perçant la glace et disparaissant au fond de l'eau.

« Le lac... ils vont bombarder le lac... murmura Vanessa.

— Le point de passage... compléta Joon Han. Ils sont en train de faire fondre la glace...

— Ils détruisent notre porte de sortie ! s'écria Mia. On n'a plus une minute à perdre ! »

Les trois Passagers dévalèrent la colline au milieu des sapins, des bûches et des trous de neige. Leur échappée se retrouva largement éclairée par les innombrables projectiles de feu lancés en direction du lac. Du haut de la colline, les gardes suivaient leurs traces aussi obstinément que des chiens de chasse, mais les fugitifs les maintenaient à bonne distance.

Le ciel était zébré de feu. On aurait dit qu'une pluie de météorites s'abattait sur la forêt de Gunfaar. Qui d'autre que Khalsovol pouvait être derrière une stratégie aussi vile ? Utiliser la seule et unique arme impossible à manier par les soldats d'Oldelyn ? Détruire par le feu l'unique porte de sortie du monde glacé d'Oldelyn, le symbole était lourd de sens.

Qui d'autre pouvait faire preuve d'un tel cynisme ?

Joon Han épaulait toujours Vanessa, qui se tenait la côte en grimaçant. Mia était passée devant, en éclaireuse.

« Voilà la route ! » s'écria-t-elle en pointant un chemin en contrebas.

La fuite vers le lac en fut simplifiée. Ils n'avaient qu'à suivre les traces de feu qui zébraient le ciel. Le chemin s'était élargi, pour devenir

une route large, plus droite et plus lisse qu'une autoroute. Le lac, pulvérisé de boules de feu, se trouvait au bout

« Là, sur le chemin ! » hurla une voix au loin derrière eux. Les bruits des gardes étaient accompagnés de grognements de bêtes. Des grognements qui ne ressemblaient pas à des ronrons de chats, loin s'en fallait.

« On doit accélérer, les filles, lança Joon Han. Vanessa, saute sur mon dos et accroche-toi à mon cou, je vais te porter. Mia, tu te souviens de nos leçons de vitesse ? Il va falloir les appliquer à la lettre pour me suivre.

— Te suivre ? Mais c'est toi qui portes...

— Vanessa, tu es prête ? Accroche-toi. Ça va secouer.

— Cours, Forrest, cours ! hurla Vanessa en émettant un petit rire nerveux, les bras agrippés au cou de son ami.

— On fonce ! »

Joon Han partit comme une fusée. Brinquebalant dans son dos, Vanessa semblait aussi gênante pour lui qu'une plume sur une balle de revolver. Mia partit à son tour, stupéfiée par la vitesse phénoménale que son ami pouvait atteindre, ainsi chargé. Elle battait son bras gauche en balancier, sa main droite meurtrie bien calée dans son dos pour garder son aérodynamisme. Plus elle se penchait, plus elle prenait de la vitesse. Le lac se rapprochait.

« On va y arriver ! » hurla Joon Han devant elle.

Mia n'en doutait pas. La question qui la hantait était plutôt : vers *quoi* allaient-ils arriver ? Vers une étendue de glace bien rigide sur laquelle ils pourraient prononcer la formule qui les feraient rentrer chez eux ? Ou bien vers une masse liquide informe, impraticable, agitée par les boules de feu, grouillant de torphins prêts à les avaler ? Pas de glace, pas de retour sur Gaïa. L'équation était limpide.

Derrière eux, les gardes peinaient à suivre la cadence infernale imposée par Joon Han. Les boules de feu éclataient de part et d'autre du chemin. L'une d'elle vint s'écraser quelques mètres devant eux. Le champion de *short track* sud-coréen parvint à esquiver la gerbe de flammes en un geste précis, imité par Mia, plus épuisée que jamais, mais qui ne lâchait pas des yeux la technique de son camarade.

Au bout de la route, enfin, apparut le ponton de bois. Qui vola en éclat juste sous leurs yeux, pulvérisé par un projectile enflammé.

Joon Han bifurqua au dernier instant.

« Il faut sauter ! » cria-t-il.

Et il sauta.

Impossible de savoir si la couche de glace à la surface du lac était suffisamment solide pour que tous trois puissent se rendre en son centre. Mais il n'y avait pas trente-six façons de le vérifier.

« Bon... songea Mia. Quand faut y aller... »

La jeune fille sauta à son tour. L'espace d'une demi-seconde qui lui sembla une éternité, elle se trouva suspendue dans les airs, effrayée à l'idée de sentir la glace craquer sous le poids de son corps. Le choc de la réception fut brutal. Elle en serait quitte pour un bleu à la cuisse gauche. Mais elle sentit avec un profond soulagement une glace épaisse accueillir sa chute.

Joon Han s'était redressé, harassé par l'effort. Vanessa glissa de son dos, les cheveux ébouriffés.

« J'ai... jamais... patiné... aussi vite ! » s'esclaffa-t-elle.

Les boules de feu continuaient, imperturbables, leur travail de démolition de la glace.

« On doit aller au milieu du lac, annonça Mia. Il faut qu'on rentre chez nous avant que la glace ne fonde totalement. Et les gardes sont toujours derrière nous.

— Attention aux boules de feu ! » conseilla Vanessa.

La jeune Australienne se plaça entre Joon Han et Mia, et tendit ses mains, que saisirent ses deux amis.

« Je ne vous lâcherai plus, leur déclara Vanessa en souriant. Même si on se trouve à l'autre bout du monde, je ne vous lâcherai plus. Vous m'entendez bien ? »

Elle s'avança la première vers le centre du lac, entraînant par la main les deux autres Passagers. Devant eux, la glace se morcelait comme une banquise.

La glace fondait irrémédiablement, il devenait dangereux de glisser sur cette surface de plus en plus molle. A quelques mètres des trois Passagers, les torphins profitaient des ouvertures pour onduler leur titanesque carapace à l'air libre. Mais ils ne trainaient pas dehors. L'air ambiant empestait le soufre, et le feu continuait de pleuvoir sur le lac. A la hâte, Vanessa, Mia et Joon Han choisirent une zone encore préservée du feu, scrutèrent le ciel avec inquiétude, et joignirent leurs mains en cercle.

Le temps était compté pour Mia. Plus que jamais, il fallait qu'elle raconte ce qu'elle avait découvert.

« Je sais qu'on n'a pas beaucoup de temps, commença-t-elle, mais il faut que je vous dise quelque chose. Il faudra que je revienne ici. Il faut que je sache pourquoi Khalsovol veut prendre le pouvoir. Khalsovol est le Forgeron, c'est lui qui mène cette guerre, contre son propre peuple. Il sait que je le sais, il va guetter mon retour ici, mais je dois prendre le risque. J'ai perdu la trace de mon grand-père dans la prison du château, je dois savoir s'il est encore en vie. Je dois savoir si Lyriana est encore en vie.

—Khalsovol est... quoi ? » répéta Vanessa, incrédule.

Une gerbe de feu fit trembler la glace à quelques mètres d'eux. Le lac se mouvait en une surface liquide.

« Nous devons partir avant que le lac ne se transforme totalement, conseilla Joon Han en jugeant la glace se morceler autour des trois Passagers.

Mia reprit la parole à la hâte.

« Joon Han, Vanessa, promettez-moi qu'on se retrouvera ici. Vous m'aidez, hein ? Je ne sais pas si je serai capable d'affronter Khalsovol. Mais avec vous... avec vous je pense que... »

Mia bafouilla, saisie par l'émotion. Joon Han lui sourit. Le jeune champion universitaire de patinage de vitesse de Busan avança sa main ouverte au milieu du cercle. Vanessa posa la sienne par-dessus. Les deux aînés portèrent leur regard vers la jeune Mia Beaumont, qui doucement joignit sa main à celle de ses amis.

« On se retrouvera ici, je le jure, prononça Vanessa. On t'aidera à retrouver ton grand-père.

— Et à débarrasser Oldelyn de Khalsovol, termina Joon Han. Je le jure.

— Je le jure » termina Mia, transie de froid, de fatigue et d'espoir. Son grand-père n'avait pas pu mourir. Personne ne peut mourir deux fois, n'est-ce pas ? Lyriana était la meilleure des Passagers, plus maline que n'importe quel idiot de garde d'Oldelyn. Elle saurait s'en sortir. Mais Oldelyn venait d'entrer dans une ère de feu. La terre de glace aurait besoin de toutes les forces, de Gaïa et d'ailleurs, pour s'en extirper.

« Là ! Les voilà ! »

Les gardes n'avaient pas lâché leur étreinte. Ils s'approchaient des trois fugitifs. Vanessa se tourna une dernière fois vers ses compagnons.

« Je suis sur Instagram. « Lady Hazard », de Brisbane. Vous avez intérêt à me suivre, bande de nazes. »

Puis, fermant les yeux, elle prononça la formule en serrant les mains de ses amis.

*« Oldebyn, Oldebyn, ter mak, ol falyn ! »*

Un dôme de lumière, plus aveuglant que le plus intense des soleils, enveloppa le groupe. Les projections de feu parurent soudain à des dizaines de kilomètres. Seule l'impression persistait de dériver au milieu du lac. De flotter. Les Passagers dérivèrent sur un minuscule bout de glace qui s'était détaché. Mia eut l'impression qu'une eau glaciale s'engouffrait dans ses talarias.

Joon Han se hâta à son tour. Fixant Mia de son regard bienveillant, il prononça lentement.

*« Oldebyn, Oldebyn, ter mak, ol falyn ! »*

La lueur redoubla d'intensité dans le petit dôme. Les mains de Mia n'accrochaient plus personne. Elle entendit des grognements de bêtes féroces, à quelques pas. Un seul saut, et ils la captureraient,

l’emmèneraient à Khalsovol. La jeune fille ferma les yeux, et en un doux murmure, se répéta pour elle-même :

« Je reviens te chercher, Papy. Je te le jure. »

Les bêtes rugirent, de part et d’autre de Mia. En un cri céleste, prêt à briser les dernières couches de glace du lac et à noyer tous ses poursuivants, elle s’écria :

« *Oldelyn, Oldelyn, ter mak, ol falyh !* »

Un éclair, comme une naissance. Un bruit assourdissant, dont Mia n’avait aucun souvenir, lui explosa aux oreilles. Les hurlements de bêtes à ses côtés, l’odeur des crocs qui bientôt lui mordraient le visage.

Elle avait perdu trop de temps. La formule n’avait pas marché. C’était terminé. La glace se fendit, ouvrant la gueule béante du lac, prêt à faire plonger la jeune fille dans les noires profondeurs abyssales. Mia se débattit, perdue dans cet océan qui lui glaçait ses os. Elle cherchait un point de chute, ses bras battaient dans le vide, un vide mortel baigné d’une lumière pâle, qui l’aveuglait, plus encore, son corps plongeait, plongeait, elle hurla, sentit l’eau envahir sa gorge, hurla encore... et puis... et puis plus rien.

Le silence, pur, absolu.

Allongée sur une glace redevenue plus dure que de la pierre, Mia entendit un infime bourdonnement électrique résonner dans ses oreilles. Comme un vieux néon qui grésille, tout là-haut. Plus aucun

geste, plus aucune odeur, plus d'eau glacée qui lui comprimait le corps comme un linceul.

Mia rouvrit les yeux sur le plafonnier de la patinoire, qui lui renvoyait une lumière blafarde.

Elle était chez elle.

Elle avait réussi.

Un spasme la fit recracher un peu d'eau glacée. Puis elle éclata de rire, dans le silence de cathédrale de la patinoire, en battant ses mains meurtries sur la glace familière, toussant comme une noyée qui revient à la vie.

Son premier réflexe fut d'aller retrouver son vieux sac marin au bord de la patinoire pour y comparer le temps écoulé sur les deux chronomètres. Mia observa les deux écrans.

Le chronomètre de la patinoire indiquait quinze minutes. Celui d'Oldelyn, coincé au fond de la poche de son jean, courait après son septième jour, sa huitième heure et quatorzième minute. Une semaine complète d'un côté, quinze petites minutes de l'autre. Quinze minutes, qui comprenaient le temps qu'elle avait passée sur la glace à tracer la rosace. En tout et pour tout, il n'avait pas dû s'écouler plus de cinq minutes entre son entrée et sa sortie d'Oldelyn.

« Cinq... minutes... » répéta Mia, en séparant bien distinctement ces deux mots, comme pour s'assurer que tout cela était bien réel. L'opération Doc Emmett Brown venait de prouver tout ce que lui avait raconté Lyriana. Oldelyn avait son temps à elle, bien distinct du temps terrestre. Mia venait de gagner une semaine de vie, au nez et à la barbe de la Terre. Elle sut qu'elle pourrait remonter sur son vélo, traverser la ville, rentrer chez elle sans bruit, et retrouver son petit frère qui dormait paisiblement dans le lit en dessous du sien, dans la chaleur réconfortante de sa chambre. A cette pensée pleine de vie, Mia poussa un long soupir de soulagement.

Sa joie fut de courte durée, aussitôt évincée par une angoisse, sourde, brute : et si Khalsovol s'extirpait lui aussi d'Oldelyn ? S'il apparaissait subitement sur la glace, lui et ses gardes, escortés de ces bêtes féroces dont elle avait entendu les grognements ? Et si Khalsovol se décidait à la pourchasser et à l'anéantir dans ce monde parallèle ?

Après tout, il était un Passager, lui aussi, Mia elle-même lui avait lancé cette accusation. Il avait eu beau le nier, elle n'en croyait rien. Et tout Passager, qui plus est le plus puissant d'entre eux, pourrait traverser cette mince barrière temporelle pour venir la chercher.

Mia fut parcourue d'un frisson. Mais sur la glace, rien ne bougeait. Un silence total enveloppait la grande voûte de la patinoire.

« Quoi que fasse Khalsovol, se dit Mia, je n'ai pas intérêt à traîner ici. »

La jeune fille s'empara du sac marin, fila dans l'infirmerie de la patinoire et fouilla l'armoire à pharmacie. Elle y trouva de la Biafine, qu'elle appliqua consciencieusement sur ses brûlures, avant de les bander avec de la gaze.

Elle jeta un dernier coup d'œil à la patinoire avant d'éteindre l'éclairage depuis la cabine de Monsieur Saintecombe. L'image de Khalsovol apparaissant dans la pénombre de la patinoire, ses yeux pâles guettant son ennemie dans l'obscurité, lui procura un nouveau frisson. Oldelyn ne lui laisserait aucun répit.

« Et puis quoi ? Se dit-elle soudain. Khalsovol peut bien débarquer si ça le chante. Ici, c'est chez moi. Sa magie ne peut rien. Sans sa magie, il n'est qu'un vieillard que je peux faire tomber simplement en soufflant dessus. Qu'il vienne ! Qu'il essaie ! »

« Qu'il essaie ! » répéta-t-elle tout haut en opinant du chef, lorsqu'elle poussa la porte de la patinoire.

Jacqueline l'attendait devant l'entrée. En se précipitant vers son vieux vélo, Mia sentit la rugosité du béton sous ses pieds. Elle chuta lourdement sur l'asphalte. Plus l'habitude de ne plus glisser, constata-t-elle en se frottant douloureusement la fesse droite.

Elle jeta un œil à son manteau bouffant. Il n'avait plus rien de la belle pièce de cérémonie. Il ressemblait à un sac de jute à moitié déchiré. Elle l'enfouit au fond de la poubelle de l'entrée de la patinoire, en se promettant de retourner en chercher un nouveau très vite à Gunfaar.

Le sourire lui revint lorsqu'elle enfourcha sa bicyclette rose. Vêtue de son simple sweat à capuche et d'un jean boueux, elle traversa comme un éclair la ville silencieuse. Le vent hivernal qui lui fouettait les joues lui paraissait plus doux qu'une bise d'été. Le béton abîmé de la route, les bâtiments ternes, les abribus éclairés par de pâles néons, tout dans ce morne paysage nocturne l'enchantait. Un chat noir traversa la route sur son passage. Pas un cygne majestueux, ni un chevrouton, ni un marmock sautillant à la recherche d'une bonne

affaire, juste un petit chat inoffensif qui lui adressa un minuscule « miaou ».

Mia hurla de joie, pédalant tambour battant dans la nuit noire.

Gaïa ! Que c'est bon de se retrouver !

Lorsqu'elle pénétra dans sa chambre, à pas de loup, Mia se tourna instinctivement vers le lit de son petit frère. Gabriel serrait son doudou mouton dans ses petits bras, la bouche ouverte sur son oreiller, un mince filet de bave à la commissure des lèvres. Mia se pencha pour lui adresser un baiser sur le front.

« Je suis tellement contente de te retrouver, petit frère... » murmura-t-elle en humant son odeur laiteuse d'enfant endormi. Gabriel remua mollement, puis se retourna, indifférent.

Après avoir tout juste pris la peine de se déshabiller, Mia se hissa dans son lit. Son jean trempé et son sweat shirt noirci par les fumées de Gunfaar traînaient en boule au pied de son lit. Il serait toujours temps de tenter demain d'expliquer à ses parents pourquoi la moitié de ses affaires était dans cet état. Pour l'heure, un sommeil de plomb l'envahissait. Harassée de fatigue, ses mains meurtries sous ses bandes de gaze, Mia s'endormit, chez elle, dans la citadelle imprenable de sa couette. Elle termina une nuit commencée sept jours auparavant.

Ce que Mia avait totalement oublié, c'était que le lendemain était un mardi, jour de la semaine d'une confondante banalité. Son petit frère se leva comme un robot, trainant son doudou jusqu'aux toilettes,

tandis que ses parents couraient déjà dans le couloir, visiblement déjà en retard sur leur planning. Mia les aperçut, le regard embrumé par une nuit de sommeil à la fois bien trop courte et mille fois trop longue, et courut leur sauter dans les bras.

« Euh... bonjour, ma chérie... » balbutia sa mère, à moitié étouffée par les cheveux ébouriffés de sa fille. Mia ne lâchait pas son étreinte, rattrapant par la main son papa qui tentait d'esquiver le câlin improvisé.

« Bonjour papa, bonjour maman. Je vous aime si fort... » murmura Mia en inspirant profondément.

« Mia ? demanda la voix étouffée de son père.

— Oui ?

— Tu sens bizarre, ce matin... tu es allée couper du bois cette nuit ?

— En quelque sorte ! » murmura la jeune fille en souriant. Puis elle se tut, reprenant son étreinte de ses deux petites mains bandées de gaze, bien décidée à arriver en retard à l'école ce matin pour rattraper sept jours de câlins.

# ÉPILOGUE

## EPILOGUE

« Mademoiselle Mia Beaumont, ça va être à vous ! »

À l'appel de la déléguée de la fédération, Mia, cheveux coiffés en un impeccable chignon, ôta son blouson siglé de son club, quitta le banc de bois au bord de la patinoire et prit une profonde inspiration. Selon le rite qu'elle répétait depuis des années avec ses élèves, Joëlle ajusta machinalement les épaules de son justaucorps bleu nuit pailleté, qui scintillait sous les projecteurs de la salle.

« Mia, tu as fait des progrès phénoménaux ces dernières semaines, tu ne le dois qu'à toi-même. Patine comme tu sais faire. Eclate-toi. Je n'ai rien d'autre à te dire aujourd'hui. Allez, quand même, un petit conseil pour la route : groupe bien avant ton double axel, puis dégroupe rapidement. Assume l'allongé de bras sur ta sortie. Et souris, jeune fille, souris ! »

Et Mia sourit.

Les championnats régionaux tant attendus venaient de commencer. Elle qui bataillait péniblement pour se faire une place dans la sélection de son club venait de conquérir de haute lutte sa place en catégorie benjamine compétition. Celle de ses copines Audrey et Esmeralda, qui passaient juste après elle. Plus aucun programme imposé ne lui faisait peur. Mia maîtrisait tout : vitesse, technique, rigueur, élégance, et plus encore, assurance. S'envoler à deux mètres de

haut et plaquer un double axel ne lui procuraient plus la moindre crainte. Mia patinait aussi aisément que lorsqu'elle dévalait les routes de Syalva, à la recherche de vitesse pure, ou lorsqu'elle glissait sous les étoiles, au dernier étage de la tour pourpre du château de Gunfaar.

Mia avait tenu la promesse faite à Lyriana. Elle enfouit Oldelyn dans le fond de son esprit et verrouilla ses souvenirs à clé. Une promesse était une promesse. Ce qui ne l'empêchait pas de communiquer régulièrement avec sa copine « Lady Hazard » de Brisbane sur les réseaux sociaux. Vanessa avait emporté haut la main le championnat national de roller derby. Quant à Joon Han, il était en bonne position pour réaliser son rêve, se qualifier pour les prochains Jeux Olympiques. En attendant, il passait du temps avec sa fiancée, avec qui il projetait de partir visiter Paris l'été prochain. « Mister Perfect », le raillait gentiment Vanessa.

Tous trois se donnaient des nouvelles de temps en temps, ce qui avait obligé Mia à se mettre aux rudiments d'Anglais. Il était étrange de devoir subir la barrière de la langue, après avoir communiqué aussi facilement à Oldelyn, mais les trois amis avaient choisi de s'en amuser. Joon Han avait inculqué quelques rudiments de coréen à Mia, qui en échange ouvrait ses amis à la langue de Molière, à travers les grands classiques de la pop française des années soixante et soixante-dix : Serge Gainsbourg, Jacques Brel, Nino Ferrer, aussi bien que Marie

Laforêt, Michel Delpéch ou France Gall, dont Vanessa raffolait particulièrement.

Les trois Passagers se parlaient aimablement, comme des correspondants étrangers, mais ils gardaient soigneusement une certaine distance dans leurs échanges. Un accord tacite s'était établi entre eux : jamais ils n'évoquaient Oldelyn, Khalsovol, Jenshin, Alkaya, Gunfaar, ni même le péril qui planait toujours sur leur monde secret. Ce moment adviendrait, tous trois en étaient certains. Ils sauraient alors se retrouver, réunir le trio infernal qui avait terrassé les plus féroces gardiens d'Oldelyn. Mais pour l'heure, chacun était redevenu un habitant de la Terre, avec son train-train, ses envies, ses passions, ses craintes et ses trauvailles pour s'en sortir.

SI Mia avait trouvé en Vanessa et Joon Han de nouvelles âmes sœurs, elle éprouvait plus de difficulté à entretenir la complicité qui animait son trio avec Audrey et Esmeralda. Du haut de ses onze ans, elle ne voulait plus rester cantonnée au rôle de la petite sœur couvée par ses aînées. Une seule semaine passée à Oldelyn l'avait fait grandir de plusieurs années.

Bien sûr, leur complicité survivait, à travers les petits regards complices qu'elles s'échangeaient lorsque Joëlle s'énervait pour un rien, quelques fractions de secondes avant un fou rire nerveux. Ou bien lorsque l'une d'elles démarrait une phrase, que s'empressait de terminer une autre. Ou encore lorsque, prise par la fatigue, les crampes et les

doutes, une des copines subissait une séance de coaching motivationnel intensif de la part des deux autres.

Mais hormis ces quelques instants où elle redevenait Miette, mini superstar de la bande des trois, Mia ne retrouvait plus la chaleur qui l'enveloppait à ses amies comme une épaisse couverture. Pas plus avec sa copine Morgane, qui lui parlait à l'école comme si elle se trouvait de l'autre côté d'une barrière, à un kilomètre de distance. Mia n'avait pas lâché les cours, loin de là. Au contraire, elle multipliait les bonnes notes et les appréciations positives de sa professeure, malgré un emploi du temps adapté à ses nouveaux horaires d'entraînement. Mais ses activités scolaires, à l'extérieur de la salle de classe, se résumaient à lire, arpenter la cour, les yeux dans le vide, et évoquer quelques banalités avec ses camarades, en attendant d'intégrer le collège. Morgane s'était agacée de cette soudaine distance, d'autant plus que Mia fut bien incapable de lui en expliquer la raison. Puis de l'agacement à la résignation, il n'y avait qu'un pas, que Morgane avait déjà franchie. Sa meilleure amie était devenue une bonne camarade, et Mia s'en accommoda.

Sa famille restait pour elle un cocon à préserver. C'était pourtant au milieu des siens qu'elle devait endurer la plus dure des épreuves : taire la nouvelle vie de son grand-père, en admettant qu'il fût encore en vie. Ne pas évoquer Papy Paul à sa mère, la propre fille de son

grand-père disparu, lui torturait l'esprit. Mais Mia s'y tenait. Une promesse était une promesse.

Il avait été plutôt facile, pour le reste, de passer sous silence son escapade à Oldelyn. Son père s'était inquiété des brûlures aux mains de Mia, qu'elle avait justifié un peu maladroitement par un geste malencontreux contre les plaques de cuisson. Encore une fois, à sa plus grande surprise, le mensonge était passé. Décidément, avait-elle remarqué, les adultes choisiront toujours le confort d'une explication facile plutôt l'incertitude angoissante du mystérieux.

Sa mère, une seule fois, s'était étonnée des nouvelles démonstrations d'affection de Mia. La jeune fille ne lâchait pas ses parents le soir. Elle réclamait des câlins jusqu'à satiété. Son petit frère, habituelle cible de choix de ses sautes d'humeur, était lui aussi constamment bichonné.

« Tu sais, maman, avait justifié Mia à sa mère, je prends ce que je peux prendre au jour le jour. On ne sait pas de quoi demain est fait. »

Sa mère lui avait répondu par une bise appuyée sur le front. Elle semblait surprise, mais fière, de la maturité que venait de gagner sa fille. « L'adolescence arrive », avait simplement constaté son père en haussant les épaules.

Mia étira ses bras, inspira profondément, et comme à son habitude, prononça en un chuchotement à peine audible son nouveau mantra au moment de fouler la glace.

*« Oldelyn, Oldelyn, ter mak, ol falyn ! »*

La foule était nombreuse ce dimanche dans les gradins. Au premier rang, son père, sa mère, son petit frère, donnant de la voix pour encourager leur championne. Mia les gratifia de son premier salut. Puis, bien sûr, un sourire appuyé aux juges. Elle gagna le centre de la glace, le cœur du réacteur qu'elle s'apprêtait à faire exploser, s'arrêta, adopta sa pose, jambes croisées, bras tendus vers le ciel. Les premières notes de « L'été », d'Antonio Vivaldi, éclatèrent dans la salle. Mia avait réclamé que l'on se débarrasse de cet infernal mambo pour revenir à un classique, une ode à la nature, sauvage et imprévisible. Ses patins se mirent à glisser, ses jambes suivirent la cadence effrénée des violons, se délectant du plaisir de prendre les commandes du corps. Mia enchaîna ses mouvements. Elle venait de retrouver le lac de Gunfaar. Autour d'elle ne soufflait que la calme brise vivifiante d'Oldelyn. La musique, peu à peu, s'estompait, pour ne laisser entendre que le murmure discret de la glace craquant sous les carapaces des torphins. Mia s'évadait, ses patins s'enflammèrent, lui obéirent comme des extensions d'elle-même. Premier saut, un lutz, parfaitement maîtrisé. Puis un deuxième, immédiatement. Ne pas faire retomber la grâce

quand on la tient aussi fermement entre ses mains. Quelques arabesques, enchaînés par un grand aigle et une pirouette arrière. Mia ne faisait plus qu'un avec la glace de ce monde sacré qu'elle s'était juré de retrouver.

Au moment de prendre son élan pour son double axel, Mia, bras projetés vers le haut, aperçut deux yeux pâles à travers la glace, qui semblaient déterminés à en transpercer la surface. Deux yeux vitreux au milieu d'un visage blafard.

Khalsovol n'avait jamais rejoint Gaïa, mais il guettait son retour, elle le ressentait chaque jour, chaque instant, chaque seconde où elle foulait la glace.

Ce jour-là, au milieu de son programme imposé, les yeux de Khalsovol ne mentaient pas. Tapis derrière la fine couche de glace, fragile barrière entre les deux mondes, ils observaient leur proie. Ils réclamaient Mia. Ils lui intimaient l'ordre de revenir le défier. Khalsovol voulait sa vengeance.

Le moment serait bientôt venu de retrouver Oldelyn, se dit Mia au moment de plier ses jambes pour le saut final. Ses patins se mirent à scintiller. Dans sa tête, évidemment. Mais Mia le sentait, pourtant : La magie des talarias, celle qui permettait de repousser toutes ses limites, se répandait en elle comme un délicieux nectar. Une vive impulsion donnée à la carre arrière droite, et Mia décolla dans les airs.

Le temps se suspendit. L'espace de quelques millisecondes volées à son enfance, Mia tournoyait, sans savoir dans quel univers elle allait se poser. Les yeux de Khalsovol la fixaient toujours. Mais elle avait désormais la force de soutenir ce regard, de le défier, et de le réduire à néant.

Elle se réceptionna, entendant à peine les applaudissements nourris du public. La patinoire irradiait d'or et de lumière.

**FIN DU LIVRE I**



## TABLE

<b>CHAPITRE 1</b> Les patins de lumière	p.9
<b>CHAPITRE 2</b> La dame au manteau blanc	p.35
<b>CHAPITRE 3</b> L'attente	p.69
<b>CHAPITRE 4</b> L'Assemblée des Sages	p.93
<b>CHAPITRE 5</b> Paul Thénosz	p.137
<b>CHAPITRE 6</b> La journée du Vent d'Ouest	p.169
<b>CHAPITRE 7</b> « Ici bat le cœur d'Oldelyn »	p.207
<b>CHAPITRE 8</b> Le réveil du Forgeron	p.231
<b>CHAPITRE 9</b> La rose noire	p.253
<b>EPILOGUE</b>	p.295





